

STENDHAL

(HENRI BEYLE)

VIE DE

HENRI BRULARD

AUTOBIOGRAPHIE

PUBLIÉE PAR CASIMIR STRYIENSKI

PARIS

G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1890

F

Vous, mardi.

Mon cher ami,

Il faut corriger, dans la citation de la page 245, au second vers:

Là^(x) mi dirai di si.

(x) Même
accentuation
en 1^{er} vers.

Quant à la page 247, autre n'a
jamais été italien, sans aucune doute,
mais je ne sais trop quel mot il

peut bien remplacer; le sens de la
phrase (Fais-les passer devant, Dis-leur
qu'elles nous font....) ne me l'indique
pas. Et moins de recourir au texte ita-
lien de San Joan, que je n'ai pas, je
ne saurais vous conseiller autre chose
que de mettre des points après:

Di che ci fan....

Vos cordialement vôtre,

Paul V. H. H.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

A 3 fr. 50 le volume.

Journal de Stendhal. publié par Casimir Stryienski et François de Nion.

Un volume

Lamiel, roman inédit de Stendhal, publié par Casimir Stryienski (Quantin), 1889.

Casimir

STRYIENSKI :

L'enfance de Henri Beyle,

1 brochure (Gratier, Grenoble), 1889.

Henri Beyle, étude biographique et littéraire,
d'après des documents inédits (en préparation).

Imp. G. MORAND, r. Bannier, 47, Orléans.

STENDHAL

(HENRI BEYLE)

VIE DE

HENRI BRULARD

AUTOBIOGRAPHIE

PUBLIÉE PAR CASIMIR STRYIENSKI

PARIS

G. CHARPENTIER ET Cie, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1890

A Paul BOURGET

C.S.

PRÉFACE

I.

Mes deux premières publications stendhaliennes ont eu l'honneur d'être discutées dans tous les grands journaux. Quelques-uns des articles consacrés au *Journal* et à *Lamuel* m'ont prouvé que j'avais eu raison, certains m'ont laissé indifférent, et deux ou trois, particulièrement amers, m'ont fait sourire.

Je ne veux répondre ni aux uns, ni aux autres ; je ne veux rappeler ni les éloges, ni les reproches.

Je recommence, tout simplement.

Aussi bien cette fois-ci, Stendhal est là lui-même pour plaider ma cause. Par une intuition merveilleuse, Beyle, dans cette *Vie de Henri Brulard* s'adresse aux lecteurs de 1880 et écrit pour eux – il avait prévu qu'il faudrait attendre ; il y a bien un petit retard d'une dizaine d'années, mais qu'est cela quand on pense que les Mémoires de Benvenuto Cellini furent publiés cent cinquante ans après sa mort ?

Dans ces confessions Beyle n'est plus le jeune homme du *Journal*, qui s'initie, si je puis dire, et qui prouve combien est profonde la magnifique

phrase de Balzac dans les *Illusions Perdues* : « On ne peut être grand homme à bon marché. Le talent est une créature morale qui a une enfance sujette à des maladies¹. » Il est ici en pleine possession de lui-même et écrit peut être son chef-d'œuvre.

Il faut juger un écrivain par le caractère et la portée de ses intentions.

Le Rouge et le Noir, par exemple, qui est la condensation de toute une époque et le résultat d'expériences et de comparaisons multiples, ne pouvait être écrit au début d'une existence, c'est pourquoi Beyle est un talent dans toute sa grandeur *après* la vie, lorsque la quarantième année a déjà sonné.

Prenons Musset ; s'il réussit du premier coup, c'est que, tout de suite, il donna ce qu'on pouvait attendre de lui et qu'il ne visait pas aussi haut que Stendhal. Musset est un talent qui a toute sa grandeur *avant* la vie, à vingt cinq ans.

Balzac, au contraire, qui se propose un but analogue, si non semblable à celui de Beyle, qui diffère de l'auteur de *Rouge et Noir* en ce que sa méthode est analytique, nullement synthétique, Balzac, qui peint par fragments admirables, sera un talent dans toute sa grandeur à trente cinq ans, *pendant* la vie, dès qu'on aura vu les premières fresques du mur qu'il a entrepris de couvrir.

II

Pour qui saura lire *sans idées étroites* et sans préventions personnelles, cette œuvre capitale sera vraiment une révélation. Nous y trouvons le Beyle que nous connaissons, mais combien de choses sont expliquées dans ces mémoires, et avec quel charme, quel esprit, quelle émotion et quelle sincérité ! – une sincérité qui souvent est du courage.

Ce grand inquiet de la vie, si sensible, si vibrant, si rare de cœur². nous apparaît en ces pages écrites comme on parle – la plume dévorant le papier – dans toute la plénitude de son développement.

C'est bien là cette nature hautaine, parfois bizarre mais, au-dessus de tout, aristocratique dans le sens absolu du mot. Rien de bas, rien de vil, rien

de grossier n'entre jamais dans ce qu'il pense. Il reste parfois isolé au milieu de ses contemporains qui ne le comprennent pas toujours, il ne se plaint pas – ce serait trop mesquin, – et il ne souffre pas, car il sent trop sa supériorité, sa *différence*, comme il dit. Il se contente *d'écrire*, et pour des gens qui naissent à peine au moment où il commence son travail !

Je ne sais rien de plus profondément noble que cette défense posthume ; et, par un hasard singulier, il se trouve qu'aujourd'hui ces pages arrivent à leur heure et disent, au bon moment, tout ce qu'elles ont à dire.

III

C'est en 1832 que Beyle commença son autobiographie sous ce titre de *Vie de Henri Brulard*, Henri Brulard, dont les initiales sont ce H.B. qui devait être rendu célèbre par Prosper Mérimée. Mais il abandonna bientôt son projet ; il se remit au travail vers la fin de 1835.

Ces confessions furent écrites à Cività-Vecchia, où, Beyle, consul de France, occupait ses loisirs administratifs et trompait l'ennui de son exil en s'étudiant et en s'analysant – n'est-ce pas là sa passion dominante que nous révèlent tous ses livres si transparents et si personnels ?

Musset, dans des Stances adressées à son frère revenant d'Italie, nous a laissé, en une jolie strophe, un portrait de Beyle à cette époque :

Tu l'as vu cet antique port,
Où, dans son grand langage mort,
Le flot murmure,
Où, Stendhal, cet esprit charmant,
Remplissait si dévotement,
Sa sinécure.

S'il était besoin de prouver l'authenticité du manuscrit que je publie aujourd'hui je pourrais trouver dans la *Correspondance* plusieurs passages où il est question de la *Vie de Henri Brulard*. Celui-ci, par exemple : « Je

m’amuse à écrire les jolis moments de ma vie, ensuite je ferai probablement, comme avec un plat de cerises, j’écrirai aussi les mauvais moments, les torts que j’ai eus ; et ce malheur de déplaire toujours aux personnes auxquelles je voudrais trop plaire³... »

Ces mémoires forment trois volumes in-folio et quelques cahiers non reliés de la précieuse collection de la bibliothèque de Grenoble.

J’ai reproduit presque entièrement le texte, me permettant toutefois de supprimer les redites et de couper quelques longueurs – Beyle, au cours de son travail, à maintes reprises demande à son éditeur (« si jamais j’en ai un » ajouta-t-il,) de sacrifier telles parties qu’il jugera être sans intérêt. J’ai fort peu profité de cette permission – je suppose que les lecteurs ne s’en plaindront pas.

Suivant sa coutume, Stendhal s’entoure de mystère, – il croit comme Jean Jacques à quelque coterie holbachique, – et met des notes étranges en tête de chacun des volumes auxquels il confie le récit de sa vie.

Beyle disait qu’il demandait toujours en arrivant dans une ville : « Quelles sont les douze plus jolies femmes⁴ ? Quels sont les douze hommes les plus riches ? et surtout quel est l’homme qui peut me faire pendre ? » Il a eu constamment cette peur des espions, aussi est-ce à *Messieurs de la police* qu’il s’adresse, et qu’il explique, en les dupant, ce que sera la *Vie de Henri Brulard* :

1^{er} Volume : « Ceci est un roman imité du vicaire de Wakefield. Le héros, Henri Brulard, écrit sa vie à cinquante-deux ans, après la mort de sa femme, la célèbre Charlotte Corday (?).

2^e Volume : « Vie de Henri Brulard, écrite par lui-même, roman moral. A MM. de la Police : Rien de politique, le héros de ce roman finit par se faire prêtre comme Jocelyn. Roman imité du vicaire de Wakefield, surtout pour la pureté des sentiments. »

3^e Volume : « Bien de politique dans ce roman. Le plan est : Un exalté dans tous les genres qui, dégoûté et éclairé peu à peu, finit par se consacrer au culte des hôtels. »

Cette autobiographie, telle qu’elle nous est parvenue pourrait être intitulée : *Enfance et Jeunesse* – la narration commence vers 1788 et se termine en 1800, à peu près au moment où Beyle va écrire son journal.

Il nous raconte ses premiers chagrins : la mort de sa mère bien-aimée – la page la plus saisissante est la suggestive de ce livre, la page qu'il faudra toujours relire quand on aura à parler du caractère de Stendhal et à expliquer – ou même excuser – ses sentiments de haine pour son père ; à sept ans Beyle est meurtri par ce coup irréparable et la plaie saigne encore en 1835. Puis vient le récit d'une autre mort – celle du « pauvre Lambert », narration tendre, exquise, brève, qui se termine par cette phrase : « Le même côté de mon cœur est ému par certains accompagnements de Mozart dans Don Juan. » Beyle nous parle encore de sa famille, de son éducation, de ses premières amours, de son voyage à Paris en 1799 et de son départ pour cette Italie qui devait être la terre d'élection *d'Arrigo Beyle, Milanese*. Il a alors seize ans et demi.

Ces premières années fort peu connues sont intéressantes surtout parce que c'est ici l'auteur de *Rouge et Noir* qui nous les raconte, en faisant de curieuses digressions qui devancent l'époque dont il nous donne le récit – c'est l'enfant qui revit mais c'est l'homme qui se montre ; toute une vie psychologique et littéraire nous est révélée ; ces quelques chapitres sont une sorte d'étude comparée et rétrospective de l'existence entière de Beyle.

CASIMIR STRYIENSKI.

Paris, 10 avril 1890.

VIE DE HENRI BRULARD

CHAPITRE I

Je me trouvais ce matin, 16 octobre 1832, à San-Pietro *in Montorio* sur le mont Janicule, à Rome ; il faisait un soleil magnifique. Un léger vent de sirocco à peine sensible faisait flotter quelques petits nuages blancs au-dessus du mont Albano ; une chaleur délicieuse régnait dans l'air, j'étais heureux de vivre. Je distinguais parfaitement Frascati et Castel-Gondolfo, qui sont à quatre lieues d'ici, la villa Aldobrandini où est cette sublime fresque de Judith du Dominiquin. Je vois parfaitement le mur blanc qui marque les réparations faites en dernier lieu par le prince F. Rorghèse, celui-là même que je vis à Wagram, colonel du régiment de cuirassiers, le jour où M. de N., mon ami, eut la jambe emportée. Bien plus loin j'aperçois la roche de Palestrina et la maison blanche de Castel-San-Pietro qui fut autrefois sa forteresse. Au-dessus du mur contre lequel je m'appuie sont les grands orangers du verger des capucins, puis le Tibur, et le prieuré de Malte, et peu après sur la droite le tombeau de Caecilia Metella. En face de moi je vois Sainte-Marie-Majeure et les longues lignes du Palais Monte-Cavallo.

Toute la Rome ancienne et moderne, depuis l'ancienne voie Appienne avec les ruines de ses tombeaux et de ses aqueducs jusqu'aux magnifiques

jardins du Pincio, bâti par les Français, se déploie à ma vue. Ce lieu est unique au monde, me disais-je en rêvant, et la Rome ancienne malgré moi l'emportait sur la moderne, tous les souvenirs de Tite-Live me revenaient en foule. Sur le mont Albano, à gauche du couvent, j'apercevais les prés d'Annibal.

Quelle vue magnifique ! c'est donc ici que la Transfiguration de Raphaël a été admirée pendant deux siècles et demi. Quelle différence avec la triste galerie de marbre gris où elle est enterrée aujourd'hui, au fond du Vatican. Ainsi pendant deux cent cinquante ans ce chef-d'œuvre a été ici, deux cent cinquante ans ! Ah ! dans trois mois j'aurai cinquante ans, est-il bien possible ! 1783, 93, 1803, je suis tout le compte sur mes doigts et 1833. Cinquante. Est-il bien possible ! je vais avoir la cinquantaine et je chanterai l'air de Grétry :

Quand on a la cinquantaine.

Cette découverte imprévue ne m'irrite point, je venais de songer à Annibal et aux Romains. De plus grands que moi sont bien morts !.... après tout, me dis-je, je n'ai pas mal occupé ma vie, *occupé* ! Ah ! c'est-à-dire que le hasard ne m'a pas donné trop de malheurs, car, en vérité, ai-je dirigé le moins du monde ma vie ?⁵.

Aller devenir amoureux de M^{lle} de Grisheim ! que pouvais-je espérer d'une demoiselle noble, fille d'un général en faveur deux mois au paravant, avant la bataille d'Iéna ! Brichand avait bien raison quand il me disait avec sa méchanceté habituelle ! « Quand on aime une femme, on se dit : Qu'en veux-je faire ? »

Je me suis assis sur les marches de San Pietro et là j'ai rêvé une heure ou deux à cette idée : je vais avoir cinquante ans, il serait bien temps de me connaître. Qu'ai-je été ? que suis-je ? En vérité, je serais bien embarrassé de le dire⁶.

Je passe pour un homme de beaucoup d'esprit et fort insensible, roué même, et je vois que j'ai été constamment occupé par des amours malheureuses. J'ai aimé éperdument madame Kably, M^{lle} de Grisheim, M^{me} de Diphortz, Métilde, et je ne les ai point eues, et plusieurs de ces amours

ont duré trois ou quatre ans. Métilde a occupé absolument ma vie de 1818 à 1824.

Et je ne suis pas encore guéri, ai-je ajouté, après avoir rêvé à elle seule pendant un gros quart d'heure peut-être. M'aimait-elle ?

J'étais attendri et point en extase.

Et Menta⁷, dans quel chagrin ne m'a-t-elle pas plongé quand elle m'a quitté ? Là j'ai eu un frisson en pensant au 15 Septembre 1826 à San Remo, à mon retour d'Angleterre. Quelle année ai-je passée du 15 septembre 1826 au 15 septembre 1827 ! Le jour de ce redoutable anniversaire j'étais à l'île d'Ischia. Et je remarquais un mieux sensible au lieu de songer à mon malheur directement, comme quelques mois auparavant ; je ne songeais plus qu'au *souvenir* de l'état malheureux où j'étais plongé, en octobre 1826, par exemple. Cette observation me consola beaucoup.

Qu'ai-je donc été ? Je ne le saurai. A quel ami, quelque éclairé qu'il soit, puis-je le demander ? M. dei Fiori⁸ lui-même ne pourrait me donner d'avis. A quel ami ai-je jamais dit un mot de mes chagrins d'amour ?

Et ce qu'il y a de singulier et de bien malheureux, me disais-je ce matin, c'est que mes *victoires*⁹ (comme je les appelais alors, la tête remplie de choses militaires) ne m'ont pas fait un plaisir qui fût la moitié seulement du profond malheur que me causaient mes défaites.

La victoire étonnante de Menta ne m'a pas fait un plaisir comparable à la centième partie de la peine qu'elle m'a faite en me quittant pour M. de B.

Aurais-je donc un caractère triste ?

Et là comme je ne savais que dire je me suis mis sans y songer à admirer de nouveau l'aspect sublime des ruines de Rome et de sa grandeur moderne ; le Colysée vis à vis de moi, et sous mes pieds, le palais Farnèse avec sa belle galerie ouverte en arceaux, – le palais Corsini sous mes pieds

Ai-je donc été un homme d'esprit ? Ai-je eu du talent pour quelque chose ? M.N. disait que j'étais ignorant comme une carpe ; oui, mais c'est B. qui m'a rapporté cela et la gaieté de mon caractère rendait fort jalouse le morosité de cet ancien secrétaire général de Besançon, mais ai-je le caractère gai ?

Enfin je ne suis descendu du Janicule que lorsque la légère brume du soir est venue m'avertir que bientôt je serais saisi par le froid subit et fort

désagréable et malsain qui, en ce pays, suit immédiatement le coucher du soleil. Je me suis hâté de rentrer au Palazzo Conti, j'étais harassé. J'étais en pantalon de...¹⁰ blanc anglais, j'ai écrit sur la ceinture en dedans¹¹ : 16 octobre 1832, je vais avoir la cinquantaine ; ainsi en abrégé pour n'être pas compris : – *J. vaisa voir-la* 5.

Le soir, en rentrant assez ennuyé de la soirée de l'ambassadeur, je me suis dit que je devrais écrire ma vie. Je saurai peut-être enfin quand cela sera fini, dans deux ou trois ans, ce que j'ai été, gai ou triste, homme d'esprit ou sot, homme de courage ou peureux, et enfin au total, heureux ou malheureux, je pourrai faire lire ce manuscrit à dei Fiori.

Cette idée me sourit, oui, mais cette effroyable quantité de JE et de MOI ? il y a de quoi donner de l'humeur au lecteur le plus bienveillant, JE et MOI, ce serait, moins le talent¹², comme M. de Chateaubriand, ce roi des *égotistes*.

De JE mis avec MOI, tu fais la récidive....

Je me dis ce vers à chaque fois que je lis une de ces pages. On pourrait écrire, il est vrai, en se servant de la troisième personne : *il* fit, *il* dit ; oui, mais comment rendre compte des mouvements intérieurs de l'âme ?¹³ c'est là dessus surtout que j'aimerais consulter dei Fiori.

Je ne continue que le 23 novembre 1835. La même idée d'écrire *my life* m'est venue dernièrement pendant mon voyage de Ravenne ; à vrai dire, je l'ai eue bien des fois depuis 1832, mais toujours j'ai été découragé par cette effroyable difficulté de *je* et de *moi* qui fera prendre l'auteur en grippe, je ne me sens pas le talent pour la tourner. A vrai dire, je ne suis rien moins que sûr d'avoir quelque talent pour me faire lire. Je trouve quelquefois beaucoup de plaisir à écrire, voilà tout.

S'il y a un autre monde, je ne manquerai pas d'aller voir Montesquieu ; s'il me dit : « Mon pauvre ami, vous n'aurez pas de talent du tout, » j'en serais fâché mais nullement surpris. Je sens cela souvent : quel-oeil peut se voir soi-même ? Il n'y a pas trois ans que j'ai trouvé ce *pourquoi*. Je vois clairement que beaucoup d'écrivains qui jouissent d'une grande renommée

sont détestables ; ce qui serait un blasphème à dire aujourd'hui de M. de Chateaubriand (sorte de Balzac)¹⁴ sera un *truism* en 1880. Mais sentir le défaut d'un autre, est-ce avoir du talent ? Je vois les plus mauvais peintres voir très bien les défauts les uns des autres : M. Ingres a toute raison contre M. Gros, et M. Gros contre M. Ingres. (Je choisis deux artistes dont on parlera peut-être encore en 1935)¹⁵.

Voici le raisonnement qui m'a rassuré à l'égard de ces mémoires. Supposons que je continue ce manuscrit et qu'une fois écrit je ne le brûle pas ; je le léguerais non à un ami qui pourrait devenir vendu à un parti comme ce jeune (mot illisible) de Thomas Moore, je le léguerais à un libraire, par exemple à M. Levavasseur (Place Vendôme, Paris).

Voilà donc un libraire qui, après moi, reçoit un gros volume¹⁶ relié, de cette détestable écriture¹⁷. Il en fera copier quelque peu, et lira ; si la chose lui semble ennuyeuse, si personne ne parle plus de M. de S ai, il laissera là le fatras qui sera peut-être retrouvé deux cents ans plus tard comme les mémoires de Benvenuto Cellini.

S'il imprime, et que la chose semble ennuyeuse, on en parlera au bout de trente ans comme aujourd'hui l'on parle du poème de la *Navigation*¹⁸ de cet espion d'Esménard dont il était si souvent question aux déjeuners de M. Daru en 1802. Et encore cet espion était, ce me semble, censeur ou directeur de tous les journaux qui le poffaient (de *to puff*)¹⁹ à outrance toutes les semaines. C'était le Salvandy de ce temps-là, encore plus impudent s'il se peut, mais avec bien plus d'idées. Mes confessions n'existeront donc plus trente ans après avoir été imprimées, si les *je* et les *moi* assomment trop mes lecteurs ; et toutefois j'aurai eu le plaisir de les écrire et de faire à fond mon examen de conscience. De plus, s'il y a succès, je cours la chance d'être lu en 1900 par les âmes que j'aime, les madame Roland, les Mélanie Guilbert²⁰, les ²¹

Par exemple, aujourd'hui 24 Novembre 1835, j'arrive de la Chapelle Sixtine où je n'ai eu aucun plaisir, quoique muni d'une bonne lunette pour voir la voûte et le Jugement Dernier de Michel Ange ; mais un excès de café commis avant hier chez les K..., par la faute d'une machine que M^{el} K. a rapportée de Londres m'avait jeté dans la névralgie. Une machine trop parfaite – ce café trop excellent – lettre de change tirée sur le bonheur à

venir, au profit du moment présent, m'a rendu mon ancienne névralgie, et j'ai été à la Chapelle Sixtine comme un mouton, *id est* sans plaisir, jamais l'imagination n'a pu prendre son vol. J'ai admiré la draperie de brocard d'or, peinte à fresque à côté du trône, c'est-à-dire du grand fauteuil de bois de noyer du pape. Cette draperie qui porte le nom de Sixtus III, on peut la toucher de la main, elle est à deux pieds de l'œil où elle fait illusion après trois cent cinquante quatre ans.

N'étant bon à rien, pas même à écrire des lettres officielles pour mon métier, j'ai fait allumer du feu, et j'écris ceci, sans mentir, j'espère, sans me faire illusion, avec plaisir comme une lettre à un ami. Quelles seront les idées de cet ami en 1880 ? Combien différentes des nôtres ! Aujourd'hui c'est une énorme imprudence, une énormité pour les trois quarts de mes connaissances, que ces deux idées : le *plus fripon des Kings* et *Tartare hypocrite* appliqués à deux noms que je n'ose écrire ; en 1880 ces jugements seront des *truismes* que même les Kératry de l'époque n'oseront plus répéter.

Ceci est du nouveau pour moi ; parler à des gens dont on ignore absolument la tournure d'esprit, le genre d'éducation, les préjugés, la gionréli ! Quel encouragement à être *vrai*, et simplement *vrai*, il n'y a que cela qui tienne. Benvenuto a été *vrai*, et on le suit avec plaisir, comme s'il était écrit d'hier, tandis qu'on saute les feuillets de ce jésuite de Marmontel qui pourtant prend toutes les précautions possibles pour ne pas déplaire, en véritable Académicien. J'ai refusé d'acheter ses mémoires à Livourne à vingt sous le volume, moi qui aime ce genre d'écrits.

Mais combien ne faut-il pas de précautions pour ne pas mentir ! Par exemple, au commencement du premier chapitre, il y a une chose qui peut sembler une hâblerie : non, mon lecteur, je n'étais point soldat à Wagram en 1809.

Il faut que ue vous sachiez que, quarante cinq ans avant vous, il était de mode d'avoir été soldat sous Napoléon. C'est donc aujourd'hui, 1835, un mensonge tout à fait digne d'être écrit que de faire entendre indirectement, et sans mensonge absolu (tière jésui mode), qu'on a été soldat à Wagram.

Le fait est que j'ai été maréchal des logis et sous-lieutenant au sixième Dragon, à l'arrivée de ce régiment en Italie, mai 1800, je crois, et que je

donnai ma démission à l'époque de la petite paix de 1803. J'étais ennuyé à l'excès de mes camarades et ne trouvais rien de si doux que de vivre à Paris, *en philosophe*, c'était le mot dont je me servais alors avec moi-même, au moyen de cent cinquante francs par mois que mon père me donnait. Je supposais qu'après lui j'aurais le double ou deux fois le double ; c'était beaucoup trop.

Je ne suis pas devenu colonel, comme je l'aurais été avec la puissante protection de M. le comte Daru, mon cousin, mais j'ai été, je crois, bien plus heureux. Je ne songeai bientôt plus à étudier M. de Turenne et à l'imiter, cette idée avait été mon but fixe pendant les trois ans que je fus dragon. Quelquefois elle était combattue par cette autre : faire des comédies comme Molière et vivre avec une actrice. J'avais déjà alors un dégoût mortel pour les femmes honnêtes et l'hypocrisie qui leur est indispensable. Ma paresse énorme l'emporta, une fois à Paris je passais six mois entiers sans faire de visites à ma famille (MM. Daru, Madame Le Brun, M. et M^{me} de Baure)¹, je me disais toujours *demain* ; je passai deux ans ainsi, dans un cinquième étage de la rue d'Angiviller, avec une belle vue sur la colonnade du Louvre, et lisant La Bruyère, Montaigne et J.J. Rousseau dont bientôt l'emphase m'offensa. Là se forma mon caractère. Je lisais beaucoup aussi les tragédies d'Alfieri, m'efforçant d'y trouver du plaisir, je vénérails Cabanis, Tracy et J.B. Say, je lisais souvent Cabanis dont le style vague me désolait. Je vivais solitaire et fou comme un Espagnol, à mille lieues de la vie réelle. Le bon père Jeki¹, Irlandais, me donnait des leçons d'anglais, mais je ne faisais aucun progrès. J'étais fou d'Hamlet.

Mais je me laisse emporter, je m'égare, je serai inintelligible si je ne suis pas l'ordre des temps et, d'ailleurs, les circonstances ne me reviendront pas si bien.

Donc, à Wagram en 1809, je n'étais pas militaire, mais, au contraire, adjoint aux commissaires des guerres, place où mon cousin, M. Daru, m'avait mis pour me retirer du vice, suivant le style de ma famille. Car ma solitude de la rue d'Angiviller avait fini par vivre une année à Marseille, avec une actrice charmante²² qui avait les sentiments les plus élevés et à laquelle je n'ai jamais donné un sou. D'abord par la grandissime raison que

mon père me donnait toujours cent cinquante francs par mois sur lesquels il fallait vivre, et cette pension était fort mal payée à Marseille, en 1805.

Mais je m'égare encore. En octobre 1806 après Iéna je fus adjoint aux commissaires des guerres, place honnie par les soldats ; en 1810, le 3 août, auditeur au Conseil d'Etat, inspecteur général du mobilier de la couronne quelques jours après. Je fus en faveur, non pas auprès du maître. Napoléon ne parlait pas à des fous de mon espèce, mais fort bien vu du meilleur des hommes, M. le duc de Frioul (Duroc). Mais je m'égare.

CHAPITRE II

Je tombai avec Napoléon, en avril 1814. Je vins en Italie vivre comme dans la rue d'Angiviller. En 1821 je quittai Milan, le désespoir dans l'âme, à cause de Métilde, et songeant beaucoup à me brûler la cervelle²³. D'abord tout m'ennuya à Paris ; plus tard, j'écrivis pour me distraire, Métilde mourut, donc inutile de retourner à Milan. J'étais devenu parfaitement heureux, c'est trop dire, mais enfin fort passablement heureux, en 1830, quand j'écrivais *le Rouge et le Noir*.

Je fus ravi par les journées de juillet²⁴, je vis les balles sous les colonnes du Théâtre-Français, fort peu de danger de ma part ; je n'oublierai jamais ce beau soleil, et la première vue du drapeau tricolore, le 28, vers huit heures, après avoir couché chez le commandant Pinto, dont la nièce avait peur. Le 25 septembre je fus nommé consul à Trieste par M... que je n'avais jamais vu. De Trieste, je suis venu en 1831 à CaVa²⁵ et Omar²⁶, où je suis encore, et où je m'ennuie faute de pouvoir faire échange d'idées. J'ai besoin de temps en temps de converser le soir avec des gens d'esprit, faute de quoi je me sens comme asphyxié²⁷.

J'ai été homme d'esprit depuis l'hiver de 1826, auparavant je me taisais par paresse. Je passe, je crois, pour l'homme les plus gai et le plus insensible, il est vrai que je n'ai jamais dit les noms des femmes que j'aimais.

J'ai éprouvé absolument à cet égard tous les symptômes du tempérament mélancolique décrit par Cabanis. J'ai eu très peu de succès

Mais, l'autre jour, rêvant à la vie dans le chemin solitaire au dessus du lac d'Albano, je trouvais que ma vie pouvait se résumer par les noms que voici, et dont j'écrivais les initiales sur la poussière, comme Zadig, avec ma canne, assis sur le petit banc derrière les stations du Calvaire dei Minori. Menzali, (bâti par le père d'Urbain VIII Barberini), auprès de ces beaux arbres enfermés par un petit mur rond.

Virginie (Kably), Angela (Pietragrua)²⁸, Adèle (Rebuffel)², Mélanie (Guilbert), Mina (de Grisheim), Alexandrine (Petit)³, Angeline que je n'ai jamais aimée (Brésle), Angela gela Pietragrua⁴, Métilde tilde (Dembowsky), Clémentine²⁹, Giulia³⁰. Et enfin, pendant un mois au plus, madame Azur dont j'ai oublié le nom de baptême, et, imprudemment hier, Amalia (B.)

La plupart de ces êtres charmants ne m'ont point honoré de leurs bontés, mais elles ont à la lettre occupé toute ma vie. A elles ont succédé mes ouvrages.

Réellement je n'ai jamais été ambitieux, mais en 1811 je me croyais ambitieux.

L'état habituel de ma vie a été celui d'amant malheureux aimant la musique et la peinture, c'est-à-dire jouir des produits de ces arts et non les pratiquer gauchement. J'ai recherché avec une sensibilité exquise la vue des beaux paysages ; c'est pour cela uniquement que j'ai voyagé. Les paysages étaient comme un archet qui jouaient sur mon âme³¹. Et des aspects que personne ne citait : la ligne de rochers en approchant d'Arbois, je crois, et venant de Dole par la grande route, fut pour moi une image sensible et évidente de l'âme de Métilde.

Je crois que la rêverie a été ce que j'ai préféré à tout, même à passer pour homme d'esprit. Je ne me suis donné cette peine, je n'ai pris cet état d'improvisateur en dialogue, au profit de la société où je me trouvais, qu'en 1826, à cause du désespoir où je passai les premiers mois de cette année fatale.

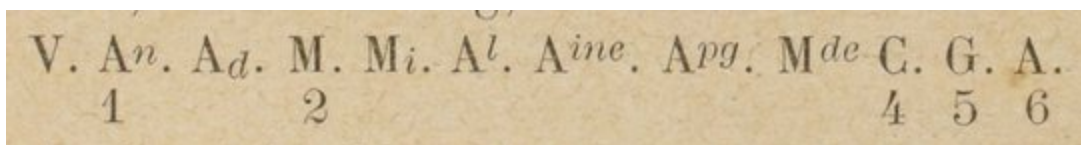
Dernièrement j'ai appris, en le lisant dans un livre, (les lettres de Victor Jacquemont, l'Indien) que quelqu'un avait pu me trouver brillant³². Il y a quelques années j'avais vu la même chose à peu près dans un livre alors à la mode, de Lady Morgan³³.

J'avais oublié cette belle qualité qui m'a fait tant d'ennemis. (Ce n'était peut-être que l'apparence de la qualité, et les ennemis sont des êtres trop communs pour juger du brillant ; par exemple, comment le Comte d'Argout peut-il juger du brillant ? Un homme dont le bonheur est de lire deux ou trois volumes de romans in-12, pour femme de chambre, par jour ! Comment M. de Lamartine jugerait-il de l'esprit, d'abord il n'en a pas, et, en second lieu, il dévore deux volumes par jour des plus plats ouvrages ? – vu à Florence en 1824 et 1826).

Le grand *drawback* (inconvenient) d'avoir de l'esprit, c'est qu'il faut avoir l'œil fixé sur les demi-sots qui nous entourent, *et se pénétrer de leurs plates sensations*. J'ai le défaut de m'attacher au moins impuissant d'imagination et de devenir intelligible pour les autres, qui, peut-être, n'en sont que plus contents.

Depuis que je suis à Rome, je n'ai pas d'esprit une fois la semaine et encore pendant cinq minutes, j'aime mieux rêver. Ces gens-ci ne comprennent pas assez les finesses de la langue française pour sentir les finesses de mes observations, il leur faut du gros esprit de commis voyageur comme Mélodrame qui les enchante et est leur véritable pain quotidien. La vue d'un pareil succès me glace, je ne daigne plus parler aux gens qui ont applaudi Mélodrame. Je vois tout le néant de la vanité.

Il y a deux mois donc, en septembre 1835, rêvant à écrire ces mémoires, sur la rive du lac d'Albano, à deux cents pieds du niveau du lac, j'écrivais sur la poussière, comme Zadig, ces initiales :



Je rêvais profondément à ces noms et aux étonnantes bêtises et sottises qu'ils m'ont fait faire³⁴, je dis étonnantes pour moi, non pour le lecteur, et

d'ailleurs je ne m'en repens pas.

Dans le fait je n'ai eu que six femmes que j'ai aimées. La plus grande passion esta débattre entre Mélanie (2), Alexandrine, Métilde et Clémentine. (4)

Clémentine est celle qui m'a causé la plus grande douleur en me quittant. Mais cette douleur est-elle comparable à celle occasionnée par Métilde qui ne voulait pas me dire qu'elle m'aimait ?

Avec toutes celles-là et avec plusieurs autres, j'ai toujours été un enfant ; aussi ai-je eu très peu de succès. Mais en revanche elles m'ont occupé beaucoup et passionnément et laissé des souvenirs qui me charment (quelques uns après vingt-quatre ans, comme les souvenirs de la Madone del Monte³⁵ à Varèse en 1811). Je n'ai point été galant, pas assez, je n'étais occupé que de la femme que j'aimais, et quand je n'aimais pas, je rêvais au spectacle des choses humaines, ou je lisais avec délices Montesquieu ou Walter Scott.

Pour ainsi, comme disent les enfants, je suis si loin d'être blasé sur leurs ruses et petites grâces qu'à mon âge et, en écrivant ceci, je suis encore tout charmé d'une longue *chiacchierata* qu'Amalia a eue hier avec moi au Th.³⁶ Valle.

Pour les considérer le plus philosophiquement possible et tâcher ainsi de les dépouiller de l'auréole qui me fait *aller les yeux*, qui m'éblouit et m'ôte la faculté de voir distinctement *j'ordonnerai* ces dames (langage mathématique) selon leurs diverses qualités. Je dirai donc pour commencer par leur passion habituelle : la vanité, que deux d'entre elles étaient comtesses³⁷, et une, baronne.

La plus riche fut Alexandrine Petit, son mari et elle surtout dépensaient bien 80,000 francs par an. La plus pauvre fut Mina de Grisheim, fille cadette d'un général, sans nulle fortune, et favori d'un prince tombé, dont les appointements faisaient vivre la famille, ou M^{lle} Bereytter, actrice de l'Opera-Buffa.

Je cherche à distraire le charme, le *dazzling* des événements, en les considérant ainsi militairement. C'est ma seule ressource pour arriver au vrai dans un sujet sur lequel je ne puis converser avec personne. Par pudeur de tempérament mélancolique (Cabanis), j'ai toujours été, à cet égard,

d'une discrétion incroyable, folle. Quant à l'esprit, Clémentine l'a emporté sur toutes les autres. Métilde l'a emporté par les sentiments nobles espagnols ; Giulia, ce me semble, par la force du caractère, tandis que, au premier moment, elle semblait la plus faible. Angela P. a été catin sublime à l'italienne, à la Lucrezia Borgia, et M^{me} Azur, catin non sublime, à la Du Barry.

L'argent ne m'a jamais fait la guerre que deux fois, à la fin de 1805, et en 1806 jusqu'en août. Mon père ne m'envoyait plus d'argent, *et sans m'en prévenir*, là était le mal ; il fut une fois cinq mois sans payer ma pension de 150 fr. Alors nos grandes misères avec le vicomte³⁸, lui recevait exactement sa pension, mais la jouait régulièrement toute, le jour qu'il la recevait.

En 1829 et 30, j'ai été embarrassé plutôt par manque de soin et d'insouciance que par absence véritablement de moyen, puisque, de 1821 à 1830, j'ai fait trois ou quatre voyages en Italie, en Angleterre, à Barcelone et qu'à la fin de cette période, je ne devais que quatre cents francs.

Mon plus grand manque d'argent m'a conduit à la démarche désagréable d'emprunter cent francs et quelque fois deux cents à M.B. Je rendais après un mois ou deux ; et enfin, en septembre 1830, je devais quatre cents francs à mon tailleur Michel. Ceux qui connaissent la vie des jeunes gens de mon époque trouveront cela bien modéré. De 1800 à 1830 je n'avais jamais dû un sou à mon tailleur Léger ; ni à son successeur Michel, (22, rue Vivienne.)

Mes amis d'alors, 1830, MM. de Mareste, Colomb étaient les amis d'une singulière espèce, ils auraient fait sans doute des démarches actives pour me tirer d'un grand danger, mais lorsque je sortais avec un habit neuf ils auraient donné vingt francs, le premier surtout, pour qu'on me jetât un verre d'eau sale³⁹ (Excepté le vicomte de Barral et Bigillion (de Saint-Ismier) je n'ai guère eu en, toute ma vie, que des amis de cette espèce.)

C'étaient de braves gens fort prudents qui avaient réuni 12 ou 15,000 d'appointement ou de rente par un travail ou une adresse assidus et qui ne pouvaient souffrir de me voir allègre, insouciant, heureux avec un cahier de papier blanc et une plume, et vivant avec non plus

de 4 ou 5000 fr. Ils m'auraient aimé cent fois mieux s'ils m'eussent vu attristé et malheureux de n'avoir que la moitié ou le tiers de leur revenu, moi qui jadis les avais peut-être un peu choyés quand j'avais un cocher, deux chevaux, une calèche, et un cabriolet, car jusqu'à cette hauteur s'était élevé mon luxe, du temps de l'empereur. Alors j'étais ou me croyais ambitieux, ce qui me gênait dans cette idée, c'est que je ne savais quoi désirer. J'avais honte d'être amoureux de la comtesse Al. Petit ; j'avais comme maîtresse entretenue M^{lle} A. Bereytter, actrice de l'Opera-Buffera, je déjeunais au café Hardy, j'étais d'une activité incroyable. Je revenais de Saint-Cloud à Paris exprès pour assister à un acte du *Matrimonio segreto* à L'Odéon (Mesdames Barilli, Tachinardi, Festa, M^{lle} Bereytter). Mon cabriolet attendait à la porte du café Hardy, voilà ce que mon beau frère⁴⁰ ne m'a jamais pardonné.

Tout cela pouvait passer pour de la fatuité et pourtant n'en était pas. Je cherchais à jouir et à agir, mais je ne cherchais nullement à faire paraître plus de jouissances ou d'action qu'il n'y en avait réellement. M. Prunelle, médecin, homme d'esprit dont la raison me plaisait fort, horriblement laid et depuis célèbre comme député vendu et maire de Lyon, vers 1833, qui était de ma connaissance en ce temps-là, dit de moi : *C'était un fier fat*. Ce jugement retentit parmi mes connaissances. Peut-être au reste avait-il raison.

Mon excellent et vrai bourgeois de beau-frère, M. Périer-Lagrange (ancien négociant qui se ruinait, sans le savoir, en faisant de l'agriculture près de la Tour-du-Pin,) déjeunait au café Hardy et me voyant commander ferme aux garçons, car avec tous mes devoirs à remplir j'étais souvent pressé, fut ravi parce que ces garçons firent entre eux quelque plaisanterie qui impliquait que j'étais un fat, ce qui ne me fâcha nullement. J'ai toujours par instinct profondément méprisé les bourgeois.

Toutefois j'entrevois aussi que parmi les bourgeois seulement se trouvaient les hommes énergiques tel que mon cousin Rebuffel (négociant, rue St Denis), le père Ducros, bibliothécaire de la ville de Grenoble, l'incomparable Gros (de la rue St Laurent) géomètre de la haute volée, et mon maître à l'insu de mes parents mâles, car il était jacobin et toute ma famille bigotement ultra. Ces trois hommes ont possédé toute mon estime et

tout mon coeur, autant que le respect et la différence d'âge pouvaient admettre ces communications qui font qu'on aime. Même je fus avec eux comme je fus plus tard avec les êtres que j'ai trop aimés, muet, immobile, stupide, peu aimable et quelquefois offensant, à force de dévouement et d'absence de *moi*. Mon amour-propre, mon intérêt, mon moi avaient disparu en présence de la personne aimée, j'étais transformé en elle. Qu'était-ce quand cette personne était une coquine comme madame Pietragrua ?⁴¹ mais j'anticipe toujours.

Aurai-je le courage d'écrire ces confessions d'une façon intelligible ? Il faut narrer et j'écris des considérations sur des événements bien petits, mais qui précisément à cause de leur taille microscopique, ont besoin d'être contés très distinctement. Quelle patience il vous faudra, ô mon lecteur !

Donc, suivant moi, l'énergie (en 1811) ne se trouvait même à mes yeux que dans la classe qui est en lutte avec les vrais besoins.

Mes amis nobles, MM. Raymond de Bérenger (tué à Lutzen), de St Ferréol, de Sinard (dévot, mort jeune), Gabriel du B..... e (sorte de filou ou d'emprunteur peu délicat, aujourd'hui pair de France et ultra), M. de Montval, m'avaient paru comme ayant toujours quelque chose de singulier, un respect effroyable pour les *convenances* (par exemple, Sinard). Ils cherchaient toujours à être de *bon ton* ou *comme il faut*, ainsi qu'on disait à Grenoble en 1793. Mais cette idée-là, j'étais loin de la voir clairement. Il n'y a pas un an que mon idée sur la *noblesse* est enfin arrivée à être complète. Par instinct ma vie morale s'est passée à considérer attentivement cinq ou six idées principales, et à tâcher de voir la vérité sur elles.

Raymond de Bérenger était excellent et un véritable exemple de la maxime : *noblesse oblige*, tandis, que Montval (mort colonel, et généralement méprisé vers 1829 à Grenoble) était l'idéal d'un député du centre. Tout cela se voyait déjà fort bien quand ces messieurs avaient quinze ans vers 1798.

Je ne vois la vérité nettement sur la plupart de ces choses qu'en les écrivant en 1835, tant elles ont été enveloppées jusqu'ici de l'auréole de la jeunesse, provenant de l'extrême vivacité des sensations.

A force d'employer des méthodes philosophiques, par exemple à force de classer mes amis, de jeunesse par genres comme M. Adrien de Jussieu fait

pour ses plantes (en botanique), je cherche à atteindre cette vérité qui me fuit. Je m'aperçois que ce que je prenais pour de hautes montagnes, en 1800, n'étaient la plupart que des *taupinières* ; mais c'est une découverte que je n'ai faite que plus tard.

Je suis sûr que j'étais comme un cheval ombrageux, et c'est à un mot que me dit M. de Tracy (l'illustre comte Destutt de Tracy, pair de France, membre de l'Académie française et, bien mieux, auteur de la loi du 3 prairial sur les Ecoles Centrales), c'est à un mot que me dit M. de Tracy que je dois cette découverte.

Il me faut un exemple. Pour un rien, par exemple une porte à demi-ouverte à la nuit, je me figurais deux hommes armés m'attendant pour m'empêcher d'arriver à une fenêtre donnant sur une place où je voyais ma maîtresse. C'était une illusion, qu'un homme sage comme Abraham Constantin⁴², mon ami, n'aurait point eue. Mais au bout de peu de secondes (quatre ou cinq au plus) le sacrifice de ma vie était fait et parfait, et je me précipitais comme un héros au devant des deux ennemis qui se changeaient en une porte à demi-fermée.

Il n'y a pas deux mois qu'une chose de ce genre, au moral toutefois, m'est encore arrivée. Le sang froid était fait et tout le courage nécessaire était présent, quand après vingt heures je me suis aperçu, en relisant une lettre mal lue (de M. Herard), que c'était une illusion. Je lis toujours fort vite, ce qui me fait de la peine.

Donc en classant ma vie comme une collection de plantes, je trouvai :

Enfance, première éducation, de 1786 à 1800 – 15 ans.

Service militaire de 1800 à 1803 – 3 ans.

Seconde éducation, amours ridicules avec M^{lle} Adèle C.... 1, et avec la mère qui se donne l'amoureux de sa fille.

Vie rue d'Angiviller⁴³. Enfin beau séjour à Marseille avec Mélanie de 1803 à 1805 2 [ans].

Retour à Paris, fin de l'éducation. 1 [an].

Service sous Napoléon de 1806 à la fin de 1814. – 7 [ans] 1/2 – (d'octobre 1806 à l'abdication en 1814). Mon adhésion, dans le même numéro du *Moniteur* où se trouve l'abdication de Napoléon.

Voyages, grandes et terribles amours, consolations en écrivant des livres de 1814 à 1830 – 15 [ans] 1/2.

Second service du 15 septembre 1830 au présent quart d'heure – 5 ans.

J'ai débuté dans le monde par le salon de M^{me} de Valsierre, dévote à la figure singulière, sans menton, tille de la baronne des Adrets et amie de ma mère. C'était probablement vers 1794. J'avais un tempérament de feu et la timidité décrite par Cabanis. Je fus excessivement touché de la beauté du bras de M^{lle} Bonne de St Vallier, je pense – je vois la figure et les beaux bras, mais le nom est incertain, peut-être était-ce M^{lle} de Lavalette. M. de St Ferréol dont depuis je n'ai jamais osé parler était mon ennemi et mon rival – M. de Sinard, ami commun, nous calmait. Tout cela se passait dans un magnifique rez-de-chaussée donnant sur le jardin de l'hôtel des Adrets, maintenant détruit et changé en maison bourgeoise, rue Neuve, à Grenoble. A la même époque commença mon admiration passionnée pour le père Ducros (moine cordelier, séculaire, homme du premier mérite, du moins il me semble). J'avais pour ami intime mon grand-père M. Henri Gagnon, docteur en médecine. Après tant de considérations générales, je vais naître.

CHAPITRE III

Mon premier souvenir est d'avoir mordu a la joue et au front, madame Pison du Galland, ma cousine, femme de l'homme d'esprit député à l'assemblée constituante. Je la vois encore – une femme de vingt-cinq ans qui avait de l'embonpoint et beaucoup de rouge, – assise au milieu du pré qu'on appelait le glacis de la porte de Bonne. Sa joue se trouvait précisément a ma hauteur

– Embrasse-mai, Henri, me dit-elle.

Je ne voulus pas, elle se fâcha, je mordis ferme. Je vois la scène, mais parce que sur le champ on m'en en lit un crime et que sans cesse on m'en parlait. Ma tante Séraphie⁴⁴ déclara que j'étais un monstre et que j'avais un caractère atroce. Cette tante Séraphie avait toute l'aigreur d'une fille dévote qui n'a pas pu se marier, que lui était-il arrivé ? Je ne l'ai jamais su nous ne savons jamais la chronique scandaleuse de nos parents, et j'ai quitté la ville pour toujours a seize ans, après trois ans de la passion la plus vive, qui m'avait relégué dans une solitude complète.

Le second trait de caractère fut bien autrement noir.

J'avais fait une collection de joncs, toujours sur le glacis de la porté de Bonne – (Bonne de Les diguières). Demander le nom botanique du jonc, herbe de forme cylindrique et d'un pied de haut.

On m'avait ramené à la maison dont une fenêtre au premier étage donnait sur la Grand'rue, à l'angle de la place Grenette. Je faisais un jardin en coupant les joncs en morceaux de deux pouces de long que je plaçais dans l'intervalle, entre le balcon et le *jet d'eau* de la croisée. Le couteau de cuisine dont je me servais m'échappa et tomba dans la rue, c'est à dire à une douzaine de pieds près d'une madame C..... Z. C'était la plus méchante femme de toute la ville, mère du candide C.... Z qui, dans sa jeunesse, adorait la Clarisse Harlowe de Richardson, depuis l'un des trois cents de M. de Villèle et récompensé par la place de premier président à la cour royale de Grenoble ; mort à Lyon.

Ma tante Séraphie dit que j'avais voulu tuer madame C z ; je fus déclaré pourvu d'un caractère atroce, grondé par mon excellent grand-père, M Gagnon, qui avait peur de sa fille Séraphie, la dévote la plus en crédit de la ville, grondé même par ce caractère élevé et espagnol, mon excellente grande tante ^{Mlle} Elisabeth Gagnon⁴⁵.

Je me révoltai, je pouvais avoir quatre ans. De cette époque date mon horreur pour la gion⁴⁶, horreur que ma raison a pu a grand peine réduire à de justes proportions, et cela tout nouvellement, il n'y a pas six ans.

Cette tante Séraphie a été mon mauvais génie pendant toute mon enfance ; elle était abhorrée, mais avait beaucoup de crédit dans la famille. Je suppose que dans la suite mon père fut amoureux d'elle, du moins il y avait des promenades aux *Granges*, dans un marais, sous les murs de la ville, où j'étais le seul *tiers incommode*, et où je m'ennuyais fort. Je me cachais au moment de partir pour ces promenades. Là fit naufrage la très petite amitié que j'avais pour mon père.

Dans le fait, j'ai été exclusivement élevé par mon excellent grand-père, M. Henri Gagnon. Cet homme rare avait fait un pèlerinage à Ferney pour voir Voltaire et avait été reçu avec distinction par lui. Il avait un petit buste de Voltaire gros comme le poing, monté sur un pied de bois d'ébène de six pouces de haut – c'était un singulier goût, mais les beaux-arts n'étaient le fort ni de Voltaire, ni de mon excellent grand-père.

Ce buste était placé devant le bureau où il écrivait ; son cabinet était au fond d'un très vaste appartement donnant sur une terrasse élégante ornée de fleurs. C'était pour moi une rare faveur d'y être admis, et plus rare de voir

et de toucher le buste de Voltaire. Et avec tout cela, du plus loin que je me souviens, les écrits de Voltaire m'ont toujours singulièrement déplu, ils me semblaient un enfantillage. Je puis dire que rien de ce grand homme ne m'a jamais plu. Je ne pouvais voir alors qu'il était le législateur et l'apôtre de la France, son Martin Luther.

M. Henri Gagnon portait une perruque poudrée, ronde à trois rangs de boucles, parce qu'il était docteur en médecine, et docteur à la mode parmi les dames, accusé même d'avoir été l'amant de plusieurs, entre autres Madame T e, lune des plus jolies de la ville, que je ne me souviens pas d'avoir vue, car alors on était brouillé, mais on me l'a fait comprendre plus tard d'une singulière façon.

Mon excellent grand-père, à cause de sa perruque, m'a toujours semblé avoir quatre vingts ans⁴⁷. Il avait des vapeurs (comme moi misérable), des rhumatismes, marchait avec peine, mais, par principe, ne montait jamais en voiture et ne mettait jamais son chapeau – un petit chapeau triangulaire à mettre sous le bras et qui faisait ma joie quand je pouvais l'accrocher pour le mettre sur ma tête, ce qui était considéré par toute la famille comme un manque de respect, et enfin, par respect, je cessai de m'occuper du chapeau triangulaire et de sa petite canne à pomme en racine de buis, bordée d'écaillé.

Mon grand-père adorait la correspondance apocryphe d'Hippocrate qu'il lisait en latin et l'Horace de l'édition de Johannès Bond, imprimée en caractères horriblement menus. Il me communiqua ces deux passions et en réalité presque tous ses goûts, mais pas comme il l'aurait voulu, ainsi que je l'expliquerai plus tard.

Si jamais je retourne à Grenoble, il faut que je fasse rechercher les extraits de naissance et de décès de cet excellent homme⁴⁸, qui m'adorait et n'aimait point son fils, M. Romain Gagnon, père de M. Oronce Gagnon³, chef d'escadron de Dragons qui a tué un homme en duel il y a cinq ans, ce dont je lui sais gré, probablement il n'est pas un niais. Il y a trente trois ans que je ne l'ai vu, il peut en avoir trente cinq.

j'ai perdu mon grand-père pendant que j'étais en Allemagne, est-ce (en 1807 ou) en 1813, je n'ai pas de souvenir net. Je me souviens que je fis un voyage à Grenoble pour le revoir encore, je le trouvai fort attristé, cet

homme si aimable qui était le centre des veillées ! Je me dis : *c'est une visite d'adieu*, et puis parlai d'autres choses – il avait en horreur l'attendrissement de famille niais.

Un souvenir me revient, vers 1807 je me fis peindre (pour engager M^{me} Alex. Petit⁴⁹ à se faire peindre aussi) et comme le nombre des séances était une objection, je la conduisis chez un peintre vis-à-vis la Fontaine du Diorama qui peignait à l'huile, en une séance, pour 120 francs ; mon bon grand-père vit ce portrait que j'avais envoyé à ma sœur, je crois, pour m'en défaire, il avait déjà perdu beaucoup de ses idées, il dit en voyant ce portrait : *Celui-là est le véritable* et puis retomba dans l'affaïssement et la tristesse. Il mourut bientôt après, ce me semble, à l'âge de 82 ans.

Si cette date est exacte, il devait avoir 61 ans en 1780 et être né vers 1728. Il racontait quelquefois la bataille de *l'Assiette*, assaut, dans les Alpes, tenté en vain par le chevalier de Belle-Isle⁵⁰ en 1742, je crois. Son père homme ferme, plein d'énergie et d'honneur l'avait envoyé là comme chirurgien d'armée pour lui former le caractère.

Mon grand-père commençait ses études en médecine et pouvait avoir dix-huit ou vingt ans, ce qui indique encore 1724 comme époque de sa naissance. Il possédait une vieille maison située dans la plus belle position de la ville, sur la place Grenette au coin de la Grand'rue, en plein midi et ayant devant elle la plus belle place de la ville ¹ et le centre de la bonne compagnie. Là, dans un premier étage fort bas mais d'une gaîté té admirable, habita mon grand-père jusqu'en 1789.

Il faut qu'il fût riche alors, car il acheta une superbe maison située derrière la sienne et qui appartenait aux dames de Marnais. Il occupa le second étage de sa maison, place Grenette, et tout l'étage correspondant de la maison de Marnais ; et se fit le plus beau logement de la ville. Il y avait un escalier magnifique pour le temps et un salon qui pouvait avoir trente-cinq pieds sur vingt-huit.

On fit des réparations aux deux chambres de cet appartement qui donnaient sur la place Grenette, et entre autres une *Gippe* (sic) (cloison formée par du plâtre et des briques placées de champ l'une sur l'autre) pour séparer la chambre de la terrible tante Séraphie, fille de M. Gagnon, de celle de ma grande tante Elisabeth, sa sœur. On posa des *happes* en fer dans cette

gippe et sur le plâtre de chacune de ces happes j'écrivis : *Henri Beyle, 1789*. Je vois encore ces belles inscriptions qui émerveillaient mon grand-père.

– Puisque tu écris si bien, me dit-il, tu es digne de commencer le latin.

Ce mot m'inspirait une sorte de terreur, et un pédant affreux par la forme, M. Joubert, grand, pâle, maigre, s'appuyant sur une épine noire, vint me montrer, (m'enseigner), *mura, la mûre*. Nous allâmes acheter le Rudiment chez M. Giroud, libraire, au fond d'une cour donnant sur la place aux Herbes. Je ne soupçonnais guère alors quel instrument de dommage on m'achetait là.

Ici commencent mes malheurs.

Mais je diffère depuis longtemps ce récit nécessaire, un de ceux (des deux ou trois peut-être) qui me feront jeter ces mémoires au feu ?

Ma mère, madame Henriette Gagnon, était une femme charmante et j'étais amoureux de ma mère.

Je me hâte d'ajouter que je la perdis quand j'avais sept ans.

En l'aimant à six ans peut-être (1789), j'avais absolument le même caractère qu'en 1828 en aimant à la fureur Alberte de Rubempré⁵¹. Ma manière d'aller à la chasse au bonheur n'avait au fond nullement changé, il n'y a que cette seule exception : j'étais pour ce qui constitue le physique de l'amour comme César serait, s'il revenait au monde, pour l'usage du canon et des petites armes. Je l'eusse bien vite appris et cela n'eût rien changé au fond de ma tactique.

Je voulais couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y ait pas de vêtements. Elle m'aimait à la fureur et m'embrassait souvent, je lui rendais ses baisers avec un tel feu qu'elle était comme obligée de s'en aller. J'abhorrais mon père quand il venait interrompre nos baisers, je voulais toujours les lui donner à la gorge – qu'on daigne se rappeler que je la perdis, par une couche, quand à peine j'avais sept ans.

Elle avait de l'embonpoint, en fraîcheur parfaite, elle était fort jolie et je crois que seulement elle n'était pas assez grande. Elle avait une noblesse et une (mot illisible) parfaite dans les traits⁵²....

Elle périt à la fleur de la jeunesse et de la beauté en 1790, elle pouvait avoir vingt huit ou trente ans.

Là commence ma vie morale.

Ma tante Séraphie me reprocha de ne pas pleurer assez. Qu'on juge de ma douleur et de ce que je sentis ! mais il me semblait que je la reverrais le lendemain – je ne comprenais pas la mort.

Ainsi, il y a quarante cinq ans que j'ai perdu ce que j'aimais le plus au monde.

Elle ne peut pas s'offenser de la liberté que je prends avec elle en révélant que je l'aimais, si je la retrouve jamais, je le lui dirais encore. D'ailleurs elle n'a participé en rien à cet amour.

Elle n'en agit pas à la Vénitienne, comme Madame Benzoni avec l'auteur de Nella. Quant à moi j'étais aussi criminel que possible, j'aimais ses charmantes faveurs.

Un soir comme par quelque hasard on m'avait mis coucher dans sa chambre par terre, sur un matelas, cette femme vive et légère comme une biche sauta par dessus mon matelas pour atteindre plus vite à son lit⁵³

Sa chambre est restée fermée dix ans après sa mort. Mon père me permit avec difficulté d'y placer un tableau de toile cirée et d'y étudier les mathématiques en 1798, mais aucun domestique n'y entra, il eût été sévèrement grondé, moi seul j'en avais la clef. Ce sentiment de mon père lui fait beaucoup d'honneur à mes yeux, maintenant que j'y réfléchis.

Elle mourut donc dans sa chambre, rue des Vieux Jésuites, la cinquième ou sixième maison à gauche en venant de la grand'rue, vis à vis la maison de M^{me} Teyssère. Là j'étais né, cette maison appartenait à mon père qui la vendit lorsqu'il se mit à bâtir sa rue nouvelle et à faire des folies. Cette rue qui l'a ruiné fut nommée rue *Dauphine* (mon père était extrêmement ultra, partisan des pr.⁵⁴ et des nobles) et s'appelle je crois maintenant *rue Lafayette*.

Je passais ma vie chez mon grand-père dont la maison était à peine à cent pas de la nôtre.

CHAPITRE IV

Je remplirais des volumes si j'entreprenais de décrire tous les souvenirs enchanteurs des choses que j'ai vues ou avec ma mère, ou de son temps⁵⁵.

C'est-à-dire : j'ignore absolument les détails, elle était morte en couches apparemment par la maladresse d'un chirurgien nommé *Hérault*, sot choisi par pique contre un autre accoucheur, homme d'esprit et de talent, c'est ainsi à peu près que mourut M^{me} Petit, en 1814. Je ne puis décrire au long que mes sentiments qui probablement sembleraient exagérés ou incroyables au spectateur accoutumé à la nature fausse des hommes (je ne parle pas de Fielding) ou à la nature étiolée des romans construits avec le cœur de Paris.

J'apprends au lecteur que le Dauphinois a une manière de sentir à soi, vive et opiniâtre, raisonneuse, que je n'ai rencontrée dans aucun pays. Pour des yeux clairvoyants, à tous les trois degrés de latitude, la musique, les paysages et les romans devraient changer. Par exemple, à Valence, sur le Rhône, la nature provençale finit, la nature bourguignonne commence à Valence et fait place, entre Dijon et Troyes, à la nature parisienne, polie, spirituelle, sans profondeur, en un mot, songeant beaucoup aux autres.

La nature dauphinoise a une ténacité, une profondeur, un esprit, une finesse que l'on chercherait en vain dans la civilisation provençale ou dans la bourguignonne, ses voisines. Là où le Provençal s'exhale en injures atroces, le Dauphinois réfléchit et s'entretient avec son cœur.

Tout le monde sait que le Dauphiné a été un état séparé de la France et à demi-italien par sa politique jusqu'en l'an I.....⁵⁶

Ensuite Louis XI, dauphin brouillé avec son père, administra ce pays pendant...⁵⁷ ans, et je croirais assez que c'est ce génie profond et profondément timide et ennemi des premiers mouvements qui a donné son empreinte au caractère dauphinois. De mon temps encore dans la croyance de mon grand-père et de ma tante Elisabeth, véritables types des sentiments énergiques et généreux de la famille, Paris n'était point un modèle, c'était une ville éloignée et ennemie dont il fallait redouter l'influence.

Maintenant que j'ai fait la cour aux lecteurs peu sensibles par cette digression, je raconterai que, la veille de la mort de ma mère, on nous mena promener ma soeur Pauline et moi, rue Montorge ; nous revînmes le long des maisons à gauche de cette rue, (au nord). On nous avait établis chez mon grand-père, dans la maison de la place Grenette. Je couchais sur le plancher sur un matelas entre la fenêtre et la cheminée, lorsque vers les deux heures du matin, toute la famille rentra en poussant des sanglots.

— Mais comment ! les médecins n'ont pas trouvé de remèdes ! disais-je à la vieille Marion⁵⁸, (vraie servante de Molière, amie de ses maîtres, mais leur disant bien son mot – qui avait vu ma mère fort jeune, qui l'avait vu marier dix ans auparavant en 1780 et qui m'aimait beaucoup). Marion Thomasset, de Vinay, vrai type du caractère dauphinois, appelée du diminutif Marion, passa la nuit assise à côté de mon matelas pleurant à chaudes larmes et chargée apparemment de me contenir. J'étais beaucoup plus étonné que désespéré, je ne comprenais pas la mort, j'y croyais peu.

— Quoi ! disais-je à Marion, je ne la reverrai jamais ?

— Comment veux-tu la revoir, si on l'emporte au cimetière ?

— Et où est-il le cimetière ?

— Rue des Mûriers, c'est celui de la paroisse Notre-Dame.

Tout le dialogue de cette nuit m'est encore présent, et il ne tiendrait qu'à moi de le retranscrire ici. Là véritablement a commencé ma vie morale, je devais avoir six ans et demi. Au reste ces dates sont faciles à vérifier par les actes de l'Etat civil.

Je m'endormis ; le lendemain à mon réveil Marion me dit :

— Il faut aller embrasser ton père.

– Comment ! ma petite maman est morte ! Mais comment ! est-ce que je ne la reverrais plus ?

– Veux-tu te taire, ton père t’entend, il est là dans le lit de la grande chambre. J’allai avec répugnance dans la ruelle de ce lit, qui était obscure, parce que les rideaux étaient fermés. J’avais de l’éloignement pour mon père et de la répugnance à l’embrasser.

Un instant après arrive l’abbé Rey, un homme fort grand, très froid, marqué de petite vérole, l’air sans esprit et bon, parlant du nez, qui bientôt après fut grand vicaire. C’était un ami de la famille.

Le croira-t-on ? A cause de son état de p j’avais de l’antipathie pour lui.

M. l’abbé Rey se plaça près de la fenêtre, mon père se leva, passa sa robe de chambre, sortit de l’alcôve fermée par des rideaux de serge verte (il y avait d’autres beaux rideaux de taffetas rose brochés de blanc, qui le jour cachaient les autres.)

L’abbé Rey embrassa mon père en silence, je trouvais mon père bien laid, il avait les yeux gonflés et les larmes le gagnaient à tout moment.

J’étais resté dans l’alcôve obscure et je voyais fort bien.

– Mon ami, ceci vient de Dieu, dit après l’abbé. Et ce mot, dit par un homme que je haïssais à un autre que je n’aimais guère, me fit réfléchir profondément.

On me croira insensible, je n’étais encore qu’étonné de la mort de ma mère. Je ne comprenais pas ce mot. Oserai-je écrire ce que Marion m’a souvent répété depuis en forme de reproche ? Je me mis à dire dumal de *God*.

Au reste, supposons que je mente sur ces *pointes* d’esprit qui percent le sol⁵⁹, certainement je ne mens pas sur tout le reste. Si je suis tenté de mentir en somme, ce sera plus tard, quand il s’agira de très grandes fautes, bien postérieures. Je n’ai aucune foi dans l’esprit des enfants annonçant un homme supérieur. Dans un genre moins sujet à illusions, car enfin les monuments restent, tous les mauvais peintres que j’ai connus ont fait des choses étonnantes vers huit à dix ans et *annonçant le génie*.

Hélas ! rien n'annonce le génie, peut-être l'opiniâtreté serait-elle un signe.

Le lendemain, il fut question de l'enterrement ; et mon père, dont la figure était réellement absolument changée, me revêtit d'une sorte de manteau en laine noire qu'il me lia au cou. La scène se passa dans le cabinet de mon père rue des Vieux Jésuites⁶⁰

Tous les parents et amis se réunirent dans le cabinet de mon père.

Revêtu de ma mante noire, j'étais entre les genoux de mon père. M. Picot le père, notre cousin, homme sérieux, mais du sérieux d'un homme de cour, et fort respecté dans la famille comme esprit de conduite – il était maigre, cinquante cinq ans et la tournure la plus distinguée, il se plaça en 3⁶¹

Au lieu de pleurer et d'être triste, il se mit à faire la conversation comme à l'ordinaire et à parler de la Cour (peut-être était-ce la Cour du Parlement, c'est fort probable) je crus qu'il parlait des cours étrangères, et je fus profondément choqué de son insensibilité.

Un instant après entra mon oncle⁶², le frère de ma mère, jeune homme on ne peut pas mieux fait et on ne peut pas plus agréable et vêtu avec la dernière élégance. C'était l'homme à bonnes fortunes de la ville, lui aussi se mit à faire la conversation comme à l'ordinaire avec M. Picot, il se plaça en 4. Je fus violemment indigné et je me souviens que mon père l'appelait un homme léger. Cependant je remarquerai qu'il avait les yeux fort rouges, cela me rassura un peu.

Il était coiffé avec la dernière élégance et une poudre qui embaumait. – Cette coiffure consistait en une bourse carrée de taffetas noir et deux grandes oreilles de chiens (je sus son nom six ans plus tard), comme en porte encore aujourd'hui M. le Prince de Talleyrand.

Il se fit un grand bruit, c'était la bière de ma pauvre mère que l'on prenait au salon pour l'emporter.

– Ah ! ça, je ne sais pas l'ordre de cette cérémonie, dit M. Picot, en se levant d'un air indifférent, ce qui me choqua fort ; ce fut là ma dernière sensation *sociale*.

En entrant au salon et en voyant la bière couverte du drap noir où *était ma mère*, je fus saisi du plus violent désespoir, je comprenais enfin ce qu'était la mort.

Ma tante Séraphie m'avait déjà accusé d'être insensible.

J'épargnerai au lecteur le récit de toutes les phases de mon désespoir à l'église paroissiale de St-Hugues. J'étouffais, on fut obligé, je crois, de m'emmener parce que ma douleur faisait trop de bruit. Je n'ai jamais pu regarder de sang-froid cette église de S Hugues et la Cathédrale qui est attenante. Le son seul des cloches de la Cathédrale, même en 1828, quand je suis allé revoir Grenoble, m'a donné une tristesse morne, sentie sans attendrissement, de cette tristesse voisine de la colère⁶³.

En arrivant au cimetière, qui était dans un bastion près de la rue des mûriers, (aujourd'hui, du moins en 1828, occupé par un grand bâtiment, magasin du génie) je fis de folies que Marion m'a racontées depuis. Il paraît que je ne voulais pas qu'on jetât de la terre sur la bière de ma mère, prétendant qu'on lui ferait mal. Mais

Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau.

Par suite du jeu compliqué du caractère de ma famille, il se trouva qu'avec ma mère finit toute la joie de mon enfance.

CHAPITRE V⁶⁴

Petits souvenirs de ma première enfance.

Voici les souvenirs qui, après 23 X 2 ans, me restent des jours heureux passés du temps de ma mère.

A l'époque où nous occupions le premier étage sur la place Grenette, avant 1790, ou plus exactement jusqu'au milieu de 1789, mon oncle jeune avocat, avait un joli appartement au second. Il riait avec moi, et me permettait de le voir dépouiller ses beaux habits et prendre sa robe de chambre, le soir à neuf heures, avant le souper. C'était un moment délicieux pour moi, et je redescendais tout joyeux au premier étage en portant devant lui le flambeau d'argent. Mon aristocrate famille se serait crue déshonorée si le flambeau n'avait pas été d'argent. Il est vrai qu'il ne portait pas la noble bougie, l'usage étant alors de se servir de chandelle.

Mon oncle jeune, brillant, léger, passait pour l'homme le plus aimable de la ville, au point que bien des années après Madame Delaunay, voulant se glorifier de sa vertu, qui avait reçu tant d'atteintes, disait : « Je n'ai jamais cédé à M. Gagnon fils. »

Mon oncle se moquait fort de la gravité de son père, lequel, le rencontrant dans le monde avec de riches habits qu'il n'avait pas payés, était fort étonné. Je m'éclipsais au plus vite, ajoutait mon oncle qui me racontait ce cas.

Un soir, malgré tout le monde (mais quels étaient donc les opposants avant 1790 ?) il me mena au spectacle. On jouait le *Cid*.

– Mais cet enfant est fou, dit mon excellent grand-père à mon retour, son amour pour les lettres l'avait empêché de s'opposer très sérieusement à ma course au spectacle. Je vis donc jouer le *Cid*, mais, ce me semble, en habits de satin bleu de ciel avec des souliers de satin blanc⁶⁵.

En disant les stances, ou ailleurs en maniant son épée avec trop de feu, le *Cid* se blessa à l'œil droit.

– Un peu plus, dit-on autour de moi, il se crevait l'œil. J'étais aux premières loges, la seconde à droite⁶⁶.

Une autre fois, mon oncle eut la complaisance de me mener à la *Caravane du Caire*⁶⁷ – je le gêmais dans ses évolutions auprès des dames, je m'en apercevais fort bien ; – les chameaux me firent absolument perdre la tête. L'infante de Zamora ou un poltron ou bien un cuisinier chantant une ariette, portant un casque avec un rat pour cimier, me charma jusqu'au délire. C'était pour moi le vrai comique.

Je me disais fou, obscurément sans doute, non pas aussi nettement que je l'écris ici. Tous les moments de la vie de mon oncle sont aussi délicieux que ceux dont je partage le plaisir au spectacle.

La plus belle chose du monde est donc d'être un homme aimable comme mon oncle. Mais j'allai trop loin au lieu d'être galant, je devins passionné auprès des femmes que j'aimais, presque indifférent et surtout sans vanité pour les autres, de là, le manque de sens et le fiasco.

Peut-être aucun homme de la cour de l'Empereur n'a eu moins de femmes que moi, que l'on croyait l'amant de la femme du premier ministre.

Le spectacle, les sons d'une belle cloche grave (comme à l'église, au-dessus de Rolle, en mai 1800, allant au Saint-Bernard⁶⁸ sont et furent toujours d'un effet profond sur mon cœur. La messe même, à laquelle j'allais si peu, m'inspirait de la gravité.

Bien jeune encore, je croyais que *God* méprisait ces jongleurs ; après quarante-deux ans de réflexions, j'en vois encore la mystification trop utile à ceux qui la pratiquent pour ne pas trouver toujours des continuateurs.

J'ai le souvenir le plus net et le plus clair de la perruque ronde et poudrée de mon grand-père, elle avait trois rangs de boucles. Il ne portait jamais de chapeau.

Ce costume avait contribué, ce me semble, à le faire reconnaître et respecter du peuple duquel il ne prenait jamais d'argent pour ses soins comme médecin.

Il était le médecin et l'âme de la plupart des maisons nobles.

Il était ou avait été depuis vingt-cinq ans, à l'époque où je l'ai connu, le promoteur de toutes les entreprises utiles et que, vu l'époque d'enfance politique de ces temps reculés, – 1760 – on pourrait appeler libérales. On lui doit la Bibliothèque⁶⁹. Ce ne fut pas une petite affaire. Il fallut d'abord l'acheter, puis la placer, puis doter le bibliothécaire. Il protégeait, contre leurs parents, tous les jeunes gens qui montraient l'amour de l'étude. Il citait aux parents récalcitrants l'exemple de Vaucanson.

Mon excellent grand-père qui dans le fait fut mon véritable père et mon ami intime, jusqu'à mon parti pris, vers 1796, de me tirer de Grenoble par les Mathématiques, racontait souvent une chose merveilleuse.

Ma mère m'ayant fait porter dans sa chambre (verte) le jour où j'avais un an, 23 janvier 1784, me tenait debout près de la fenêtre, mon grand-père placé vers le lit, m'appelait, – je me déterminai à marcher et arrivai jusqu'à lui.

Alors je parlais un peu et pour saluer je disais, *hateu*⁷⁰. Mon oncle plaisantait sa soeur Henriette (ma mère) sur ma laideur. Il paraît que j'avais une tête énorme sans cheveux et que je ressemblais au Père Brulard⁷¹, un moine adroit et bon vivant.

J'étais fort entreprenant, de là deux accidents racontés avec terreur et regret par mon grand-père. Vers le rocher de la porte de France je piquai avec un morceau de fagot appointé, taillé avec un couteau, un mulet qui eut

l'imprudence de me camper ses deux fers dans la poitrine, il me renversa. – Un peu plus, il était mort, disait mon grand-père.

Je me figure l'événement, mais probablement ce n'est pas un souvenir direct, ce n'est que le souvenir de l'image, que je me formai de la chose fort anciennement, et à l'époque des premiers récits qu'on m'en fit.

Le second événement tragique fut que, entre ma mère et mon grand-père, je me cassai deux dents de devant en tombant sur le coin d'une chaise.

Mon grand-père ne revenait pas de son étonnement : Entre sa mère et moi ! répétait-il comme pour déplorer la force de la fatalité.

Je me souviens fort bien du départ de mon grand-père pour les États de Romans, il était alors patriote fort considéré, mais des plus modérés. On peut se figurer Fontenelle, tribun du peuple.

Le jour du départ il faisait un froid à *pierre fendre*, (ce fut le grand hiver de 1788 à 1789), il y avait un pied de neige sur la place Grenette.

Dans la cheminée de la chambre de mon grand-père, il y avait un feu énorme. La chambre était remplie d'amis qui venaient voir monter en voiture. Le plus célèbre avocat consultant de la ville, l'oracle en matière de droit, belle place dans une ville de parlement, M. Barthélémy d'Orbane, ami intime de la famille, était en O et moi en H⁷², devant le feu pétillant, j'étais le héros du moment, car je suis convaincu que mon grand-père ne regrettait que moi à Grenoble, et n'aimait que moi.

Dans cette position, M. Barthélémy d'Orbane m'apprit à faire des grimaces – je le vois encore et moi aussi. C'est un art dans lequel je lis des rapides progrès ; je riais moi-même des mines que je faisais pour faire rire les autres. Ce fut en vain qu'on s'opposa bientôt au goût croissant des grimaces, il dure encore, je ris souvent des mines que je fais quand je suis seul.

Dans la rue un fat passe avec une mine affectée (M.L., par exemple, ou le comte..., amant de M^{me} del Monti) j'imite sa mine et je ris. Mon instinct est plutôt d'imiter les mouvements ou plutôt les positions affectées de la figure (face) que ceux du corps. Au Conseil d'Etat, j'imitais sans le vouloir et, d'une façon fort dangereuse, l'air d'importance du fameux comte Regnault de St-Jean-d'Angely, placé à trois pas de moi, particulièrement, quand pour mieux écouter le colérique abbé Louis placé de l'autre côté de la salle vis à

vis de lui, il abaissait le col démesurément long de sa chemise. Cet instinct et cet art que je dois à M. d'Orbane m'a fait beaucoup d'ennemis.

Actuellement le sage dei Fiori me reproche l'ironie cachée ou plutôt mal cachée, et apparente malgré moi, dans le coin droit de la bouche.

A Romans, il ne manqua que cinq voix à mon grand père pour être député.

– J'y serais mort, répétait-il souvent depuis et se félicitant d'avoir refusé les voix de plusieurs bourgeois de campagne, qui avaient confiance en lui et venaient le consulter le matin chez lui.

Sa prudence à la Fontenelle l'empêchait d'avoir une ambition sérieuse, il aimait beaucoup cependant à faire un discours devant une assemblée choisie, par exemple à la bibliothèque. Je m'y vois encore l'écoutant dans la première salle remplie de monde et immense à mes yeux. Mais pourquoi ce monde ? à quelle occasion ? C'est ce que l'image ne dit pas. Elle n'est qu'image.

Mon grand père nous racontait souvent qu'à Romans son encre, placée sur la cheminée bien chauffée, gelait au bout de sa plume. Il ne fut pas nommé, mais fit nommer un député ou deux dont j'ai oublié les noms, mais lui n'oubliait pas le service qu'il leur avait rendu et les suivait des yeux dans l'assemblée où il blâmait leur énergie.

J'ai mais beaucoup M. d'Orbane ainsi que le gros chanoine son frère, j'allais les voir place des Tilleuls ou sous la voûte qui, de la place Notre-Dame, conduit à celle des Tilleuls, à deux pas de Notre-Dame où le chanoine chantait. Mon père ou mon grand père envoyait à l'avocat célèbre clés dindons gras à l'occasion de Noël.

J'ai mais beaucoup aussi le père Ducros, cordelier défroqué (du couvent situé entre le jardin de ville et l'hôtel de Franquières, lequel, à mon souvenir, me semble style de la Renaissance).

J'ai mais encore l'aimable abbé Chélan, curé de Risset près Claix, petit homme maigre, tout nerf, tout feu, pétillant d'esprit, déjà d'un certain âge qui me paraissait vieux, niais n'avait peut-être que quarante ou quarante-cinq ans et dont les discussions à table m'amusaient infiniment. Il ne manquait pas de venir dîner chez mon grand-père, quand il venait à Grenoble, et le dîner était bien plus gai qu'à l'ordinaire⁷³.

Un jour, à souper, il parla trois quarts d'heures en tenant à la main une cuillerée de fraises, enfin il porta la cuillère à la bouche.

– L'abbé, vous ne direz pas votre messe demain, dit mon grand-père.

– Pardonnez-moi, je la dirai demain, mais non pas aujourd'hui, car il est minuit passé.

Ce dialogue fit ma joie pendant un mois, cela me paraissait pétillant d'esprit. Tel est l'esprit pour un peuple et pour un jeune homme, – voir les réponses d'esprit admirées par Boccace et Vasari.

Mon grand-père en ces temps heureux prenait la reli fort gaiment, il ne devint triste et un peu religieux qu'après la mort de ma mère, en 1790, et encore, je pense, par l'espoir incertain de la retrouver – revoir – dans l'autre monde, comme M. de Glibro (sic)⁷⁴ qui dit en parlant de son aimable fille morte à treize ans : « il me semble que ma fille est en Amérique. »

Je crois que M. l'abbé dinait à la maison, place Grenette, lors de la *Journée des tuiles*.

Ce jour là je vis couler le premier sang répandu par la révolution française ; c'était un malheureux ouvrier charpentier, blessé à mort par un coup de baïonnette au bas du dos.

On quitta la table au milieu du dîner T. J'étais en H⁷⁵ ; et le curé Chélan en C. Je chercherais la date dans quelque chronologie⁷⁶.

L'image est on ne peut plus nette chez moi, il y a peut-être de cela quarante trois ans.

Un M. de Clermont-Tonnerre, commandant en Dauphiné, et qui occupait l'hôtel du gouvernement, maison isolée donnant sur le rempart⁷⁷, voulut, ce me semble, dissiper un rassemblement ; il y avait deux régiments, contre lesquels le peuple se défendit avec les tuiles qu'il jetait du haut des maisons, de là le nom DE JOURNÉE DES TUILES⁷⁸.

Un des sous-officiers de ces régiments était Bernadotte, actuel roi de Suède, une âme aussi noble que celle de Murat, roi de Naples, mais bien autrement adroit. Lefèvre, perruquier et ami de mon père, nous a souvent raconté qu'il avait sauvé la vie au général Bernadotte (comme il disait en 1804), vivement pressé au fond d'une allée. Le fèvre était un bel homme fort brave et Bernadotte lui avait envoyé un cadeau.

Mais tout cela est de l'histoire, à la vérité racontée par des témoins oculaires, mais que je n'ai pas vue. Je ne veux dire à l'avenir – en Russie et ailleurs – que ce que j'ai vu⁷⁹. Mes parents ayant quitté le diner avant la lin, et moi, étant seul à la fenêtre d'une chambre donnant sur la Grand'rue, je vis une vieille femme qui tenait à la main ses vieux souliers et criait de toutes ses forces : *Je me révorte ! je me révorte !*

Elle allait de la place Grenette à la Grand'rue, je la vis en R⁸⁰. Le ridicule de cette révolte me frappa beaucoup ; une vieille femme contre un régiment ! Le soir même grand-père me conta la mort de Pyrrhus.

Mais bientôt après je fus distrait par un spectacle tragique en O. – Un ouvrier charpentier blessé marchait avec beaucoup de peine, soutenu par deux hommes sur les épaules desquels il avait les bras passés.

Il était sans habit, sa chemise et un pantalon de nankin (ou blanc) étaient remplis de sang, je le vois encore, la blessure d'où le sang sortait abondant était au bas du dos, à peu près vis à vis le nombril.

On le faisait monter avec peine pour gagner sa chambre, située au sixième étage de la maison Périer, et en y arrivant il mourut.

Mes parents me grondaient et m'éloignaient de la fenêtre de la chambre de mon grand père pour que je ne visse pas ce spectacle d'horreur, mais j'y revenais toujours. Cette fenêtre appartenait à un premier étage fort bas.

Je revis ce malheureux à tous les étages de l'escalier de la maison Périer, escalier éclairé par de grandes fenêtres donnant sur la place.

Ce souvenir, comme il est naturel, est le plus net qui me soit resté de ce temps-là.

Une fois MM. Barthélémy d'Orbane, le chanoine Barhélemy, M. l'abbé Rey, M. Bouvier, tout le monde parlait chez mon grand-père de la prochaine arrivée de M. le Maréchal de Vaux⁸¹.

– Il vient faire ici une entrée de ballet, dit mon grand-père ; ce mot que je ne compris pas me donna beaucoup à penser.

Que pouvait-il y avoir de commun, me disais-je entre un vieux maréchal et un balai ?

Il mourut. Le son majestueux des cloches m'émut profondément, on me mena voir la chapelle ardente. (Ce me semble, dans l'hôtel du

commandement, vers la rue des Mûriers, souvenir presque effacé) ; le spectacle de cette tombe noire et éclairée en plein jour par une quantité de cierges, les fenêtres étant fermées, me frappa ; c'était l'idée de la mort paraissant pour la première fois.

J'étais mené par Lambert⁸², domestique de mon grand-père et mon intime ami. C'était un jeune et bel homme très dégourdi. Un de ses amis à lui vint lui dire :

– La fille du maréchal n'est qu'une avare, ce qu'elle donne de drap noir aux tambours pour couvrir leur caisse ne suffit pas pour faire une culotte. Les tambours se plaignent beaucoup, l'usage est de donner ce qu'il faut pour faire une culotte. De retour à la maison, je trouvais que mes parents parlaient aussi de l'avarice de cette fille du maréchal.

Le lendemain fut un jour de bataille pour moi ; j'obtins avec grande difficulté, ce me semble, que Lambert me mènerait voir passer le convoi. Il y avait une foule énorme. Le son des tambours, voilé par le petit coupon de drap noir non suffisant pour faire une culotte, m'émut beaucoup. Mais voici bien une autre affaire, je me trouvais à l'extrême gauche d'un bataillon du régiment d'Austrasie – habits blancs et parements noirs – j'étais à six pouces du dernier soldat.

Il me dit tout à coup : « Eloignez-vous un peu afin « que, en *tirant*, je ne vous fasse pas de mal. »

On allait donc tirer ! et tant de soldats ! ils portaient l'arme renversée ; je mourais de peur ; je lorgnais de loin la voiture noire qui s'avancait lentement par le pont de pierre, tirée par six ou huit chevaux. J'attendais en frémissant la décharge. Enfin l'officier fit un cri, immédiatement suivi de la décharge. Je fus soulagé d'un grand poids. A ce moment la foule se précipitait vers la voiture drapée que je vis avec beaucoup de plaisir ; il me semble qu'il y avait des cierges.

On fit une seconde, peut-être une troisième décharge hors de la porte de France, mais j'étais aguerri.

Le jeune Mounier, comme disait mon grand-père, vint à la maison.

Mon grand-père, ami tendre et zélé de tous les jeunes gens qui aimaient à travailler, prêtait des livres à M. Mounier, et le soutenait contre le blâme de

son père.

Quelquefois, en passant dans la Grand'rue, il entrait dans la boutique de celui-ci et lui parlait de son fils. Le vieux marchand de draps, qui avait beaucoup d'enfants et qui ne songeait qu'à l'utile, voyait, avec un chagrin mortel, ce fils perdre son temps à lire.

Le fort de M. Mounier fils était le caractère, mais les lumières ne répondaient pas à la fermeté. Mon grand-père me racontait en riant, quelques années après, que madame Borel, qui devait être la belle-mère de M. Mounier, était venue acheter du drap ; M. Mounier, commis chez son père, déploya la pièce, fit manier le drap et ajouta :

– Ce drap se vend vingt-sept livres l'aune.

– Hé bien ! monsieur, je vous en donnerai vingt-cinq, dit madame Borel.

Sur quoi, M. Mounier replia la pièce de drap, et la reporta froidement dans sa case.

– Mais, monsieur ! monsieur ! dit M^{me} Borel étonnée, j'irai bien jusqu'à vingt-cinq livres, dix sols.

– Madame, un honnête homme n'a que son mot.

La bourgeoise fut fort scandalisée.

Ce même amour du travail chez les jeunes gens, qui rendrait mon grand-père si coupable aujourd'hui, lui faisait protéger le jeune Barnave.

Barnave, notre voisin de campagne, lui à St-Robert, nous à St-Vincent (route de Grenoble à Voreppe et Lyon). Séraphie le détestait et bientôt après applaudit à sa mort et au peu de bien qui restait à ses soeurs, dont l'une s'appelait, ce me semble, madame St-Germain. A chaque fois que nous passions à St-Robert :

– Ah ! la voilà la maison de Barnave, disait Séraphie, et elle le traitait en dévote piquée.

Mon grand-père, très bienvenu des nobles, était l'oracle de la bourgeoisie et je pense que la mère de l'immortel Barnave, qui le voyait avec peine négliger les procès pour Mably et Montesquieu, était calmée par mon grand-père. Dans ce temps là, notre compatriote Mably passait pour quelque chose, et deux ans après on donna son nom à la rue des Clercs.

CHAPITRE VI

Après la mort de ma mère, mon grand-père fut au désespoir. Je vois, mais aujourd'hui seulement, que c'était un homme qui devait avoir un caractère dans le genre de Fontenelle, modeste, prudent, discret, extrêmement aimable et amusant avant la mort de sa fille chérie. Depuis, il se renfermait souvent dans un silence discret. Il n'aimait au monde que cette fille et moi⁸³.

Son autre fille Séraphie l'ennuyait et le vexait ; il aimait la paix par dessus tout et elle ne vivait que de scènes. Mon bon grand-père, pensant à son autorité de père, se faisait de vifs reproches de ne pas montrer les dents.

M. Gagnon estimait et préférait sa soeur qui lui avait préféré dans sa jeunesse un frère mort à Paris, chose que le frère survivant ne lui avait jamais pardonné, mais avec son caractère à la Fontenelle, aimable et pacifique, il n'y paraissait nullement, je devinai cela plus tard.

M. Gagnon avait une sorte d'aversion pour son fils Romain Gagnon, mon oncle, jeune homme brillant et parfaitement aimable.

Mon oncle Gagnon, né à Grenoble vers 1765, était réellement un homme charmant. Sa conversation, qui était pour les hommes comme un roman emphatique et élégant, était délicieux pour les femmes. Il était toujours plaisant, délicat, rempli de ces phrases qui veulent tout dire, si l'on veut. Il n'avait point cette gaité qui fait peur, qui est devenu mon lot. Il était

difficile d'être plus joli et moins raisonnable que mon oncle Gagnon. Aussi n'a-t-il pas poussé loin sa fortune du côté des hommes. Les jeunes gens l'enviaient sans pouvoir l'imiter, les gens *mûrs*, comme on dit à Grenoble, le trouvaient *léger*. Ce mot suffit pour tuer une réputation. Mon oncle, quoique fort ultra comme toute ma famille en 1815, ayant même émigré vers 1792, n'a jamais pu, sous Louis XVIII, être conseiller à la cour de Grenoble, et cela quand on remplissait cette cour de coquins comme X..., le notaire, etc, etc, et de gens qui se vantaient de n'avoir jamais lu l'abominable code civil de la révolution. En revanche mon oncle a eu exactement toutes les plus jolies femmes qui, vers 1788, faisaient de Grenoble l'une des plus agréables villes de province. Le célèbre Laclos que je connus vieux général d'artillerie dans la loge de l'Etat-Major à Milan et auquel je fis la cour à cause des *Liaisons Dangereuses*, apprenant de moi que j'étais de Grenoble, *s'attendrit*.

Mon oncle, quand il me vit partir pour l'École Polytechnique, en novembre 1799, me prit à part pour me donner deux louis que je refusai, ce qui lui fit plaisir sans doute, car il avait toujours deux ou trois appartements en ville et peu d'argent. Après quoi, prenant un air paternel qui m'attendrit, car il avait des yeux admirables, de ces grands yeux qui louchent un peu à la moindre émotion : « Mon ami, me dit-il, tu te crois une bonne tête, tu es rempli d'un orgueil insupportable, à cause de tes succès dans les écoles mathématiques ; mais tout cela n'est rien, on n'avance dans le monde que par les femmes. Or, tu es laid, mais on ne te reprochera jamais ta laideur parce que tu as de la physionomie. Tes maîtresses te quitteront, or, rappelle toi ceci, dans le moment où l'on est quitté rien de plus facile que d'accrocher un ridicule. Après quoi un homme n'est pas bon à donner aux chiens, aux yeux des autres femmes du pays. Dans les vingt quatre heures où l'on t'aura quitté, fais une déclaration à une femme ; faute de mieux, fais une déclaration à une femme de chambre. »

Sur quoi il m'embrassa et je montai dans le courrier de Lyon.

C'est la possession de ce caractère brillant et aimable qui brouilla le père et le fils – ils étaient tous deux, mais dans des genres différents, les hommes les plus aimables de la ville. Mon grand-père était plein de mesure dans ses plaisanteries, et son esprit fin et froid pouvait passer inaperçu. Il était

d'ailleurs un prodige de science pour ce temps-là (où florissait la plus drôle d'ignorance). Les sots ou les envieux, MM. Champel, T....., (le cocu), Tourte, lui faisaient sans cesse, pour se venger, des compliments sur sa mémoire. Il savait, croyait et citait les auteurs approuvés, sur toutes sortes de sujets.

– Mon fils n'a rien lu, disait-il, quelquefois avec humeur. Rien n'était plus vrai, mais il était impossible de s'ennuyer dans une société où était M. Gagnon fils.

Son père lui avait donné un charmant appartement dans sa maison, il l'avait fait avocat. Dans une ville de parlement tout le monde aimait la chicane et vivait de la chicane, et faisait de l'esprit sur la chicane. Je vois encore un monstre de plaisanteries sur la *pétition* et la *possession*.

Mon grand père donnait le logement et la table à son fils, plus une pension de cent francs par mois, somme énorme à Grenoble en 1789, pour ses menus plaisirs ; et mon oncle achetait des habits brodés de mille écus et entretenait des actrices !

Je n'ai fait qu'entrevoir les choses que je pénétrais par les demi-mots de mon grand père. Je suppose que mon oncle recevait des cadeaux de ses maîtresses riches, et avec cet argent s'habillait magnifiquement et entretenait ses maîtresses pauvres. Il faut savoir que, dans notre pays et alors, il n'y avait rien de mal à recevoir de l'argent de Madame D ou, de Madame de M... ux ou de Madame de Sassenage, pourvu qu'on le dépensât *hic et nunc* et qu'on ne thésaurisât pas. *Hic et nunc* est une façon de parler que Grenoble devait à son parlement.

Il est arrivé plusieurs fois que mon grand-père, arrivant chez M. de Quinsonnas ou dans un autre cercle, apercevait un jeune homme richement vêtu et que tout le monde écoutait, c'était son fils.

– Mon père ne me connaissait pas ces habits, me disait mon oncle, je m'éclipsais au plus vite et rentrais pour reprendre le modeste frac. Quand mon père me disait, mais faites-moi un peu le plaisir de me dire où vous prenez les frais de cette toilette : je joue et j'ai du bonheur, répondais-je. –

Mais alors pourquoi ne pas payer vos dettes ? – Et madame une telle qui voulait me voir avec le bel habit qu'elle m'avait acheté ! continuait mon oncle ; je m'en tirais par quelque calembredaine.

Je ne sais si mon lecteur de 1880 connaît un roman fort célèbre encore aujourd'hui ; *Les Liaisons Dangereuses* avaient été composées à Grenoble par M. Choderlos de Laclos, officier d'Artillerie, et peignait les mœurs de Grenoble.

J'ai encore connu Madame de Merteuil, – c'était Madame de Montmort, qui me donnait des noix confites, boiteuse qui avait la maison Drevon au Cheval-lon, près de l'église St-Vincent, entre Le Fontanil et Voreppe, mais plus près du Fontanil.

La largeur du chemin séparait le domaine de Madame de Montmort (ou loué par M^{me} de M.) de celui de M. Henri Gagnon. La jeune personne riche qui est obligée de se mettre au couvent a dû être une demoiselle de Blacons, de Voreppe.

Cette famille est exemplaire par la tristesse, la dévotion, la régularité et l'ultracisme, ou du moins était exemplaire vers 1814, quand l'empereur m'envoya commissaire dans la 7^{me} division militaire avec le vieux sénateur, comte de St-Vallier, un des roués de l'époque de mon oncle, et qui me parla beaucoup de lui comme ayant fait faire d'insignes folies à mesdames N. et N., j'ai oublié les noms. Alors j'étais brulé du feu sacré et ne songeais qu'aux moyens de repousser les autrichiens ou, du moins, de les empêcher d'entrer aussi vite.

J'ai donc vu cette fin des mœurs de M^{me} de Merteuil, comme un enfant de neuf ou dix ans, dévoré par un tempérament de feu, peut voir ces choses dont tout le monde évite de lui dire le fin mot.

La famille était donc composée à l'époque de la mort de ma mère, vers 1790, de MM. Gagnon père, soixante ans, Romain Gagnon, son fils, vingt cinq ans, de Séraphie⁸⁴, sa fille, vingt quatre ans, Elisabeth, sa sœur, soixante quatre ans, Chérubin Beyle, son gendre, quarante trois ans, Henri, son fils, sept ans, Pauline sa fille, quatre ans, Zénaïde sa fille, deux ans.

Voilà les personnages du triste drame de ma jeunesse, qui ne me rappelle presque que souffrances et profondes contrariétés morales. Mais voyons un peu le caractère de ces personnages.

Elisabeth Gagnon, grande femme maigre avec une belle figure italienne, caractère parfaitement noble, mais noble avec les raffinements et les scrupules de conscience espagnols. Elle a, à cet égard, formé mon cœur et

c'est à ma tante Elisabeth que je dois les abominables duperies de noblesse à l'espagnole dans lesquelles je suis tombé, pendant les premiers trente ans de ma vie. Je suppose que ma tante Elisabeth, riche (pour Grenoble) était restée fille à la suite d'une passion malheureuse. J'ai appris quelque chose comme cela de la bouche de Séraphie dans ma première jeunesse.

Joseph Chérubin Beyle, avocat au parlement du pays, ultra, et chevalier de la Légion d'honneur, adjoint au maire de Grenoble, mort en 1819 à soixante douze ans, dit-on, ce qui le suppose né en 1747. Il avait donc en 1790, quarante trois ans. C'était un homme extrêmement peu aimable, réfléchissant toujours à des acquisitions et à des ventes de domaines, excessivement fin, accoutumé à vendre aux paysans et à acheter d'eux, archi-Dauphinois. Il n'y avait rien de moins espagnol et de moins follement noble que cette âme là, aussi était-il antipathique à ma tante Elisabeth. Il était de plus excessivement ridé et laid, et déconcerté et silencieux avec les femmes qui pourtant lui étaient nécessaires⁸⁵.

Cette dernière qualité lui avait donné l'intelligence de la *Nouvelle Héloïse* et des autres ouvrages de Rousseau, dont il ne parlait qu'avec adoration, tout en le maudissant comme impie, car la mort de ma mère le jeta dans la plus haute et la plus surde abtention⁸⁶. Il s'imposa l'obligation de dire tous les offices du prêtre, il fut même question pendant trois ou quatre ans de son entrée dans les ordres, et probablement il fut retenu par le désir de me laisser sa place d'avocat ; il allait être *consistorial*, c'était une distinction noble – comme un jeune lieutenant de grenadiers parle de la croix, – parmi les avocats, dont il parlait.

Il ne m'aimait pas comme individu, mais comme fils devant continuer sa famille⁸⁷.

Il aurait été bien difficile qu'il m'aimât ; 1^o, il voyait clairement que je ne l'aimais point, jamais je ne lui parlais sans nécessité, car il était étranger à toutes ces belles idées littéraires et philosophiques qui faisaient la base de mes questions à mon grand-père, et des excellentes réponses de ce vieillard aimable.

Je le voyais fort peu. Ma passion pour quitter Grenoble, c'est à dire lui, et ma passion pour les mathématiques, seul moyen que j'eusse de quitter cette ville que j'abhorrais et que je hais encore – car c'est là que j'ai appris à

connaître les hommes, – ma passion mathématique me jeta dans une profonde solitude de 1797 à 1799. Je puis dire avoir travaillé pendant ces deux années, et même pendant une partie de 1796, comme Michel Ange travailla à la Sixtine.

Depuis mon départ, à la fin d'octobre 1799, – je me souviens de la date parce que le 18 brumaire, 9 novembre, je me trouvais à Nemours, – je n'ai été pour mon père qu'un demandeur d'argent, la froideur a sans cesse augmenté, il ne pouvait pas dire un mot qui ne me déplût. Mon horreur était de vendre un champ à un paysan, en finissant pendant huit jours, à l'effet de gagner 300 francs, – c'était là sa passion.

Rien de plus naturel. Son père qui portait, je crois, le grand nom de *Pierre* Beyle mourut de la goutte à Claix, à l'improviste, à soixante trois ans. Mon père, à dix-huit ans (c'était donc vers 1765), se trouva avec un domaine à Claix rendant 800 ou 1800 francs, c'est l'un des deux, une charge de procureur, et dix sœurs à établir. Sa mère, riche héritière, c'est-à-dire ayant peut-être 60,000 francs, et en sa qualité d'héritière, ayant le diable au corps ; elle m'a même longtemps souffleté dans mon enfance quand je tirais la queue à son chien Azur (chien de Bologne à longues soies blanches), L'argent fut donc et avec raison la grande pensée de mon père, et moi je n'y ai jamais songé qu'avec dégoût. Cette idée me représente des peines cruelles, car en avoir ne me fait aucun plaisir, en manquer est un vilain malheur.

Jamais peut-être le hasard n'a rassemblé deux êtres plus foncièrement antipathiques que mon père et moi.

De là l'absence de tout plaisir dans mon enfance, de 1790 à 1799. Cette saison que tout le monde dit être celle des vrais plaisirs de la vie, grâce à mon père, n'a été pour moi qu'une suite de douleurs amères et de dégoûts. Deux diables étaient déchaînés contre ma pauvre enfance, ma tante Séraphie et mon père, qui dès 1791 devint son esclave.

Le lecteur peut se rassurer sur le récit de mes malheurs, d'abord il peut sauter quelques pages, parti que je le supplie de prendre, car j'écris à l'aveugle, peut-être des choses ennuyeuses même pour 1835, que sera-ce en 1880 ?

En second lieu, je n'ai presque aucun souvenir de la triste époque 1790-1795, pendant laquelle j'ai été un pauvre petit bambin persécuté, toujours grondé à tout propos, et protégé seulement par un sage à la Fontenelle qui ne voulait pas livrer bataille pour moi, et d'autant qu'en ces batailles son autorité *supérieure* à tout, lui commandait d'élever la voix, or, c'est ce qu'il avait le plus en horreur, et ma tante Séraphie, qui je ne sais pourquoi m'avait pris en guignon, le savait bien aussi.

Quinze ou vingt jours après la mort de ma mère, mon père et moi, nous retournâmes coucher dans la triste maison, moi dans un petit lit vernissé fait en cage, placé dans l'alcôve de mon père. Il renvoya ses domestiques, il mangea chez mon grand-père qui jamais ne voulut entendre parler de pension. Je crois que c'est, par intérêt pour moi, que mon grand-père se donna ainsi la société d'un homme qui lui était, antipathique.

Ils n'étaient réunis que par le sentiment d'une profonde douleur. A l'occasion de la mort de ma mère, ma famille rompit toutes ses relations de société, et, pour comble d'ennui pour moi, elle a depuis constamment vécu isolée.

M. Joubert, mon pédant montagnard (on appelle cela à Grenoble *Bet*, ce qui veut dire un homme grossier né dans les montagnes de Gap), M. Joubert qui me montrait le latin, Dieu sait avec quelle sottise, en me faisant réciter les règles du rudiment, chose qui rebutait mon intelligence, et l'on m'en accordait beaucoup, mourut. J'allais prendre des leçons sur la petite place Notre-Dame, je puis dire n'y avoir jamais passé sans me rappeler ma mère et la parfaite gaîté de la vie que j'avais menée de son temps. Actuellement, même mon bon grand-père en m'embrassant me causait du dégoût.

Le pédant Joubert à figure terrible me laissa en legs le second volume d'une traduction française de Quinte-Curce, ce plat Romain qui a écrit sur la vie d'Alexandre.

Cet affreux pédant, homme de cinq pieds, six pouces, horriblement maigre, et portant une redingote noire, sale et déchirée n'était cependant pour moi au fond⁸⁸ ...

Mais son successeur M. l'abbé Raillane fut dans toute l'étendue du mot un noir coquin. Je ne prétends pas dire qu'il ait commis des crimes, mais il

est difficile d'avoir une âme plus sèche, plus ennemie de tout ce qui est honnête, plus parfaitement dégagée de tout sentiment d'humanité

Il était prêtre natif d'un village de Provence ; il était petit, maigre, très pincé, le teint vert, l'œil faux avec des sourcils abominables, il venait de finir l'éducation de Casimir et Augustin Périer et de leurs quatre ou six frères.

Cet homme par adresse ou par instinct de reprêt⁸⁹ était ennemi juré de la logique et de tout raisonnement droit.

Mon père le prit apparemment par vanité.

Peut-être M. Raillane fut-il renvoyé pour quelque méfait, ce qui me donne un soupçon aujourd'hui c'est qu'il y avait encore dans la maison Périer trois enfants fort jeunes, Camille de mon âge, Joseph et Amédée, je crois beaucoup plus jeunes.

J'ignore absolument⁹⁰ les arrangements financiers que mon père fit avec l'abbé Raillane. Toute attention donnée aux choses d'argent était réputée vile et basse au suprême degré dans ma famille. Il y était en quelque sorte contre la pudeur de parler d'argent, argent était comme une triste nécessité de la vie, indispensable malheureusement comme les lieux d'aisance, mais dont il ne fallait jamais parler. On parlait toutefois, et par exception, des sommes rondes que coûtait un immeuble, le mot immeuble était prononcé avec respect.

M. Beylié a payé son domaine de Voreppe⁹¹ 20,000 écus. Pariset⁹² coûte plus de 12,000 écus (de 3 fr.) à notre cousin Colomb.

Cette répugnance, si contraire aux usages de Paris, de parler d'argent, venait de je ne sais où et s'est complètement impatronisée dans mon caractère. La vue d'une grosse somme ne réveille d'autre idée en moi que l'ennui de la garantir des voleurs, ce sentiment a souvent été pris pour de l'affectation, et je n'en parle plus.

Tout l'honneur, tous les sentiments élevés de la famille nous venaient de ma tante Elisabeth, ces sentiments régnaient en despotes dans la maison, et toutefois elle en parlait fort rarement ; peut-être une fois en deux ans ; en général ils étaient amenés par un éloge de son père. Cette femme d'une rare élévation de caractère était adorée par moi, et pouvait avoir alors soixante-cinq ans, toujours mise avec beaucoup de propreté, et employant à sa

toilette fort modeste des étoffes chères. On conçoit bien que ce n'est qu'aujourd'hui et en y pensant que je découvre ces choses.

Par exemple, je ne sais la physionomie d'aucun de mes parents et cependant j'ai présents leurs traits jusque dans le plus petit détail. Si je me figure un peu la physionomie de mon excellent grand-père c'est à cause de la visite que je lui fis quand j'étais déjà auditeur ou adjoint aux commissaires (des guerres). J'ai perdu absolument l'époque de cette visite. J'ai été homme fort tard par le caractère, c'est ainsi que j'explique ce manque de mémoire pour les physionomies. Jusqu'à vingt-cinq ans, que dis-je, souvent encore, il faut que je me tienne à deux mains pour n'être pas tout à la sensation produite par les objets et pouvoir les juger raisonnablement, avec mon expérience. Mais que diable est-ce que cela fait au lecteur ? que lui fait tout cet ouvrage ? et ce pendant, si je n'approfondis pas ce caractère de Henri si difficile à connaître pour moi, je ne me conduis pas en honnête auteur, cherchant à dire, sur son sujet, tout ce qu'il peut savoir. Je prie mon éditeur, si jamais j'en ai un, de couper ferme ces longueurs.

Un jour ma tante Elisabeth Gagnon s'attendrit sur le souvenir de son frère, mort jeune à Paris ; nous étions seuls une après-dînée dans sa chambre sur la Grenette ; évidemment cette âme élevée répondait à ses pensées, et, comme elle m'aimait, m'adressait la parole pour la forme.

– Quel caractère ! (ce qui voulait dire quelle force de volonté ! Quelle activité !) Ah ! quelle différence ! – (cela voulait dire quelle différence avec *celui-ci*, mon grand-père, Henri Gagnon.) Et aussitôt en reprenant, en songeant devant qui elle parlait, elle ajouta : *Jamais je n'en ai tant dit.*

Moi. – Et à quel âge est-il mort ?

Mlle Elisabeth. – A vingt-trois ans.

Le dialogue dura longtemps, elle vint à parler de son père. Parmi les détails de moi oubliés elle dit :

– A telle époque, *il pleurait de rage en apercevant que l'ennemi s'approchait de Toulon.* (Mais quand l'ennemi s'est-il approché de Toulon ? Vers 1736, peut-être dans la guerre marquée par la bataille de *l'Assiette*⁹³ dont je viens de voir en 34 une Gravure intéressante par la *vérité.*) Il aurait voulu que la milice marchât.

Or, rien n'était plus opposé aux sentiments de mon grand-père Gagnon, véritable Fontenelle, l'homme le plus spirituel et le moins patriote que j'aie jamais connu. Le patriotisme aurait distrait basement mon grand-père de ses idées élégantes et littéraires. Mon père aurait calculé sur-le-champ ce qu'il pouvait lui rapporter. Mon oncle Romain aurait dit d'un air alarmé : Diable ! cela peut me faire courir quelque danger. Le cœur de ma vieille tante et le mien palpitaient, auraient palpité d'intérêt.

Peut-être j'avance un peu les choses à mon égard et j'attribue, à sept ou huit ans, les sentiments que j'eus à neuf ou dix. Il est impossible pour moi de distinguer sur les mêmes choses les sentiments de deux époques antiques.

Ce dont je suis sûr, c'est que le portrait si vieux et si rébarbatif de mon arrière grand-père, dans un cadre doré à grandes rosaces d'un demi-pied de large, qui me faisait presque peur, me devint cher et sacré dès que j'eus appris le sentiment courageux et généreux que lui avaient inspiré les ennemis s'approchant de Toulon.

CHAPITRE VII

A cette occasion, ma tante Elisabeth me raconta que mon grand-père était né à Avignon, ville de Provence, pays où venaient les oranges, me dit-elle avec l'accent du regret, et beaucoup plus rapprochée de Toulon que Grenoble. Il faut savoir que la grande magnificence de la ville, c'étaient soixante ou quatre-vingts orangers⁹⁴ en caisse provenant peut-être du connétable de Lesdiguières, le dernier grand personnage produit par le Dauphiné, lesquels, à l'approche de l'été, étaient placés avec grande pompe dans les environs de la magnifique allée de marronniers, plantés aussi, je crois, par Les diguières. – Il y a donc un pays où les orangers viennent en pleine terre ? dis-je à ma tante. Je comprends aujourd'hui que, sans le savoir, je lui rappelais l'objet éternel de ses regrets.

Elle me raconta que nous étions originaires d'un pays encore plus beau que la Provence (nous, c'est-à dire les Gagnon) ; que le grand-père de son grand-père, à la suite d'une circonstance bien funeste, était venu se cacher à Avignon, chez un pape, que là, il avait été obligé de changer un peu son nom et de se cacher, et qu'alors il avait vécu du métier de chirurgien.

Avec ce que je sais de l'Italie aujourd'hui, je traduirais ainsi : qu'un M. Guadagni ou Guadaniamo, ayant commis quelque petit assassinat en Italie, était Venu à Avignon vers 1650, à la suite de quelque légat.

Ce qui me frappa beaucoup alors c'est que nous étions venus (car je me regardais comme Gagnon et je ne pensais jamais aux Beyle qu'avec une répugnance qui dure encore en 1835), que nous étions venus d'un pays où les oranges croissent en pleine terre. Quel pays de délices, pensais-je !

Ce qui me confirmerait dans cette idée d'origine italienne, c'est que la langue de ce pays était qui grand honneur dans la famille, chose bien singulière dans une famille bourgeoise de 1780. Mon grand-père savait et honorait l'italien, ma pauvre mère lisait le Dante, chose fort difficile, même de nos jours ; M. Artaud, qui a passé vingt ans en Italie et qui vient d'imprimer une traduction de Dante, ne met pas moins de deux contre sens et d'une absurdité par page. De tous les français de ma connaissance deux seuls : M. Fauriel, qui m'a donné les histoires d'amour arabes⁹⁵, et M. Delécluze *des Débats* comprennent Dante, et cependant tous les écrivains de Paris gâtent sans cesse ce grand nom en le citant et prétendant, l'expliquer. Rien ne m'indigne davantage.

Mon respect pour le Dante est ancien, il date des exemplaires que je trouvais dans les rayons de la bibliothèque paternelle, occupés par les livres de ma pauvre mère et qui faisaient ma seule consolation pendant la *tyrannie Raillane*.

Mon horreur pour le métier de cet homme et pour ce qu'il enseignait par métier arrive à un point qui frise la manie.

Croirait-on que, hier encore (4 décembre 1835), venant de Rome à Cività-Vecchia, j'ai eu l'occasion de rendre, sans me gêner, un fort grand service à une jeune femme que je ne suppose pas fort cruelle ? Ensuite, elle a découvert mon nom malgré moi ; elle était porteur d'une lettre de recommandation pour mon secrétaire. Elle a des yeux fort beaux, et ces yeux m'ont regardé sans cruauté pendant les huit dernières lieues du voyage. Elle m'a prié de lui chercher un logement peu cher, enfin il ne tenait probablement qu'à moi d'en être bien traité, mais comme j'écrivais depuis huit jours, le fatal souvenir de M. l'abbé Raillane était réveillé. Le nez aquilin, mais un peu trop petit, de cette jolie Lyonnaise, m'a rappelé celui de l'abbé, dès lors il m'a été impossible même de regarder, et j'ai fait semblant de dormir en voiture. Même, après l'avoir fait embarquer par grâce et moyennant huit livres au lieu de vingt cinq, j'hésitais à aller voir le

nouveau logement, pour n'être pas obligé de la voir et de recevoir ses remerciements.

Comme il n'y a aucune consolation, rien que de laid et de sale, dans les souvenirs de l'abbé Raillane, depuis deux ans au moins je détourne les yeux avec horreur du souvenir de cette terrible époque. Cet homme aurait dû faire de moi un coquin ; c'était, je le sais maintenant, un parfait tejé⁹⁶, il me prenait a part dans mes promenades, le long de l'Isère, de la porte de la Graille à l'embouchure du Drac ou simplement à un petit bois, au-delà de l'Ile⁹⁷, pour m'expliquer que j'étais imprudent en paroles.

– Mais, monsieur, lui disais-je en d'autres termes, c'est vrai, c'est ce que je sens.

– N'importe, mon petit ami, il ne faut pas le dire, cela ne convient pas. Si ces maximes eussent pris, je serais riche aujourd'hui, car trois ou quatre fois la fortune a frappé à ma porte ; (j'ai refusé en 1814, la direction générale des subsistances (blé) de Paris, sous les ordres de M. le comte B...⁹⁸, dont la femme avait pour moi la plus vive amitié ; après son amant, M. Pépin de Belisle⁹⁹, mon ami intime, j'étais peut-être ce qu'elle aimait le mieux) je serais donc riche, mais je serais un coquin, je n'aurais pas les charmantes visions du beau qui souvent encore remplissent ma tête à mon âge de *fifty two*.

Le lecteur croit peut-être que je cherche à éloigner cette coupe fatale d'avoir à parler de l'abbé Raillane.

Il avait un frère, tailleur au bout de la Grand'rue, près la place Claveyson, qui était l'ignoble en personne. Une seule disgrâce manquait à ce tejé, il n'était pas sale, mais au contraire fort soigné et fort propre. Il avait le goût des serins des Canaries, il les faisait nicher et les tenait fort proprement, mais à côté de mon lit. Je ne conçois pas comment mon père souffrait une chose aussi peu saine.

Mon grand-père n'était jamais remonté clans la maison après la mort de sa fille, il ne l'eût pas souffert, lui ; – mon père Chérubin Beyle, comme je l'ai dit, m'aimait comme le soutien de son nom, mais nullement comme fils¹⁰⁰.

La cage des serins en fils de fer attachés à des montants en bois (eux-mêmes attachés au mur par des happes à plâtre), pouvait avoir cinq pieds de

long, six de haut, et six de profondeur. Dans cet espace voltigeaient tristement, loin du soleil, une trentaine de pauvres serins de toutes couleurs. Quand ils nichaient, l'abbé les nourrissait avec des jaunes d'oeufs, et, de tout ce qu'il faisait, cela seul m'intéressait. Mais ces diables d'oiseaux me réveillaient au point du jour ; bientôt après j'entendais la pelle de l'abbé qui rangeait son feu avec un soin que j'ai reconnu plus tard appartenir aux tesjé. Mais cette volière produisait beaucoup d'ordures et à deux pieds de mon lit et dans une chambre humide, obscure, où le soleil ne donnait jamais. Nous n'avions pas de fenêtre sur le jardin Lamouroux¹⁰¹, seulement un *jour de souffrance* (les villes de parlement, remplies de mots de droit) qui donnait une brillante lumière à l'escalier L, ombragé par un beau tilleul, quoique l'escalier fût au moins à quarante pieds de terre. Ce tilleul devait être fort grand.

L'abbé se mettait en colère, calme, sombre et méchant, d'une diplomatie flegmatique, quand je mangeais le pain sec de mon goûter près de ses orangers. Ces orangers étaient une semblable manie bien plus incommode encore que celle des oiseaux. Ils avaient, les uns trois pouces et les autres un pied de haut, et étaient placés sur la fenêtre à laquelle le soleil atteignait un peu pendant deux mois d'été. Le farouche abbé prétendait que les miettes qui tombaient de notre pain bis attiraient les mouches, lesquelles mangeaient ses orangers. Cet abbé aurait donné des leçons de politesse aux bourgeois les plus bourgeois, le plus *patets* de la ville. (Patet, prononcez : *patais*, extrême attention donnée aux plus petits intérêts).

Mes compagnons, MM. Chazel et Reytiers étaient bien moins malheureux que moi. Chazel était un bon garçon déjà grand, dont le père méridional, je crois, – ce qui veut dire homme franc, brusque, grossier – et commis commissionnaire de MM. Périer, ne tenait pas beaucoup au latin. Il venait *seul* (sans domestique) vers les dix heures, faisait mal son *devoir* latin et filait à midi et demi, souvent il ne venait pas le soir.

Reytiers extrêmement joli garçon, blond et timide comme une demoiselle, n'osait pas regarder en face le terrible abbé Raillane ; il était fils unique d'un père le plus timide des hommes et le plus religieux. Il arrivait dès huit heures sous la garde sévère du domestique qui venait le reprendre comme midi sonnait à Saint-André (église à la mode de la ville, dont nous

entendions fort bien les choches). Dès deux heures, le domestique ramenait Reytiens avec son goûter dans un panier. En été vers cinq heures M. Raillane nous menait promener, en hiver rarement, et alors c'était vers les trois heures ; Chazel, qui était un *grand*, s'ennuyait à la promenade et nous quittait bien vite.

Nous ambitionnions beaucoup aller du côté de l'Ile de l'Isère, d'abord la montagne vue de là a un aspect délicieux, et l'un des défauts *littéraires* de mon père et de M. Raillane était d'exagérer sans cesse les beautés de la nature (que ces belles âmes devaient bien peu sentir, ils ne pensaient qu'à gagner de l'argent.) A force de nous parler de la beauté du rocher de la Buisserate, M. l'abbé Raillane nous avait fait lever la tête. Mais c'était un bien autre objet qui nous faisait aimer le rivage près de l'Ile. Là nous voyions, nous autres pauvres prisonniers, des jeunes gens qui *jouissaient de la liberté*, allaient et venaient *seuls* et après se baignaient dans l'Isère et un ruisseau affluent nommé la Biole. Excès de bonheur dont nous n'apprécions pas même la possibilité dans le lointain le plus éloigné.

M. Raillane, comme un vrai journal ministériel de nos jours, ne savait nous parler que des dangers de la liberté. Il ne voyait jamais un enfant se baigner sans nous prédire qu'il finirait par se noyer, nous rendant ainsi le service de faire de nous des lâches, et il a parfaitement réussi à mon égard. Jamais je n'ai pu apprendre à nager. Quand je lus libre, deux ans après, vers 1795, je pense, et encore en trompant mes parents et faisant chaque jour un nouveau mensonge, je songeais déjà à quitter Grenoble à quelque prix que ce fût, j'étais amoureux de ^{Mlle} Kably¹⁰², et la nage n'était plus un objet assez inconnu pour moi pour l'apprendre. Toutes les fois que je me mettais à l'eau, Roland (Alphonse), ou quelque autre *fort*, me faisait boire.

Je n'ai point de date pendant l'affreuse tyrannie Raillane ; je devins sombre et haïssant tout le monde Mon grand malheur était de ne pouvoir jouer avec d'autres enfants, mon père probablement très fier d'avoir un précepteur pour son fils ne craignait rien à l'égal de me voir *aller avec des enfants du commun*. Telle était la locution des aristocrates de ce temps-là. Une seule chose pourrait me fournir une date : ^{Mlle} Marine Périer (sœur du ministre Casimir Périer) vint voir M. Raillane qui peut-être était son confesseur peu de temps avant son mariage.

J'étais sombre, sournois, mécontent, je traduisais Virgile, l'abbé m'enseignait les beautés de ce poète et j'accueillais ses louanges comme les pauvres Polonais d'aujourd'hui doivent accueillir les louanges de la bonhomie russe dans leurs gazettes vendues ; je haïssais l'abbé, je baïssais mon père, source des pouvoirs de l'abbé, je haïssais encore plus la gion au nom de laquelle ils me tracassaient. Je prouvai à mon compagnon de cloître, le timide Reytiers, que toutes les choses qu'on nous apprenait c'était des contes, où avais-je pris ces idées ? Je l'ignore. Nous avions une grande bible (à estampes) reliée en vert avec des estampes gravées sur bois et insérées dans le texte, rien n'est mieux pour les enfants. Je me souviens que je cherchais sans cesse des ridicules à cette pauvre bible. Reytiers plus timide, plus croyant, adoré par son père et par sa mère – qui mettait un pied de rouge, et avait été une beauté – admettait mes doutes par complaisance pour moi.

Nous traduisions donc Virgile à grand peine, lorsque je découvris dans la bibliothèque de mon père une traduction de Virgile, en quatre volumes in-8^o fort bien reliés, par ce *coquin* d'abbé Desfontainés, je crois. Je trouvai le volume correspondant aux Géorgiques et au second livre que nous écorchions (réellement nous ne savions pas du tout le latin.) Je cachai ce bienheureux volume aux lieux d'aisance, dans une armoire où l'on déposait les plumes des chapons consommés à la maison, et là deux ou trois fois pendant notre pénible *version*, nous allions consulter celle de Desfontaines. Il me semble que l'abbé s'en aperçut par la débonnairerie de Reytiers, ce fut une scène abominable. Je devenais de plus en plus sombre, méchant, malheureux. J'exécrais tout le monde et ma tante Séraphie superlativement.

Un an après la mort de ma mère, vers 1791 ou 92, il me semble aujourd'hui que mon père en devint amoureux, de là d'interminables promenades aux Granges où l'on me prenait en tiers, en prenant la précaution de me faire marcher à quarante pas en avant, dès que nous avions passé la porte de Bonne.

Cette tante Séraphie me faisait sans cesse gronder par mon père. Je les énervais et il devait y paraître puisque, même aujourd'hui quand j'ai de l'éloignement pour quelqu'un, les femmes présentes s'en aperçoivent sur le champ. Je détestais ma soeur cadette Zénaïde (aujourd'hui madame

Alexandre Mallein) parce qu'elle était chérie par mon père qui chaque soir l'endormait sur ses genoux et hautement protégée par ^{Mlle} Séraphie. Je couvrais les plâtres de la maison de caricatures contre Zénaïde, *rapporteuse*. Ma soeur Pauline (aujourd'hui M^{me} veuve Périer-Lagrange) accusait Zénaïde de jouer auprès de nous le rôle d'espion, et je crois bien qu'il en était quelque chose. Je dinars toujours chez mon grand-père, mais nous avions fini de diner comme une heure un quart sonnait à Saint André, et à deux heures il fallait quitter le beau soleil de la place Grenette pour les chambres humides et froides que l'abbé Raillane occupait sur la cour de la maison paternelle, rue des Vieux Jésuites. Rien n'était plus pénible pour moi : comme j'étais sombre et surnois, je faisais des projets de m'enfuir, mais où prendre de l'argent ?

Un jour mon grand-père dit à l'abbé Raillane :

Mais, monsieur, pourquoi enseignez-vous à cet enfant le système céleste de Ptolémée que vous savez être faux ?

– Mais il explique tout, et, d'ailleurs, est approuvé par l'église.

Mon grand-père ne put digérer cette réponse et souvent la répétait, mais en riant ; il ne s'indignait jamais contre ce qui dépendait des autres ; or, mon éducation dépendait de mon père, et moins M. Gagnon avait d'estime pour son savoir, plus il respectait ses droits de père.

Mais cette réponse de l'abbé souvent répétée par mon grand-père que j'adorais acheva de faire de moi un impie forcené et d'ailleurs l'être le plus fourbe.

Mon grand-père savait l'astronomie, quoiqu'il ne comprît rien au calcul, nous passions les soirées d'été sur la magnifique terrasse de son appartement, là il me montrait la grande et la petite ourse et me pariait poétiquement des bergers de la Chaldée et d'Abraham. Je pris ainsi de la considération pour Abraham, et je dis à Reytiers : ce n'est pas un coquin comme ces autres personnages de la bible.

Mon grand père avait à lui, ou emprunté à la bibliothèque publique, dont il avait été le promoteur, un exemplaire in-4^o du voyage de Bruce¹⁰³ en Nubie et Abyssinie. Ce voyage avait des gravures, de là son influence immense sur mon éducation. J'exécrais tout ce que m'enseignait mon père ou l'abbé Raillane – et mon père me faisait réciter par cœur la géographie

de Lacroix – l'abbé avait continué ; je la savais bien par force, mais je l'exécrais.

Bruce, descendant des rois d'Ecosse, me disait mon excellent grand-père, me donna un goût vif pour toutes les sciences dont il parlait. De là mon amour pour les mathématiques et cette idée, j'ose dire de génie : *Les mathématiques peuvent me faire sortir de Grenoble.*

CHAPITRE VIII.

Malgré toute sa finesse dauphinoise, mon père, Chérubin Beyle, était un homme passionné. A sa passion pour Bourdaloue ou Massillon avait succédé la passion de l'agriculture, qui dans ta suite fut renversée par l'amour de la truelle (ou de la bâtisse) qu'il avait toujours eu, et enfin par l'ultracisme et la passion d'administrer la ville de Grenoble au profit des Bourbons. Mon père rêvait nuit et jour à ce qui était l'objet de sa passion, il avait beaucoup de finesse, une grande expérience des finasseries des autres Dauphinois et je conclurai assez, volontiers qu'il avait du talent. Mais je n'ai pas plus d'idée de cela que de sa physionomie.

Mon père se mit à aller deux fois par semaine à Claix, c'est un domaine (terme du pays qui veut dire petite terre) de cent cinquante arpents, je crois, situé au midi de la ville, sur le penchant de la montagne, au delà du Drac¹⁰⁴.

Tout le terrain de Claix et de Furonnières est sec, calcaire, rempli de pierres. Un curé libertin inventa, vers 1750, de cultiver les *marais* – au couchant du pont de Claix ; ce marais fait la fortune du pays.

La maison de mon père était à deux lieues de Grenoble, – j'ai fait ce trajet à pied mille fois peut-être. C'est sans cloute à cet exercice que mon père a dû une santé parfaite, et qui l'a conduit jusqu'à soixante douze ans, je pense. Un bourgeois à Grenoble n'est, considéré qu'autant qu'il a un domaine. Lefèvre, le perruquier de mon père avait un domaine à Corenc et

manquait souvent sa pratique, *parce qu'il était* allé à Corenc. Quelquefois nous abrégions en passant le Drac au point A.

Mon père était si rempli de sa passion nouvelle qu'il m'en parlait sans cess. *Il fit venir* (terme du pays) – apparemment il fit venir de Paris ou de Lyon – la bibliothèque agronomique ou économique, laquelle avait des estampes ; je feuilletais beaucoup ce livre, ce qui me valut d'aller souvent à Claix (c'est-à-dire à notre maison de Furonnières), les jeudis, jours de congé. Je promenais avec mon père dans ses champs, et j'écoutais de mauvaise grâce l'exposé de ses projets, toutefois le plaisir d'avoir quelqu'un pour écouter les romans qu'il appelait des calculs fit que, plusieurs fois, je ne revenais à la ville que le vendredi. Quelquefois nous partîmes dès le mercredi soir.

Claix me déplaisait parce que j'étais toujours assiégé de projets d'agriculture, mais bientôt je découvris une grande compensation. Je trouvai moyen de voler des volumes de Voltaire dans l'édition des quarante volumes *encadrés* que mon père avait à Claix et qui étaient parfaitement reliés en veau imitant le marbre. Il y avait quarante volumes, je pense fort serrés, j'en prenais deux, et écartais en partant les autres, il n'y paraissait pas. D'ailleurs ce livre dangereux avait été placé au rayon le plus élevé de la bibliothèque, bois de cerisier et glaces, laquelle était souvent fermée à clef.

Par la grâce de Dieu, même à cet âge, les gravures me semblaient ridicules, et quelles gravures ! celles de la *Pucelle* !

Ce miracle me ferait presque croire que Dieu m'avait destiné à avoir bon goût et à écrire un jour *l'Histoire de la peinture en Italie*.

Nous passions toujours les foins à Claix, c'est à dire les mois de septembre et d'août. Mon maître se plaignait que j'oubliais tout mon latin pendant ce temps de plaisir. Rien ne m'était si odieux que quand mon père appelait nos courses à Claix *nos plaisirs*, j'étais comme un galérien que l'on forcerait à appeler *ses plaisirs* un système de chaînes un peu moins pesantes que les autres.

J'étais outré et je pense fort méchant et fort injuste envers mon père et l'abbé Raillane. J'avoue, mais c'est un grand effort de raison, même en 1835, que je ne puis juger ces deux hommes. Ils avaient des visages

sévères et m'ont constamment empêché d'échanger un mot avec un enfant de mon âge. Ce n'est qu'à l'époque des Écoles Centrales (admirable ouvrage de M. de Tracy) que j'ai débuté dans la société des enfants de mon âge, mais non pas avec la gaîté et l'insouciance de l'enfant, j'y suis arrivé sournois, méchant, rempli d'idées de vengeance pour le moindre coup de poing qui me faisait l'effet d'un soufflet entre hommes, en un mot, tout excepté traître.

Le grand mal de la tyrannie Raillane, c'est que je sentais mes maux. Je voyais sans cesse passer sur la Grenette des enfants de mon âge qui allaient *ensemble* se promener et courir, or, c'est ce qu'on ne m'a pas permis une seule fois. Quand je laissais entrevoir le chagrin qui me dévorait, on me disait : tu monteras en voiture ; et madame Périer-Lagrange (mère de feu mon beau-frère, figure des plus tristes,) me prenait dans sa voiture quand elle allait faire une promenade de santé, elle me grondait au moins autant que l'abbé Raillane, elle était sèche et dévote et avait, comme l'abbé, une de ces figures inflexibles qui ne rient jamais. Quel équivalent pour une promenade avec des petits polissons de mon âge ! qui le croirait, je n'ai jamais joué aux gobilles (billes) et je n'ai eu de toupie qu'à l'intercession de mon grand-père auquel, pour ce sujet, sa fille Séraphie fit *une scène*.

J'étais donc fort sournois, fort méchant, lorsque dans la belle bibliothèque de Claix, je fis la découverte d'un Don Quichotte français. Ce livre avait des estampes, mais il avait l'air vieux, et j'abhorrais tout ce qui était vieux, mes parents m'empêchaient de voir les jeunes et ils me semblaient extrêmement vieux.

Don Quichotte me fit mourir de rire. Qu'on daigne réfléchir que, depuis la mort de ma pauvre mère, je n'avais pas ri, j'étais victime de l'éducation aristocratique et religieuse la plus suivie, mes tyrans ne s'étaient pas démentis un moment. On refusait toute invitation. Je surprenais souvent des discussions dans lesquelles mon grand-père était d'avis qu'on me permît d'accepter. Ma tante Séraphie faisait opposition en termes injurieux pour moi, mon père qui lui était soumis, faisait à son beau-père des réponses jésuitiques que je savais bien n'engager à rien. Ma tante Elisabeth haussait les épaules. Quand un projet de promenade avait résisté à une telle discussion, mon père faisant intervenir l'abbé Raillane pour un devoir dont

je ne m'étais pas acquitté la veille et qu'il fallait faire précisément au moment de la promenade.

Qu'on juge de l'effet de Don Quichotte au milieu d'une si horrible tristesse !

La découverte de ce livre-là – sous le second tilleul de l'allée du côté du parterre, dont le terrain s'enfonçait d'un pied, et là je m'asseyais, – est peut-être la plus grande époque de ma vie.

Qui le croira ! mon père me voyant pouffer de rire venait me gronder, me menaçait de me retirer le livre, ce qu'il fit plusieurs fois et m'emmenait dans les champs pour m'expliquer les projets de plantations (bonifications, amendements).

Troublé, même dans la lecture de Don Quichotte, je me cachai dans les charmilles, petite salle de verdure à l'extrémité orientale du clos (petit parc, enceinte de murs)¹⁰⁵

Je trouvais un Molière avec estampes, les estampes me semblaient ridicules et je ne compris que *l'Avare*. Je trouvais les comédies de Destouches, et l'une des plus ridicules m'attendrit jusqu'aux larmes. Il y avait une histoire d'amour mêlé de générosité, c'était là mon faible. C'est en vain que je cherche dans ma mémoire le titre de cette comédie inconnue, même parmi les comédies inconnues de ce plat diplomate. *Le tambour nocturne*¹⁰⁶, où se trouve une idée copiée de l'anglais, m'amusa beaucoup.

Je trouve, comme fait établi dans ma tête, que dès l'âge de sept ans, j'avais résolu de faire des comédies comme Molière. Il n'y a pas dix ans que je me souvenais encore du comment de cette résolution.

Mon grand-père fut charmé de mon enthousiasme pour Don Quichotte que je lui racontais, car je lui disais tout à peu près : cet excellent homme de soixante-cinq ans était, dans le fait, mon seul camarade.

Il me prêta, mais à l'insu de sa fille Séraphie, le *Roland furieux*, traduction plutôt, je crois, imitée de l'Arioste par M. de Tréssan (dont le fils aujourd'hui, Maréchal de Camp et en 1820 ultra assez-plat, mais en 1788, jeune homme charmant, avait tant contribué à me faire apprendre à lire, en me promettant un petit livre plein d'images qu'il ne m'a jamais donné, manque de parole qui me choqua beaucoup.)

L'Arioste forma mon caractère, je devins amoureux fou de Bradamante, que je me figurais une grosse fille de vingt-quatre ans, avec des appas de la plus éclatante blancheur.

J'avais en horreur tous les détails bourgeois et bas qui ont servi à Molière pour faire connaître sa pensée, ces détails me rappelaient trop ma malheureuse vie. Il n'y a pas trois jours (décembre 1835) que, deux bourgeois de ma connaissance, allant donner entre eux une scène comique de petite dissimulation et de demi-dispute, j'ai fait dix pas pour ne pas entendre. J'ai horreur de ces choses là, ce qui m'a empêché de prendre de l'expérience. Ce n'est pas *un petit malheur*.

Tout ce qui est bas et plat dans le genre bourgeois me rappelle Grenoble, tout ce qui me rappelle Grenoble me fait horreur, – *horreur* est trop noble, *mal au cœur*.

Grenoble est pour moi comme le souvenir d'une abominable indigestion ; il n'y a pas de danger, mais un effroyable dégoût. Tout ce qui est bas et plat sans compensation, tout ce qui est ennemi du moindre mouvement généreux, tout ce qui se réjouit du malheur de qui aime la patrie ou est généreux, voilà Grenoble pour moi.

Rien ne m'a étonné dans mes voyages, comme d'entendre dire par des officiers de ma connaissance que Grenoble était une ville charmante, pétillante d'esprit et où *les jolies femmes ne s'oubliaient pas*. La première fois que j'entendis ce propos, ce fut a table, chez le général Moncey (aujourd'hui maréchal, duc de Conegliano), en 1802, à Milan ou à Crémone ; je fus si étonné que je demandai des détails d'un côté de la table à l'autre ; alors sous-lieutenant *riche*, cent cinquante francs par mois, je ne doutais de rien. Mon exécution pour l'état de mal au cœur et d'indigestion continu, auquel je venais seulement d'échapper était au comble. L'officier d'Etat-major soutint fort bien son dire, il avait passé quinze ou dix-huit mois à Grenoble : il soutenait que c'était la ville la plus agréable de la province, il me cita mesdames Ménard-Du Laurier, Piat-Desvials, Tournus, Duchamps de Montmort, les D^{lles} Rivier (filles de l'aubergiste de la rue Montorge), la D^{lle} Bailly, M^{mes} de M..., amies de mon oncle, messieurs Drevon, Drevon l'ainé, et, Drevon von la Pareille, M. Dole, de la porte de France, et, pour la Société aristocrate (mot de 1800 remplacé par *ultra*, puis

par les Légitimistes), M. le chevalier de Marcieu, M. de Bailly. Hélas ! à peine avais-je entendu prononcer ces noms aimables... mes parents ne les rappelaient que pour déplorer leur folie, car ils blâmaient tout, ils avaient la *jaunisse*, il faut le répéter pour expliquer mon malheur d'une façon raisonnable ; à la mort de ma mère, mes parents désespérés avaient rompu toute relation avec le monde, ma mère était l'âme et la gaité de la famille ; mon père sombre, timide, rancunier, peu aimable, avait le caractère de Genève – on y calcule et jamais on n'y rit – il n'avait, ce me semble, jamais eu de relations qu'à cause de ma mère.

Mon grand-père, homme aimable, homme du monde, l'homme de la ville dont la conversation était la plus recherchée par tous, depuis l'artisan jusqu'au grand seigneur, depuis M^{me} Barthélémy, cordonnière, femme d'esprit, jusqu'à M. le baron des Adrets, chez qui il continua à dîner une fois par mois, percé jusqu'au fond du cœur par la mort du seul être qu'il aimât, et, se voyant arrivé à soixante ans, avait rompu avec le monde, par dégoût de la vie. Ma seule tante Elisabeth, indépendante et même riche (de la richesse de Grenoble en 1789) avait conservé des maisons où elle allait faire sa partie le soir (l'avant-souper, de 7 heures à 9). Elle sortait ainsi deux ou trois fois par semaine et quelquefois, quoique remplie de respect pour les droits paternels, par pitié pour moi, quand mon père était à Claix, elle prétendait avoir besoin de moi, et m'emmenait, comme son chevalier, chez M^{lle} Simon, dans la maison neuve des Jacobins, laquelle mettait un pied de rouge. Ma bonne tante me fit même assister à un grand souper donné par M^{lle} Simon. Je me souviens encore de l'éclat des lumières et de la magnificence du service ; il y eut au milieu de la table un surtout avec des statues d'argent. Le lendemain, ma tante Séraphie me dénonça à mon père, et il y eût scène. Ces disputes fort polies dans la forme, mais où l'on se disait de ces mots piquants qu'on n'oublie pas, faisaient le seul amusement de cette famille morose où mon mauvais sort m'avait jeté. Combien j'enviais le neveu de madame Barthélémy, notre cordonnière ! Je souffrais, mais je ne voyais pas les causes de tout cela, j'attribuais tout à la méchanceté de mon père et de Séraphie. Il fallait, pour être juste, voir des bourgeois bouffis d'orgueil et qui veulent donner à leur *unique fils*, comme ils m'appelaient, une éducation aristocratique. Ces idées étaient bien au-

dessus de mon âge, et d'ailleurs, qui me les aurait données ? Je n'avais pour amis que Marion, la cuisinière, et Lambert, le valet de chambre de mon grand-père, et sans cesse m'entendant rire à la cuisine avec eux, Séraphie me rappelait.

Dans leur humeur noire, j'étais leur unique occupation, ils décoraient cette vexation du nom d'éducation et probablement étaient de bonne foi. Par ce contact continu, mon grand-père me communiqua sa vénération par les lettres. Horace et Hippocrate étaient bien d'autres hommes à mes yeux que Romulus, Alexandre et Numa. M. de Voltaire était bien un autre homme que cet imbécile de Louis XVI, dont il se moquait ou ce roué de Louis XV, dont il réprouvait les mœurs sales, il nommait avec dégoût *la Dubarry* ; et l'absence du mot *madame*, au milieu de nos habitudes polies, me frappa beaucoup, j'avais horreur de ces êtres. On disait toujours M. de Voltaire et mon grand-père ne prononçait ce nom qu'avec un sourire mélangé de respect et d'affection.

Bientôt arriva la politique. Ma famille était des plus aristocrates de la ville, ce qui fit que, sur le champ, je me sentis républicain en ragé. Je voyais passer les beaux régiments de dragons allant en Italie, toujours quelqu'un était logé à la maison, je les dévorais des yeux¹⁰⁷.

Bientôt les prêtres se cachèrent, il y eut toujours à la maison un prêtre ou deux de cachés. La gloutonnerie d'un des premiers qui vinrent, un gros homme avec des yeux hors de la tête, lorsqu'il mangeait du petit-salé, me frappa de dégoût. (Nous avions d'excellent petit-salé que j'allais chercher à la cave avec le domestique Lambert, il était conservé dans une pierre creusée en bassin.)

On mangeait, à la maison, avec une rare propreté et des soins recherchés. On me recommandait, par exemple, de ne faire aucun bruit avec la bouche. La plupart de ces prêtres, gens du commun, produisaient un bruit de la langue contre le palais, ils rompaient le pain d'une manière sale, il n'en fallait pas tant pour que ces gens-là, dont la place était à ma gauche, me fissent horreur. On guillotina un de nos cousins à Lyon (M. Santerre) et le sombre de la famille et son état de haine et de mécontentement de toutes choses redoubla. Voici le plan de la table chez mon grand-père où j'ai mangé de sept ans à seize ans et demi¹⁰⁸.

Autrefois quand j'entendais parler des joies naïves de l'enfance, des étourderies de cet âge, du bonheur de la première jeunesse, le seul véritable de la vie, mon cœur se serrait. Je n'ai rien connu de tout cela ; et, bien plus, cet âge a été pour moi une époque continue de malheur et de haine et de délices de vengeance toujours impuissante. Tout mon malheur peut se résumer en ces deux mots. Jamais on ne m'a permis de parler à un enfant de mon âge. Et mes parents, s'ennuyant beaucoup, par suite de leur séparation de toute société, m'honoraient d'une attention continue. Pour ces deux causes, à cette époque de la vie si gaie pour les autres enfants, j'étais méchant, sombre, déraisonnable, *esclave* en un mot, dans le pire sens du mot ; et peu à peu je pris les sentiments de cet état. Le peu de bonheur que je pouvais arracher était préservé par le mensonge.

Sous un autre rapport j'étais absolument comme les peuples actuels de l'Europe ; mes tyrans me parlaient toujours avec les douces paroles de la plus tendre sollicitude, et leur plus ferme alliée c'était la gion¹⁰⁹. J'avais à subir des homélies continuelles sur l'amour paternel et les devoirs des enfants. Un jour, ennuyé des paroles de mon père, je lui dis : « Si tu m'aimes tant, donne moi cinq sous par jour et laisse-moi vivre comme je voudrai. D'ailleurs, sois bien sûr d'une chose, dès que j'aurai l'âge, je m'engagerai. »

Mon père marcha sur moi comme pour m'anéantir, il était hors de lui : « *Tu n'es qu'un vilain impie*, me dit-il. »

Ne dirait-on pas l'empereur Nicolas et la municipalité de Varsovie dont on parle tant, le jour où j'écris, tant il est vrai que toutes les tyrannies se ressemblent ?

Par un grand bonheur, il me semble que je ne suis pas resté méchant, mais seulement dégoûté pour le reste de ma vie, des bourgeois, des tesjé¹¹⁰ et des hypocrites de toutes les espèces.

Je fus peut-être guéri de ma méchanceté par mes succès de 1797, 98 et 99 et la conscience de mes forces.

Outre mes autres belles qualités, j'avais un orgueil insupportable.

A vrai dire, en y pensant bien, je ne suis pas guéri de mon horreur peu raisonnable pour Grenoble ; dans le vrai sens du mot, je l'ai oubliée. Le magnifique souvenir de l'Italie, de Milan, a tout effacé.

Il ne m'est resté qu'un notable manque dans ma connaissance des hommes et des choses. Tous les détails qui forment la vie de Chrysale dans *les Femmes, Savantes* :

Hormis un gros Plutarque à mettre mes rabats

me font horreur. Si l'on veut me permettre une image *aussi dégoûtante que ma sensation*, c'est comme l'odeur des huîtres pour un homme qui a eu une effroyable indigestion d'huîtres.

Tous les faits qui forment la vie de Chrysale sont remplacés chez moi par du romanesque. Je crois que cette tache dans mon télescope a été utile pour mes personnages de romans, il y a une sorte de bassesse bourgeoise qu'ils ne peuvent avoir, et pour l'auteur ce serait parler le *chinois*, qu'il ne sait pas. Ce mot *bassesse bourgeoise* n'exprime qu'une nuance, cela sera peut-être bien obscur en 1880. Grâce aux journaux, le bourgeois provincial devient rare, il n'y a plus de mœurs *d'état* ; un jeune homme élégant de Paris, avec lequel je me rencontrais en compagnie fort gaie, était fort bien mis, sans affectation, et dépensait 8 ou 10,000 francs. Un jour je demandai : Que fait-il ?

– C'est un avoué (procureur) fort occupé, me dit-on.

Je citerai donc, comme exemple de la bassesse bourgeoise, le style de mon excellent ami, M. Fauriel, de l'Institut, dans son excellente vie de Dante imprimée en 1834, dans la *Revue de Paris*. Mais hélas ! où seront toutes ces choses en 1880 ? Quelque homme d'esprit écrivant bien se sera emparé des profondes recherches de l'excellent Fauriel et les travaux de ce bon bourgeois si consciencieux seront complètement oubliés. Il a été le plus bel homme de Paris.

M^{me} C. (Sophie Grouchy), grande connaissance de l'adjugea (sic), le bourgeois Fauriel eut la niaiserie de l'aimer, et en mourant, vers 1820, je crois, elle lui a laissé 1200 francs de rente comme à un laquais. Il a été profondément humilié. Je lui dis, quand il me donna dix pages pour *l'Amour, aventures arabes*¹¹¹ : « Quand on a affaire à une princesse ou à une femme trop riche, il faut la battre, ou l'amour s'éteint. » Ce propos lui fit horreur, et il le dit sans doute à la petite mademoiselle Clarke qui est faite

comme un point d'interrogation, comme Pope. Ce qui fit que, peu après, elle me fit faire une réprimande par un nigaud de ses amis (M. Augustin Thierry, membre de l'Institut,) et je la plantai là. Il y avait une jolie femme dans cette société : Madame B., mais elle faisait l'amour avec un autre point d'interrogation noir et crochu, mademoiselle de M... (Et, en vérité, j'approuve ces pauvres femmes).

CHAPITRE IX

Le maître Durand.

Je ne me trouve aucune mémoire de la manière dont je fus délivré de la tyrannie Raillane ; ce coquin là aurait dû faire de moi un excellent tejé, digne de succéder à mon père, ou à un soldat crapuleux, courrier de tilles et de cabaret. Le tempéramment a, comme chez Fielding, évité l'ignoble. Je serais donc l'une ou l'autre de ces deux aimables choses, sans mon excellent grand-père, qui, à son insu, me communiqua son culte pour Horace, Sophocle, Euripide, la littérature élégante.

Par bonheur il méprisait tous les galants écrivains, ses contemporains, et je ne fus point empoisonné par les Marmontel, Dorat et autre canailles. Je ne sais pourquoi, il faisait à tout moment des protestations de respect en faveur de gens qui, dans le fait, lui faisaient horreur comme quelque chose de sale ; les voyant impatronisés dans son salon par sa fille Séraphie, et par mon père, son gendre, il était parfaitement poli à leur égard comme avec tout le monde. Pour parler de quelque chose il parlait littérature et, par exemple, des auteurs sacrés, quoi qu'il ne les aimât guère. Mais cet homme si poli avait toutes les peines du monde à dissimuler, cacher, le profond dégoût que lui donnait leur ignorance. « Quoi ! même l'abbé Fleury, leur

historien, ils l'ignorent ! » Je surpris un jour ce propos qui redoubla ma confiance en lui.

Je découvris bientôt après qu'il se confessait fort rarement. Il était extrêmement poli envers la Gionré, plutôt que croyant. Il eût été dévot, s'il avait pu croire de retrouver dans le ciel sa fille Henriette (M. le duc de Bro.¹¹² dit : il me semble que ma fille est en Amérique) mais il n'était que triste et silencieux, dès qu'il arrivait quelqu'un, par politesse, il parlait, il racontait des anecdotes.

Peut-être M. Raillane fut-il obligé de se cacher pour refus du serment à la Constitution civile du clergé. Quoi qu'il en soit, son éloignement fut pour moi le plus grand événement possible, et je n'en ai pas de souvenir.

Ceci constitue un défaut de ma tête, dont je découvre plusieurs exemples, depuis trois ans que m'est venue sur l'esplanade de *San Pietro in Montorio* (Janicule) l'idée lumineuse que j'allais avoir 25 X 2 ans, et qu'il était temps de songer au départ, et auparavant de se donner le plaisir de regarder un instant en arrière. Je n'ai aucune mémoire des époques ou des moments où j'ai senti trop vivement. Une des raisons pour me croire brave, c'est que je me souviens, avec une clarté profonde, des moindres circonstances des duels où je me suis trouvé engagé. A l'armée quand il pleuvait, et que je marchais dans la boue, cette bravoure était suffisante tout juste, mais quand je n'avais pas été mouillé durant la nuit précédente, et que mon cheval ne glissait pas sous moi, la témérité la plus périlleuse était pour moi, à la lettre, un vrai plaisir. Mes camarades raisonnables devenaient sérieux et pâles ou bien tout rouges – M. devenait plus gai, et F. plus raisonnable. C'est comme actuellement, je ne pense jamais à la possibilité *of wanting of (sic) a thousand francs*, ce qui me semble pourtant l'idée dominante de la grande partie de mes amis de mon âge, qui ont une aisance dont je suis bien loin, MM. Besan¹¹³, Kolon¹¹⁴ (sic) etc, mais je m'égare.

La grande difficulté d'écrire ces mémoires, c'est de n'avoir et de n'écrire juste que les souvenirs relatifs à l'époque que je tiens par les cheveux ; par exemple, il s'agit maintenant des temps évidemment moins malheureux que j'ai passés sous maître Durand. C'était un bon homme de quarante-cinq ans peut-être, gros et rond de toutes les manières, qui avait un grand fils de dix-huit ans fort aimable que j'admirais de loin et qui, plus tard, fut, je pense,

amoureux de ma sœur. Il n'y avait rien de moins tejé et de moins sournois que ce pauvre M. Durand ; de plus il était poli, vêtu avec une stricte économie, mais jamais salement. A la vérité, il ne savait pas un mot de latin, mais ni moi non plus, et cela n'était pas fait pour nous brouiller.

Je savais par cœur le *Selectae e profanis*, et surtout l'histoire d'Androclès et de son lion, je savais de même l'Ancien Testament et peut-être un peu de Virgile et de Cornelius Nepos. Mais si l'on m'eut donné, écrite en latin, la permission d'un congé de huit jours, je n'y aurais rien compris. Le malheureux latin fait par des modernes, le *de Viris illustribus* où l'on parlait de Romulus que j'aimais fort, était incompréhensible pour moi. Hé bien ! M. Durand était de même, il savait par cœur les auteurs qu'il expliquait depuis vingt ans, mais mon grand-père ayant essayé, une ou deux fois, de le consulter sur quelque difficulté de son Horace non expliquée par Jean Bond, (ce mot faisait mon bonheur, au milieu de tant d'ennuis, quel plaisir de pouvoir rire de *Jambon* !) M. Durand ne comprenait pas même ce qui faisait l'objet de la discussion.

Ainsi la méthode était pitoyable, et si je le voulais, j'enseignerais le latin en dix-huit mois à un enfant d'une intelligence ordinaire. Mais n'était-ce rien que d'être accoutumé à manger de la vache enragée, deux heures le matin et trois heures le soir ? C'est une grande question. Vers 1819, j'ai enseigné l'anglais en vingt-six jours à M. Antonio Clerichetti de Milan, qui souffrait sous un père avare. Le trentième jour il *rendit* à un libraire sa traduction des interrogatoires de la princesse de Galles (Caroline de Brunswick), insigne catin que son mari-roi, en prodiguant les millions, n'a pas pu convaincre de l'avoir fait ce que sont quatre-vingt quinze maris sur cent¹¹⁵.

Donc je n'ai aucune souvenance de l'événement qui me sépara de M. Raillane.

Après la douleur de tous les moments, fruit de la tyrannie de ce tejé méchant, je me vois tout à coup établi chez mon excellent grand-père, couché dans un petit cabinet en trapèze, à côté de sa chambre et recevant des leçons de latin du bonhomme Durand qui venait, ce me semble, deux fois par jour, de 10 à 11 heures et de 2 à 3. Mes parents tenaient toujours fermement au principe de ne pas me laisser avoir de communication avec

des enfants du commun. Mais les leçons de M. Durand avaient lieu en présence de mon excellent grand-père, en hiver dans sa chambre, au point M, en été, dans le grand salon du côté de la terrasse en M', quelquefois en M" dans une antichambre où l'on ne passait presque jamais¹¹⁶.

Les souvenirs de la tyrannie Raillane m'ont tait horreur jusqu'en 1814. Vers cette époque, je les ai oubliés, les événements de la Restauration absorbaient mon horreur et mon dégoût. C'est ce dernier sentiment tout seul que m'inspiraient les souvenirs de maître Durand à *la maison* car j'ai aussi suivi *son cours* à l'Ecole Centrale, mais alors j'étais heureux, du moins comparativement, je commençai à être sensible au beau paysage formé par la vue des collines d'Eybens et d'Echirolles et par le beau pré anglais de la porte de Bonne sur lequel dominait la fenêtre de l'Ecole, heureusement située au troisième étage du collège ; on réparait le reste.

Il paraît qu'en hiver M. Durand venait me donner leçon de 7 heures à 8. Du moins je me vois sur une petite table éclairée par une chandelle – M. Durand presque en rang d'oignons avec la famille, devant le feu de mon grand-père, à droite, faisant face à la petite table, où moi, H, j'étais placé¹¹⁷.

C'est là que M. Durand commença à nous expliquer les Métamorphoses d'Ovide. Je le vois encore ainsi que la couleur jaune de racine de buis de la couverture du livre. Il me semble qu'à cause du sujet trop gai il y eut une discussion entre Séraphie, qui avait le diable au corps plus que jamais, et son père. Par amour de la belle littérature il (mot illisible) et, au lieu des horreurs sombres de l'Ancien mentesta¹¹⁸, j'eus les amours de Pyrame et de Thisbé et surtout Daphné changée en laurier. Rien ne m'amusa autant que ce conte. Pour la première fois de ma vie, je compris qu'il pouvait être agréable de savoir le latin, qui faisait mon supplice depuis tant d'années.

Mais ici la chronologie de cette importante histoire ! – depuis combien d'années ?

En vérité, je n'en sais rien, j'avais commencé le latin à 17 – 10 ans, en 1790. Je suppose que l'an VII de la République correspond à 1799, à cause du rébus :

Lancette

Laitue

300¹¹⁹

affiché au Luxembourg, à propos du Directoire.

Il me semble que l'an V, j'étais à l'Ecole Centrale.

J'y étais depuis un an, car nous occupions la grande salle des Mathématiques au premier, quand arriva l'assassinat de Roberjot à Rastadt¹²⁰, c'était peut-être en 1794 que j'expliquais les Métamorphoses d'Ovide. Mon grand-père me permettait quelquefois de lire la traduction de M. Dubois-Fontanelle, je crois, qui plus tard fut mon professeur.

Il me semble que la mort de Louis XVI, 20 janvier 1793, eut lieu pendant la tyrannie Raillane. Chose plaisante et que la postérité aura peine à croire, ma famille bourgeoise, mais qui se croyait sur le bord de la noblesse, (mon père surtout, qui se croyait noble ruiné,) lisait tous les journaux, suivait le procès du roi, comme elle eût pu suivre celui d'un ami intime ou d'un parent.

Arriva la nouvelle de la condamnation, ma famille fut au désespoir absolument ; « mais jamais ils n'oseront faire exécuter le roi, disait-elle. »

– Pourquoi pas, pensais-je, s'il a trahi ?

J'étais dans le cabinet de mon père, rue des Vieux Jésuites, vers les sept heures du soir, lisant à la lueur de ma lampe et séparé de mon père par une grande table.

Je faisais semblant de travailler, mais je lisais les *Mémoires d'un Homme de qualité*, de l'abbé Prévost, dont j'avais découvert un exemplaire tout gâté par le temps. La maison fut ébranlée par la voiture du courrier qui arrivait de Lyon et de Paris.

– Il faut que j'aie vu ce que les monstres auront fait, dit mon père en se levant.

– J'espère que le traître aura été exécuté, pensais-je. Puis, je réfléchis à l'extrême différence de mes sentiments et de ceux de mon père. J'ai mais tendrement nos régiments que je voyais passer sur la place Grenette, de la fenêtre de mon grand-père, je me figurais que le Roi cherchait à les faire battre par les Autrichiens. (On voit que, quoique à peine âgé de 2 X 5 ans, je n'étais pas fort loin du vrai. Mais j'avouerai qu'il m'eût suffi de l'intérêt que prenaient, au sort de Louis XVI, M. le grand vicaire Rey et les autres prêtres, amis de la famille, pour me faire désirer sa mort). Je regardais alors

en vertu d'un couplet de chanson que je chantais, quand je ne craignais pas d'être entendu par mon père ou ma tante Séraphie, qu'il était du *devoir étroit* de mourir pour la patrie, quand il le fallait. Qu'était-ce que la vie d'un traître qui, pour une lettre écrite, pouvait faire égorger un de ces beaux régiments que je voyais passer sur la place Grenette ? Je jugeais la cause entre ma famille et moi, lorsque mon père rentra. Je le vois encore en redingote de molleton blanc, qu'il n'avait pas ôtée pour aller à deux pas à la porte.

– C'en est fait, dit-il avec un gros soupir, ils l'ont assassiné.

Je fus saisi d'un des plus vifs mouvements de joie que j'ai éprouvés en ma vie. Le lecteur pensera peut-être que je suis cruel, mais tel j'étais à 5X2, tel je suis à 10 X + 2. Lorsqu'en décembre 1830 l'on n'a pas puni de mort cet insolent maraud de Peyronnet et les autres signataires des Ordonnances, j'ai dit des bourgeois de Paris : ils prennent l'étiollement de leur âme pour de la civilisation et de la générosité ! Comment, après une telle faiblesse, oser condamner un simple assassin ?

Il me semble que ce qui se passa en 1835 a justifié ma prévision de 1830.

je fus si transporté de ce grand acte de justice nationale que je ne pus continuer la lecture de mon roman, certainement l'un des plus touchants qui existe. Je le cachai, je crois, devant le livre sérieux, probablement Rollin, que mon père me faisait lire, et je fermai les yeux pour pouvoir goûter en paix ce grand événement. C'est exactement ce que je ferais encore aujourd'hui, en ajoutant qu'à moins d'un devoir impérieux rien ne pourrait me déterminer à voir le traître que l'intérêt de la patrie envoie au supplice. Je pourrais remplir dix pages de détails de cette soirée, mais si les lecteurs de 1880 sont aussi étiolés que la bonne compagnie de 1835, la scène comme le héros leur inspireront un sentiment d'éloignement profond et allant presque jusqu'à ce que les âmes de papier mâché appellent de l'horreur. Quant à moi j'aurais beaucoup plus de pitié d'un assassin condamné à mort sans preuves tout à fait suffisantes que d'un K¹²¹. qui se trouverait dans le même cas. *La death of a K*. coupable est toujours utile pour empêcher les étranges abus dans lesquels la *dernière folie*, produite par le pouvoir absolu, jette ces gens-là. (Voyez l'amour de Louis XV pour les fosses, récemment recouvertes dans les cimetières de campagne, qu'il

aperçoit de sa voiture en promenant dans les environs de Versailles. Voyez là folie actuelle de la petite reine dona Maria de Portugal.)

La page que je viens d'écrire scandaliserait fort, même nos amis de 1835. Je fus honni pour le cœur chez M^{me} B., en 1829, pour avoir *wished the death of the duke of B^{aux}*. M Mignet même (aujourd'hui conseiller d'Etat) eut horreur de moi, et la maîtresse de la maison, que j'aimais parce qu'elle ressemblait à Cervantès ne me l'a jamais pardonné, elle disait que j'étais souverainement immoral, et fut scandalisée, en 1833, aux bains d'Aix parce que Madame la comtesse C.... l prenait ma défense.

Je puis dire que l'approbation des êtres, que je regarde comme *faibles*, m'est absolument indifférente ; ils me semblent fous, je vois clairement qu'ils ne comprennent pas le problème.

Enfin supposons que je sois cruel, hé bien, oui, je le suis, et on en verra bien d'autres de moi, si je continue à écrire.

Je conclus de ce souvenir, si présent à mes yeux, qu'en 1793, il y a quarante deux ans, j'allais à la chasse au bonheur précisément comme aujourd'hui ; en d'autres termes plus communs, mon caractère était absolument le même qu'aujourd'hui. Tous les ménagements, quand il s'agit de la *patrie*, me semblent encore puérils.

Je dirais *criminels*, sans mon mépris sans bornes pour les êtres faibles (exemple : M.F.... F... e, pair de France, Premier Président, parlant à son fils à St Ismier (été 1828) de la mort de Louis XVI : « *il a été mis à mort par des méchants*, » c'est le même homme qui condamne aujourd'hui, à la chambre des Pairs, les jeunes et respectables fous qu'on appelle les conspirateurs d'Avril. (Moi, je les condamnerais à un an de séjour à Cincinatti (Amérique) pendant laquelle année je leur donnerais deux cents francs par mois.) Je n'ai un souvenir aussi distinct que de ma première communion que mon père me fit faire à Claix en présence du dévot charpentier Charbonot¹²², de Conex, vers 1795.

Comme, en 1793, le courrier mettait cinq grandes journées, et peut être six, de Paris à Grenoble, la scène du cabinet de mon père est peut-être du 28 ou 29 janvier 1793, à sept heures du soir. A souper, ma tante Séraphie me fît une scène sur mon âme atroce, etc. et je regardais mon père, il n'ouvrait pas la bouche, apparemment de peur de se porter et de me porter

aux dernières extrémités. Quelque cruel et atroce que je sois, du moins je ne passais pas pour lâche dans la famille. Mon père était trop dauphinois et trop fin pour ne pas avoir pénétré, même dans son cabinet, le caractère d'un enfant de 2 X 5 ans.

A douze ans, j'étais un prodige de science pour mon âge, je questionnais sans cesse mon excellent grand-père dont le bonheur était de me répondre. J'étais le seul être à qui il voulut parler de ma mère. Personne dans la famille n'osait lui parler de cet être chéri. A douze ans donc, j'étais un prodige de science et à vingt, un prodige d'ignorance.

De 1796 à 1799 je n'ai fait attention qu'à ce qui pouvait me donner le moyen de quitter Grenoble, c'est-à-dire aux mathématiques. Je calculais avec anxiété les moyens de pouvoir consacrer au travail une demi-heure de plus par jour. De plus, j'aimais et j'aime encore les mathématiques pour elles-mêmes comme n'admettant pas *l'hypocrisie* et le *vague*, mes deux bêtes d'aversion.

A dix ans, je fis en grande cachette une comédie en prose, ou plutôt un premier acte. Je travaillais peu, parce que j'attendais le moment du génie, c'est à dire cet état d'exaltation qui alors me prenait peut-être deux fois par mois.

Ce travail était un grand secret ; mes compositions m'ont toujours inspiré la même pudeur que mes amours¹²³. Rien ne m'eût été plus pénible que d'en entendre parler. J'ai encore éprouvé vivement ce sentiment en 1832, quand M. Victor de Tracy m'a parlé de : *Le Rouge et le Noir*, (Roman en 2 vol.).

CHAPITRE X

Amar et Merlinot

124

Ce sont deux représentants du peuple qui, un beau jour, arrivèrent à Grenoble et, quelque temps après publièrent une liste de cent cinquante-deux notoirement suspects (de ne pas aimer la République, c'est-à dire le gouvernement de la patrie) et de trois cent cinquante simplement suspects. Les *notoirement* devaient être placés en état d'arrestation, quant aux *simplement*, ils ne devaient être que simplement surveillés.

J'ai vu tout cela d'en bas comme un enfant, peut-être qu'en faisant des recherches dans le Journal du Département (s'il en existait à cette époque) ou dans les archives, on trouverait tout le contraire quant aux époques, mais, pour l'effet sur moi et la famille il est certain.

Quoi qu'il en soit, mon père était notoirement suspect et M. Henri Gagnon simplement suspect.

La publication de ces deux listes fut un coup de foudre pour la famille. Je me hâte de dire que mon père n'a été délivré que le 6 thermidor (ah ! voici une date – délivré le 6 thermidor, trois jours avant la mort de Robespierre,) et placé sur la liste pendant vingt-deux mois.

Ce grand événement remonterait donc au mois d'avril an 1793. Enfin je trouve dans ma mémoire que mon père fut vingt-deux mois sur la liste et n'a passé en prison que trente-deux jours ou quarante-deux jours.

Ma tante Séraphie montra dans cette occasion beaucoup de courage et d'activité. Elle allait voir les *Membres du Département*, c'est-à-dire l'administration départementale, elle allait voir les représentants du peuple et obtenait toujours des sursis de quinze jours, ou vingt-deux jours, de cinquante jours quelquefois.

Mon père attribua l'apparition de son nom sur la fatale liste à une ancienne rivalité d'Amar avec lui, lequel était aussi avocat, ce me semble¹²⁵.

Deux ou trois mois après cette vexation, de laquelle on parlait sans cesse le soir en famille, il m'échappa une naïveté qui confirma mon caractère atroce. On exprimait en termes polis toute l'horreur qu'inspirait le nom d'Amar.

– Mais, dis-je à mon père, Amar t'a placé sur la liste comme notoirement *suspect* de ne pas aimer la République, il me semble qu'il est certain que tu ne l'aimes pas.

A ce mot, toute la famille rougit de colère, on fut sur le point de m'envoyer en prison dans ma chambre, et, pendant le souper, pour lequel bientôt on vint avertir, personne ne m'adressa la parole. Je réfléchissais profondément : Rien n'est plus vrai que ce que j'ai dit mon père se fait gloire d'exécrer le nouvel ordre des choses (terme à la mode pour les aristocrates), quel droit ont-ils de se fâcher ?

Cette forme de raisonnement : *Quel droit a-t-il ?* lut habituelle chez moi depuis les premiers actes arbitraires qui suivirent la mort de ma mère, aigrirent mon caractère et m'ont fait ce que suis.

Le lecteur remarquera sans doute que cette forme conduisait rapidement à la plus haute indignation.

Mon père Chérubin B. vint s'établir dans la chambre O¹²⁶, appelée chambre de mon oncle (mon aimable oncle Romain Gagnon s'était marié aux Echelles en Savoie, et quand il venait à Grenoble, tous les deux ou trois mois, à l'effet de revoir ses anciens amis, il habitait cette chambre meublée avec magnificence en damas rouge – magnificence de Grenoble en 1793).

On remarquera encore la sagesse de l'esprit dauphinois. Mon père appelait se cacher, traverser la rue et venir coucher chez mon grand-père où l'on savait qu'il dînait et soupait depuis deux ou trois ans. La Terreur fut donc très douce et, j'ajouterai hardiment, fut raisonnable, à Grenoble. Malgré vingt-deux ans de progrès, la Terreur de 1815 ou réaction du parti de mon père me semble avoir été plus cruelle. Mais l'extrême dégoût que 1815 m'a inspiré m'a fait oublier les faits, et peut-être un historien important serait-il d'un autre avis. Je supplie le lecteur, si jamais j'en trouve, de se souvenir que je n'ai de prétention à la véracité qu'en ce qui touche *mes sentiments*, quant aux faits, j'ai toujours eu peu de mémoire.

Ce qui fait, par parenthèse, que le célèbre Georges Cuvier me battait toujours dans les discussions qu'il daignait quelquefois avoir avec moi dans son salon, les samedis de 1827 à 1830.

Mon père, pour se soustraire à la persécution horrible, vint donc s'établir dans la chambre de mon oncle. Or, c'était l'hiver, car il me disait : *Ceci est une glacière*.

Je couchais à côté de son lit, dans un joli lit fait en cage d'oiseau et duquel il était impossible de tomber. Mais cela ne dura pas. Bientôt je me mis dans le trapèze, à côté de la chambre de mon grand-père¹²⁷

Il me semble maintenant que ce fut seulement à l'époque Amar et Merlinot que je vins habiter le trapèze, j'y étais fort gêné par l'odeur de la cuisine de M. Reyboz ou Raibaud, épicier provençal dont l'accent me faisait rire. Je l'entendis souvent grommeler contre sa fille, doublement laide, sans quoi je n'eusse pas manqué d'en faire la dame de mes pensées. C'était là ma folie et elle a duré longtemps, mais j'ai toujours l'habitude d'une discrétion parfaite que j'ai retrouvée dans le tempérament mélancolique de Cabanis.

Je fus bien étonné, en voyant mon père de plus près dans la chambre de mon oncle, de trouver qu'il ne lisait plus Bourdaloue, Massillon, et sa bible de Sacy en vingt-deux volumes. La mort de Louis XVI l'avait jeté, ainsi que beaucoup d'autres, dans l'histoire de Charles I^{er} de Hume ; comme il ne savait pas l'anglais, il lisait la traduction, unique alors, d'un M. Belot, ou président Belot. Bientôt mon père, variable et absolu dans ses goûts, fut tout politique. Je ne voyais dans mon enfance que le ridicule du changement,

aujourd'hui je vois le pourquoi. Peut-être que l'abandon de toute autre idée, avec lequel mon père suivait ses passions (ou ses goûts), en faisait un homme un peu au dessus du vulgaire.

Le voilà donc tout Hume et Smollett, et voulant me faire goûter ces livres comme, deux ans plus tôt, il avait voulu me faire adorer Bourdaloue. On juge de la façon dont fut accueillie cette proposition de l'ami intime de mon ennemie Séraphie.

La haine de cette aigre dévote redoubla, quand elle me vit établi chez mon père sur le pied de favori. Nous avions des soirées horribles ensemble, car je lui tenais tête fort bien, je raisonnais et c'est ce qui la mettait en fureur.

Mesdames Romagnier et Colomb, de moi tendrement aimées, mes cousines, femmes alors de trente-six ou quarante ans, et la seconde, mère de M. Romain Colomb, mon meilleur ami (qui par sa lettre du... décembre 1835, reçue hier, m'a fait une scène à l'occasion de la préface de de Brosses, mais n'importe¹²⁸ !) venaient faire la partie de ma tante Elisabeth. Ces dames étaient étonnées des scènes que j'avais avec Séraphie, lesquelles allaient souvent jusqu'à interrompre le boston, et je croyais voir évidemment qu'elles me donnaient raison contre cette fille.

En pensant sérieusement à ces scènes depuis leur époque, 1793, ce me semble, je les expliquerais ainsi : Séraphie, assez jolie, faisait l'amour avec mon père et haïssait passionnément en moi l'être qui mettait un obstacle moral ou loyal à leur mariage. Reste à savoir si, en 1793, l'autorité ecclésiastique eût permis un mariage entre beau-frère et belle-soeur. Je pense que oui. Séraphie était du premier Sanhédrin dévot de la ville avec une M^{me} Vignon, son amie intime.

Pendant ces scènes violentes, qui se renouvelaient une ou deux fois par semaine, mon grand-père ne disait rien, j'ai déjà averti qu'il avait un caractère à la Fontenelle, mais au fond je devinais qu'il était pour moi. Raisonnablement, que pouvait-il y avoir de commun entre une demoiselle vingt-six ans ou trente ans et un enfant de dix ou douze ans ?

Les domestiques, savoir : Marion, Lambert d'abord, et puis l'homme qui lui succéda, étaient de mon parti. Ma soeur Pauline, jolie jeune fille qui avait trois ou quatre ans de moins que moi, était de mon parti. Ma seconde

soeur Zénaïde (aujourd'hui madame Alexandre Mallein) était du parti de Séraphie, et était accusée par Pauline et moi d'être son espion auprès de nous.

Je lis une caricature dessinée à la mine de plomb sur le plâtre du grand passage de la salle à manger aux chambres de la Grenette, dans l'ancienne maison de mon grand-père. Zénaïde était représentée dans un prétendu portrait qui avait deux pieds long, au dessous j'écrivis : *Caroline Zénaïde B...., rapporteuse*. Cette bagatelle fut l'occasion d'une scène abominable et dont je vois encore les détails. Séraphie était furieuse, la partie fut interrompue. Il me semble que Séraphie prit à partie Mesdames Romagnier et Colomb. Il était déjà huit heures. Ces dames justement offensées des incartades de cette jeune folle et voyant que ni son père (M. Henri Gagnon), ni sa tante (ma grande tante Elisabeth) ne pouvaient ou n'osaient lui imposer silence, prirent le parti de s'en aller. Ce départ lut le signal d'un redoublement dans la tempête. Il y eut quelques mots sévères de mon grand-père et de ma tante, pour repousser Séraphie voulant se lancer sur moi, je pris une chaise de paille que je tins entre nous, et je m'en fus à la cuisine où j'étais bien sur que la bonne Marion, qui m'adorait et détestait Séraphie, me protégerait.

A côté des images les plus claires, je trouve des *manques* dans ce souvenir, c'est comme une fresque dont de grands morceaux seraient tombés. Je vois Seraphie se retirant à la cuisine et moi faisant la conduite à l'ennemie le long du passage. La scène avait lieu dans la chambre de ma tante Elisabeth ¹. Je me vois et je vois Séraphie au point S. Comme j'aimais beaucoup la cuisine occupée par mes amis Lambert et Marion et la servante de mon père, qui avaient le grand avantage de n'être pas mes supérieures, là seulement je trouvais la douce égalité et la liberté, je profitais de la scène pour ne pas paraître jusqu'au souper. Il me semble que je pleurai de rage pour les injures atroces (impie, scélérat, etc.) que Séraphie m'avait lancées, mais j'avais une honte amère de mes larmes.

Je m'interroge depuis une heure pour savoir si cette scène est bien vraie, réelle, ainsi que vingt autres qui, évoquées des ombres, reparaissent un peu après des années d'oubli ; mais oui, cela est bien réel, quoique jamais dans une autre famille je n'aie observé rien de semblable. Il est vrai que j'ai peu

vu d'intérieurs bourgeois, le dégoût m'en éloignait et la peur que je faisais par mon rang ou mon esprit (je demande pardon de cette vanité), empêchaient peut-être que de telles scènes eussent lieu en ma présence.

Enfin, je ne puis douter de la réalité de celle de la caricature de Zénaïde et de plusieurs autres. Je triomphais surtout quand mon père était à Claix, c'était un ennemi de moins, et le seul réellement puissant.

Indigne enfant, je te mangerais ! me dit un jour mon père en s'avancant sur moi furieux, mais il ne m'a jamais frappé ou tout au plus deux ou trois fois ; les mots *indigneenfant*, etc. me furent adressés un jour que j'avais battu Pauline qui pleurait et faisait retentir la maison.

Aux yeux de mon père j'avais un caractère atroce, c'était une vérité établie par Séraphie et sur *des faits* : l'assassinat de M^{me} C..... ¹, mon coup de dent au front de M^{me} Pison du Galland ², mon mot sur Amar.

Bientôt arriva la fameuse lettre anonyme signée Gardon, mais il faut des explications pour comprendre ce grand crime. Réellement ce fut un méchant tour, j'en ai eu honte pendant quelques années, quand je songeais encore à mon enfance avant ma passion pour Mélanie, passion qui finit en 1803 quand j'avais 11 x 2 ans. Aujourd'hui que l'action d'écrire ma vie m'en fait apparaître de grands lambeaux, je trouve fort bien la tentative Gardon¹²⁹.

CHAPITRE XI

Billet Gardon

On avait formé les bataillons d'Espérance, ou l'armée d'Espérance (chose singulière ! que je ne me rappelle pas même avec certitude le nom d'une chose qui a tant agité mon enfance !) Je brûlais d'être de ce bataillon que je voyais défiler. Je vois aujourd'hui que c'était une excellente institution, la seule qui puisse déraciner les trespôts en France. Au lieu de jouer à la chapelle, l'imagination des enfants joue à la guerre et s'accoutume au danger. D'ailleurs, quand la patrie les appelle à vingt ans ils savent *l'exercice*, et au lieu de frémir devant *l'inconnu*, ils se rappellent les jeux de leur enfance.

La Terreur était si peu la Terreur à Grenoble que les aristocrates n'envoyaient pas leurs enfants.

Un certain abbé Gardon, qui avait jeté le froc aux orties, dirigeait l'armée de l'Espérance. Je lis un taux, je pris un morceau de papier plus large que haut de la forme d'une lettre de change, je le vois encore, et, en contrefaisant mon écriture, j'invitais le citoyen Gagnon à envoyer son petit fils Henri B. à Saint-André, pour qu'il pût être incorporé dans le bataillon de l'Espérance, cela finissait par : *Salut et fraternité*, Gardon.

La seule idée d'aller à Saint-André était pour moi le bonheur suprême. Mes parents firent preuve de bien peu de lumières, ils se laissèrent prendre à cette lettre d'un enfant, qui devait contenir cent fautes contre la vraisemblance. Ils eurent besoin des conseils d'un petit bossu, nommé *Tourte*, véritable *toad-eater*¹, mangeur de crapauds, qui s'était faufilé à la maison par cet infâme métier – mais comprendra-t-on cela en 1880 ?

M. Tourte¹³⁰, horriblement bossu et commis expéditionnaire à l'administration du département, s'était faufilé à la maison comme un être subalterne, ne s'offensant de rien, très flatteur de tous. J'avais déposé mon papier dans l'entre deux de portes formant antichambre sur l'escalier tournant¹³¹.

Mes parents fort alarmés appelèrent en conseil le petit *Tourte* qui, en sa capacité de scribe officiel, connaissait apparemment la signature de M. Gardon. Il demanda de mon écriture, compara avec sa sagacité de commis expéditionnaire, et mon pauvre petit artifice, pour sortir de cage, fut découvert. Pendant qu'on délibérait de mon sort, on m'avait relégué dans le cabinet d'histoire naturelle de mon grand-père, formant vestibule sur notre magnifique terrasse. Je m'amusais à faire *sauter en l'air* (locution du pays) une boule de terre glaise que je venais de pétrir. J'étais dans la position morale d'un jeune déserteur qu'on va fouiller. L'action de faire un *faux* me *chicanait* un peu.

Il y avait dans ce vestibule de la terrasse une magnifique carte du Dauphiné de quatre pieds de large, accrochée au mur.

Ma boule de terre glaise en descendant du plafond fort élevé toucha la précieuse carte fort admirée par mon grand-père, et comme elle (la boule) était fort humide, y traça une longue *raie* rouge¹³².

– Ah ! pour le coup, je suis flambé, pensais-je. Ceci est bien une autre affaire ; j'offense mon seul protecteur, j'étais en même temps fort affligé d'avoir fait une chose désagréable à mon grand-père.

En ce moment, on m'appela pour comparaître devant mes juges, Séraphie en tête, et à côté d'elle, le hideux bossu Tourte ; je m'étais proposé de répondre en Romain, c'est-à-dire que je désirais servir ma patrie, que c'était mon devoir aussi bien que mon plaisir, etc. Mais la conscience de ma faute envers mon excellent grand-père (la tache à la carte), que je voyais pâle à

cause de la peur que lui avait faite le billet signé : Gardon, m'attendrit et je crois que je fus pitoyable.

J'ai toujours eu le défaut de me laisser attendrir comme un niais par la moindre parole de soumission des gens, contre lesquels j'étais en colère, *et tenta-tum contemni*. En vain, plus tard, écrivis-je partout cette réflexion de Tite-Live, je n'ai jamais été sûr de garder ma colère.

Je perdis malheureusement par ma faiblesse de cœur (non de caractère) une position superbe. J'avais le projet de menacer d'aller moi-même déclarer à l'abbé Gardon ma résolution de servir la patrie. Je lis cette déclaration, mais d'une voix faible et timide. Mon grand-père me condamna, la sentence fut que, pendant trois jours, je ne dînerais pas à table. A peine condamné, ma tendresse se dissipa et je redevins un héros.

– J'aime bien mieux, leur dis-je, vivre seul qu'avec des tyrans qui me grondent sans cesse. Le petit Tourte voulut faire son métier.

– Mais, monsieur Henri, il me semble

– Vous devriez avoir honte, et vous taire, lui dis-je en l'interrompant. Est-ce que vous êtes mon parent pour parler ainsi ? etc.

– Mais, monsieur, dit-il, devenu tout rouge, derrière les lunettes dont son nez était armé, comme ami de la famille.....

– Je ne me laisserai jamais gronder par un homme tel que vous.

Cette allusion à sa bosse énorme supprima son éloquence.

En sortant de la chambre de mon grand-père, où la scène s'était passée, pour aller faire du latin tout seul dans le grand salon, j'étais d'une humeur noire. Je sentais confusément que j'étais un être faible, plus je réfléchissais, plus je m'en voulais.

Le fils d'un notoirement suspect, toujours hors de prison au moyen de *sursis* successifs, venant demander à l'abbé *Gardon* de servir la patrie, que pouvaient répondre mes parents, avec leur messe de trente personnes, tous les dimanches ?

Aussi dès le lendemain on me fit la cour. Mais cette affaire que Séraphie ne manqua pas de me reprocher, dès la première scène qu'elle me fit, éleva comme un mur entre mes parents et moi. Je le dis avec peine, je commençai à moins aimer mon grand-père, et aussitôt je vis clairement son défaut : Il a

peur de sa fille, il a peur de Séraphie ! Ma tante Elisabeth m'était restée fidèle.

Elle combattait, je m'en souviens, ma haine pour mon père et me gronda vertement parce qu'une fois, en lui parlant de lui, je l'appelais *cet homme*.

Sur quoi je ferais deux observations :

1^o Cette haine de mon père pour moi, et de moi pour lui, était chose tellement convenue dans ma tête que ma mémoire n'a pas daigné garder souvenir du rôle qu'il a dû jouer dans la terrible affaire du billet *Gardon*.

2^o Ma tante Elisabeth avait l'âme espagnole. Son caractère était la quintessence de l'honneur. Elle me communiqua pleinement cette façon de sentir et, de là, une suite ridicule de sottises par délicatesse et grandeur d'âme. Cette sottise n'a un peu cessé en moi qu'en 1810, à Paris, quand j'étais amoureux de M^{me} Petit. Mais encore aujourd'hui, l'excellent Fiori, condamné à mort à Naples en 1809, me dit : « Vous tendez vos filets trop haut. »(Thucidyde).

Ma tante Elisabeth disait encore communément, quand elle admirait excessivement quelque chose : « Cela est beau comme le Cid. »

Elle sentait, elle éprouvait mais n'exprimait jamais un assez grand mépris pour le *Fontenellisme* de son père Henri Gagnon, mon grand-père. Elle adorait ma mère, mais elle ne s'attendrissait pas en en parlant, comme mon grand-père. Je n'ai jamais vu pleurer ma tante Elisabeth. Elle m'a pardonné tout au monde plutôt que d'appeler mon père : *cet homme*.

– Mais comment veux-tu que je puisse l'aimer, lui disais-je ? Excepté me peigner quand j'avais la rache¹³³, qu'a-t-il jamais fait pour moi ?

– Il a la bonté de te mener promener.

– J'aime bien mieux rester à la maison, je déteste la promenade aux *Granges*.

En me parlant de ma mère, un jour, il échappa à ma tante de dire qu'elle n'avait point eu d'inclination pour mon père. Ce mot fut pour moi d'une portée immense. J'étais encore, au fond de l'âme, jaloux de mon père.

J'allai raconter ce mot à Marion qui me combla d'aise en me disant que, à l'époque du mariage de ma mère vers 1780, elle avait dit un jour à mon père qui lui faisait la cour : « Laissez moi, vilain laid. »

Je ne vis point alors l'ignoble et l'improbabilité d'un tel mot, je n'en vis que le sens qui me charmait.

Les tyrans sont souvent maladroits, c'est peut-être la chose qui m'a fait rire le plus en ma vie.

Nous avions un cousin Santerre¹³⁴, homme trop galant, trop gai et, comme tel, haï de mon grand-père beaucoup plus prudent et peut-être pas tout-à-fait exempt d'envie pour ce pauvre Santerre, maintenant sur l'âge et assez pauvre. Mon grand-père prétendait ne faire que de le mépriser à cause de ses mauvaises mœurs passées. Ce pauvre Santerre était trop grand, creusé, marqué de la petite vérole, les yeux bordés de rouge et assez faibles – il portait des lunettes et un chapeau rabattu à grands bords.

Tous les deux jours, ce me semble, enfin quand le courrier arrivait de Paris, il venait apporter à mon grand-père cinq à six journaux adressés à d'autres personnes, et que nous lisions avant ces autres personnes.

M. Santerre venait le matin vers les onze heures, on lui donnait à déjeuner un demi verre de vin et du pain, et la haine de mon grand-père alla plusieurs fois jusqu'à rappeler, en ma présence, la fable de la Cigale et de la Fourmi, ce qui voulait dire que le pauvre Santerre venait à la maison attiré par ce doigt de vin et ce *crochon*¹³⁵ de pain.

La bassesse de ces reproches révoltait ma tante Elisabeth et moi peut-être encore plus. Mais (mot illisible) de la sottise des tyrans, c'est que mon grand-père mettait ses lunettes et lisait haut à la famille tous les journaux. Je n'en perdais pas une syllabe.

Et dans mon cœur, je faisais des commentaires absolument contraires à ceux que j'entendais faire.

Séraphie était bigote enragée, mon père souvent absent à ces lectures, aristocrate excessif, mon grand père, aristocrate, mais beaucoup plus modéré ; je haïssais les Jacobins surtout comme gens mal vêtus et de mauvais ton.

– *Quel nom : Pichegru !* disaient-ils. (C'étaient là la grande objection contre ce fameux traître qui alors conquérait la Hollande.) Ma tante Elisabeth n'avait horreur que des condamnations à mort.

Les titres de ces journaux que je lisais étaient : *Le journal des hommes libres*, dont je vois encore le titre, dont le dernier mot était *Perlet*, formé par

une griffe imitant la signature d'un Perlet ; *Le Journal des Débats* ; le *Journal des défenseurs de la patrie*. Plus tard, ce me semble, ce journal, qui partait de Paris par courrier extraordinaire rejoignait la malle, partie quatorze heures avant lui.

Je fonde mon idée que M. Santerre ne venait pas tous les jours sur le nombre de journaux qu'il y avait à lire. Mais peut-être, au lieu de plusieurs numéros du même journal, y avait-il seulement un grand nombre de journaux.

Quelquefois, quand mon grand-père était enrhumé, j'étais chargé de la lecture. Quelle maladresse chez mes tyrans ! C'est comme *the Pope* fondant une bibliothèque au lieu de brûler tous les livres comme Omar (dont on conteste cette belle action.)

Pendant toute ces lectures qui durèrent, ce me semble, encore un an après la mort de Robespierre, et qui prenaient bien deux heures chaque matin, je ne me souviens pas d'avoir été une seule fois de l'avis que j'entendais exprimer par mes parents. Par prudence, je me gardais bien de parler, et si quelquefois je voulais parler, au lieu de me refuter, on m'imposait silence. Je vois maintenant que cette lecture était un remède à l'effroyable ennui dans lequel ma famille s'était plongée trois ans auparavant, à la mort de ma mère, en rompant absolument avec le monde.

Le petit Tourte prenait mon excellent grand-père pour confident de ses amours avec une de nos parentes, que nous méprisions comme pauvre et faisant tort à notre noblesse. Il se mit à montrer à écrire à ma soeur Pauline et il me semble que l'animal en devint amoureux. Il amenait à la maison l'abbé Tourte, son frère, qui avait la figure abimée *d'humeurs froides*.

Mon grand-père ayant dit qu'il était *dégoûté* quand il invitait cet abbé à dîner, ce sentiment devint excessif chez moi.

M. Durand continuait à venir une ou deux fois le jour à la maison, mais il me semble que c'était deux fois, voici pourquoi. J'étais arrivé à cette époque incroyable de sottise où l'on fait faire des vers à l'écolier latin (on peut essayer s'il a le génie poétique) et de cette époque date mon horreur pour les vers. Même dans Racine, qui me semble fort éloquent, je trouve force *chevilles*¹³⁶.

Pour développer chez moi le génie poétique, M. Durand apporta un grand in-12, dont la reliure noire était horriblement grasse et sale.

La saleté m'eût fait prendre en horreur l'Arioste de M. de Tressan que j'adorais, qu'on juge du volume noir de M. Durand assez mal mis lui-même. Ce volume contenait le poème d'un jésuite sur une mouche qui se noie dans une jatte de lait. Tout l'esprit était fondé sur l'antithèse produite par la blancheur du lait et la noirceur du corps de la mouche, la douceur qu'elle cherchait dans le lait et l'amertume de la mort

On me dictait ces vers en supprimant les épithètes par exemple :

Musca (ép.) dum erit... annos (ép.) multos.

J'ouvrais le *Gradus ad Parnassum* ; je lisais toutes les épithètes de la mouche : *volucris*, *nigra*, et je choisissais pour faire la mesure de mes hexamètres et de mes pentamètres *nigra*, par exemple, pour *musca*, *felices* pour *annos*.

La saleté du livre et la platitude des idées me donnaient un tel dégoût que, régulièrement tous les jours vers deux heures, c'était mon grand-père qui faisait mes vers en ayant l'air de m'aider.

M. Durand revenait à sept heures du soir et me faisait remarquer et admirer la différence qu'il y avait entre mes vers et ceux du P. jésuite.

Il faut absolument *l'émulation* pour faire avaler de telles inepties. Mon grand-père me racontait ses exploits au collège, et je soupirais après le collège, là, du moins, j'aurais pu échanger des paroles avec des enfants de mon âge.

Bientôt je devais avoir cette joie, on forma une école centrale, mon grand-père fut du jury, examinateur, il fit nommer M. Durand.

CHAPITRE XII

Ma première communion

137

Ce fut infiniment moins coquin que l'abbé Raillane, il faut l'avouer, qui fut chargé de cette grande question de ma première communion à laquelle mon père, fort dévot dans ce temps-là, attachait la plus grande importance. Le jésuitisme de l'abbé Raillane faisait peur même à mon père, c'est ainsi que M.C. a fait peur ici même au tejé.

Ce bon prêtre, si bonhomme en apparence, s'appelait Dumolard et était un paysan rempli de simplesse, né dans les environs de la Malteysine, ou de la Mure, près le Bourg d'Oisans. Depuis, il est devenu un grand tejé et a obtenu la charmante cure de la Tronche, à dix minutes de Grenoble (c'est comme la sous-préfecture de Sceaux pour un sous-préfet, âme damnée des ministres, ou qui épouse une de leurs bâtardes.)

Dans ce temps là, M. Dumolard était tellement bonhomme que je pus lui prêter une petite édition italienne de l'Arioste en quatre volumes in-18. Peut-être pourtant ne la lui ai-je prêtée qu'en 1803.

La figure de M. Dumolard n'était pas mal, à cela près d'un oeil qui était toujours fermé. Il était borgne, puisqu'il faut le dire, mais ses traits étaient

bien et exprimaient non seulement la bonhomie, mais ce qui est bien plus ridicule, une franchise gaie et parfaite.

Réellement il n'était pas coquin en ce temps là, et pour ainsi dire, en y réfléchissant, ma pénétration de douze ans, exercée par une solitude complète, fut trompée, mais depuis il a été un des plus profonds tejés de la ville et d'ailleurs son excellentissime cure, à portée des dévotes de la ville, *jure pour lui* et contre ma niaiserie de douze ans.

M. le Premier Président de Barral, l'homme le plus indulgent et le mieux élevé, me dit vers 1816, (je me promenais dans son magnifique jardin de la Tronche qui touchait la cure) : « Ce Dumolard est un des plus fieffés coquins de la troupe. »

– Et M. Raillane ? lui dis-je.

– Oh ! M. Raillane les passe tous. Comment M. votre père avait-il pu choisir un tel homme ?

– Ma foi, je l'ignore, je fus victime et non pas complice.

Depuis deux ou trois ans M. Dumolard disait la messe souvent chez nous, dans le salon à l'Italienne de mon grand père. La Terreur, qui ne fut jamais Terreur en Dauphiné, ne s'opposa jamais à ce que cinquante ou soixante dévotes sortassent de chez mon grand-père tous les dimanches à midi. J'ai oublié de dire que tout petit on me faisait servir des messes, et je ne m'en acquittais que trop bien. J'avais un air très décent et très sérieux. Toute ma vie les cérémonies religieuses m'ont extrêmement ému. J'avais longtemps servi la messe de ce coquin d'abbé Raillane qui allait la dire à la Propagation, au bout de la rue Saint Jacques, à gauche, – c'était un couvent et nous disions notre messe dans la tribune.

Nous étions tellement enfants Reytiers et moi qu'un grand événement un jour fut que Reytiers fit pipi pendant la messe que je servais sur un prie-dieu de sapin. Le pauvre diable cherchait à absorber l'humidité, produite à sa grande honte, en frottant son genou contre la planche horizontale du prie-dieu. Ce fut une grande scène. Nous entrions souvent chez les nonnes, l'une d'elle, grande et bien faite me plaisait beaucoup, on s'en aperçut sans doute, car en ce genre j'ai toujours été un grand maladroit et je ne la vis plus. Une de mes remarques fut que madame l'abbesse avait une masse de points noirs au bout du nez, je trouvais cela horrible.

Le gouvernement était tombé dans l'abominable sottise de persécuter les prêtres. Le bon sens de Grenoble et sa méfiance de Paris¹³⁸ nous sauvèrent de ce que cette sottise avait de trop âpre.

Les prêtres se disaient bien persécutés, mais soixante dévotes venaient à onze heures entendre leur messe dans le salon de mon grand-père. La police ne pouvait même faire semblant de l'ignorer. La sortie de notre messe faisait foule dans la Grand'rue¹³⁹.

CHAPITRE XIII.

Premier voyage aux Echelles.

Mon oncle¹⁴⁰, portait la joie dans la famille quand des *Echelles* (Savoie), où il était marié, il venait à Grenoble.

En écrivant ma vie en 1835, j'y fais bien des découvertes.

Ces découvertes sont de deux espèces, d'abord ce sont de grand morceaux de fresques sur un mur qui, depuis longtemps oubliés, apparaissent tout à coup et, à côté de ces morceaux bien conservés, sont de grands espaces où l'on ne voit que la brique du mur. Le crépi sur lequel la fresque était peinte est tombé, et la fresque est à jamais perdue.

A côté des morceaux de fresque conservés il n'y a pas de dates, il faut que j'aille à la chasse des dates actuellement en 1835. Heureusement peu importe un anachronisme, une confusion d'une ou de deux années. A partir de mon arrivée à Paris en 1799, comme ma vie est mêlée avec les événements de la Gazette, toutes les dates sont sûres.

2° En 1835 je découvre la physionomie et le pourquoi des événements. Mon oncle (Romain Gagnon) ne venait probablement à Grenoble, vers 1795 ou 96, que pour voir ses anciennes maîtresses et pour se délasser des Echelles où il régnait, car les Echelles sont un bourg, composé alors de

manants enrichis par la contrebande ou l'agriculture, et dont le seul plaisir était la chasse. Les *élégances* de la vie, les jolies femmes gaies, frivoles et bien parées, mon oncle ne pouvait les trouver qu'à Grenoble.

Je fis un voyage aux Echelles, ce fut comme un séjour dans le ciel. Tout y fut ravissant pour moi. Le bruit du Guiers, torrent qui passait à deux cents pas devant les fenêtres de mon oncle, devint un son sacré pour moi et qui sur le champ me transportait dans le ciel.

Ici déjà les phrases me manquent, il faudra que je travaille et transcrive les morceaux comme il m'arrivera plus tard pour mon séjour à Milan ¹. Où trouver des mots pour peindre le bonheur parfait, goûté avec délices et sans satiété, par une âme sensible jusqu'à l'anéantissement de la folie ?

Je ne sais si je ne renoncerai pas à ce travail. Je ne pourrais, ce me semble, peindre ce bonheur ravissant, pur, frais, divin, que par rémunération des maux et de l'ennui dont il était l'absence complète. Or, ce doit être une triste forme de peindre le bonheur.

Une course de sept heures dans un cabriolet léger par Voreppe, la Placette et St-Laurent-du-Pont me conduisit au Guiers, qui alors séparait la France de la Savoie.

Donc, alors, la Savoie n'était point conquise par le général Montesquiou¹⁴¹ (dont je vois encore le plumet, et fort occupé en 1792, je crois ;) mon divin séjour aux Echelles est donc de 1790 ou 91. J'avais alors sept ou huit ans.

Ce fut un bonheur subit, complet, parfait, amené par un changement de décoration. Ce voyage amusant de sept heures fit disparaître à jamais Séraphie, mon père, le rudiment, le maître de latin, la triste maison Gagnon de Grenoble, la bien autrement triste maison de la rue des Vieux-Jésuites.

Séraphie, le cher père, tout ce qui était si terrible et si puissant à Grenoble (un mot illisible) aux Echelles. Ma tante Camille Poncet, mariée à mon oncle Gagnon, grande et belle personne était la bonté et la piété même. Un ou deux ans avant ce voyage, près de Pont-de-Claix, du côté de Claix, au point A¹⁴², j'avais entrevu un instant sa peau blanche, à deux doigts au dessus des genoux, comme elle descendait de notre charrette ouverte. Elle était pour moi, quand je pensais à elle, un objet du plus ardent désir. Elle vit

encore, je ne l'ai pas vue depuis trente ou trente-deux ans, elle a toujours été parfaitement bonne. Etant jeune elle avait une sensibilité vraie.

Elle ressemble beaucoup à ces charmantes femmes de Chambéry (où elle allait souvent, à cinq lieues de chez elle) si bien peintes par J.J. Rousseau (*Confessions*) ; elle avait une soeur de la beauté la plus fine, du teint le plus frais, avec laquelle il me semble que mon oncle faisait un peu l'amour. Je ne voudrais pas jurer qu'il n'honorât aussi de ses attentions la *Fanchon*, la femme de chambre factotum, la meilleure et la plus gaie des filles, quoique point jolie.

Tout fut sensations exquisés et poignantes de bonheur dans ce voyage sur lequel je pourrais écrire vingt pages de superlatifs.

La difficulté (deux mots illisibles) de mal peindre et de gâter ainsi un souvenir céleste.....¹⁴³ où le *sujet* surpasse trop le *disant*, me donne une véritable peine au lieu du plaisir d'écrire. Je pourrai bien ne pas décrire du tout par la suite le passage du St-Bernard¹⁴⁴ avec l'armée de réserve (16 ou 18 mai 1800) et le séjour à Milan dans la Casa Castelbarco ou dans la Casa Bovara.

Enfin, pour ne pas laisser en blanc le voyage des Echelles, je noterai quelques souvenirs qui doivent donner une idée aussi inexacte que possible des objets qui les causèrent. J'avais huit ans quand j'eus cette vision du ciel.

Une idée me vient, peut-être que tous les malheurs de mon affreuse vie de Gr., de 1790 à 1799, ont été un bonheur, puisqu'ils ont amené le bonheur, que pour moi rien ne peut surpasser, du séjour aux Echelles et du séjour à Milan du temps de Marengo.

Arrivé aux Echelles, je fus l'ami de tout le monde, tout le monde me souriait comme à un enfant rempli d'esprit. Mon grand-père homme du monde, m'avait dit : – « Tu es laid, mais personne ne te reprochera jamais ta laideur. »

J'ai appris, il y a une dizaine d'années, qu'une des femmes qui m'a le mieux, ou du moins le plus longtemps, aimé, Victorine B.¹ parlait de moi exactement dans les mêmes termes, après vingt-cinq ans d'absence.

Aux Echelles, je fis mon amie intime de *La Fanchon* comme on l'appelait. J'étais en respect devant la beauté de ma *tatan* Camille, et n'osais guère lui parler, je la dévorais des yeux. On me conduisit chez MM.

Bonne ou de Bonne, car ils prétendaient fort à la noblesse, je ne sais même s'ils ne se disaient pas parents de Lesdiguières.

J'ai, quelques années après, retrouvé le portrait, trait pour trait, de ces bonnes gens dans les *Confessions* de Rousseau, à l'article Chambéry.

Bonne l'aîné, qui cultivait le domaine de Berlandet, à dix minutes des Echelles, où il donna une fête charmante avec des gâteaux et du lait, où je fus monté sur un âne mené par Gaubillon fils, était le meilleur des hommes ; son frère M. Blaise, le notaire, en était le plus nigaud, on se moquait toute la journée de M. Blaise qui riait avec les autres. Leur père Bonne Savardin, négociant à Marseille, était fort élégant ; mais le courtisan de la famille, le roué que tous regardaient avec respect, était au service du roi à Turin, et je ne fis que l'entrevoir.

Je ne me souviens de lui que par un portrait que M^{me} Camille Gagnon a maintenant dans sa chambre à Grenoble (la chambre de feu mon grand-père, le portrait garni d'une croix rouge, dont toute la famille est fière, est placé entre la cheminée et le petit cabinet)¹⁴⁵.

Il y avait aux Echelles une grande et belle fille, Lyonnaise réfugiée (donc la Terreur avait commencé à Lyon, ceci pourrait me donner une date certaine). Ce délicieux voyage eut lieu avant la conquête de la Savoie par le général Montesquiou, comme on disait alors, et après que les royalistes se sauvent de Lyon).

M^{lle} Cochet était sous la tutelle de sa mère, mais accompagnée de son amant, un beau jeune homme. M. —¹⁴⁶, brun et gai, avait l'air assez triste. Il me semble qu'ils venaient seulement d'arriver à Lyon. Depuis, M^{lle} Cochet a épousé un bel imbécile de mes cousins (M. Doyat), de la Terrasse, et a eu un fils à l'Ecole Polytechnique. Il me semble qu'elle a été un peu la maîtresse de mon père. Elle était grande, bonne, assez jolie, et quand je la connus aux Echelles, fort gaie. Elle fut charmante à la partie de Berlandet, mais M^{lle} Poncet, soeur de Camille (aujourd'hui M^{me} Veuve Blanchet), avait une beauté plus fine, elle parlait peu.

La mère de ma tante Camille et de M^{lle}...¹⁴⁷, madame Poncet, soeur des Bonne et de madame Gérard, était la meilleure des femmes. Sa maison, où je logeais, était le quartier général de la gaîté¹⁴⁸.

Cette maison délicieuse avait une galerie de bois, et un jardin du côté du torrent, le Guiers. Le jardin était traversé obliquement par la digue du Guiers.

A une seconde partie à Berlandet, je me révoltai par jalousie ; une demoiselle que j'aimais avait bien traité un rival de vingt ou vingt-cinq ans. Mais quel était l'objet de mes amours ? Peut-être cela me reviendra-t-il comme beaucoup de choses me reviennent en écrivant. Voici le lieu de la scène que je vois aussi nettement que si je l'eusse quitté il y a huit jours, mais sans physionomie.

Après ma révolte par jalousie, du point A¹⁴⁹ je jetais des pierres à ces dames.

Le grand Corbeau (officier en semestre) me prit et me mit sur un pommier ou mûrier en M, au point 0, entre deux branches d'où je n'osais pas descendre. Je sautai, je me fis mal, je m'enfuis vers Z.

Je m'étais un peu foulé le pied et je fuyais en boitant, l'excellent Corbeau me poursuivit, me prit et me porta sur ses épaules jusqu'aux Echelles.

Il jouait un peu de rôle de *Patito*, me disant qu'il avait été amoureux de M^{lle} Camille Poncet, ma tante, qui lui avait préféré le brillant Romain Gagnon, jeune avocat de Grenoble, revenant d'émigration à Turin.

J'entrevis, à ce voyage, M^{lle} Thérésine Maistre, soeur de M. le Comte de Maistre, surnommé Bance, et c'est Bance, auteur du *Voyage autour de ma chambre* dont j'ai vu la montée¹⁵⁰ à Rome, vers 1832. Il n'est plus qu'un ultra fort poli, dominé par une femme russe, et s'occupant encore de peinture. La jeunesse et la gaité ont disparu, il n'est resté que la bonté.

Que dirais-je d'un voyage à la grotte ? J'entends encore les gouttes silencieuses tomber du haut des grands rochers sur la route.

On fit quelques pas dans la grotte avec ces dames ; M^{lle} Poncet eut peur, M^{lle} Cochet montra plus de courage. Au retour nous passâmes le pont Jaulion, (Dieu sait quel est son vrai nom¹⁵¹.)

Que dirais-je d'une chasse sur les bois de Berlandet ? rive gauche du Guiers, par le pont Jaulion. Je glissais souvent sous les immenses hêtres. Mr – l'amant de M^{lle} Cochet chassait, avec les noms, les images sont effacés. Mon oncle donna à mon père un chien courant nommé Berland de

couleur noirâtre. Au bout d'un an ou deux, ce souvenir d'un pays délicieux pour moi mourut de maladie, je le vois encore.

Sous les bois de Berlandet je plaçai les scènes de l'Arioste

Les forêts de Berlandet et les précipices en forme de falaises, qui les bornent du côté de la route de Saint-Laurent-du-Pont devinrent pour moi un type cher et sacré. C'est là que j'ai placé tous les enchanteurs d'Ismène de la *Jérusalem Délivrée*. A mon retour, mon grand-père me laissa lire la traduction de la Jérusalem par Mirabeau, malgré toutes les observations réclamatrices de Séraphie.

Mon père le moins élégant, le plus finaud, le plus politique – disons tout en un mot, le plus Dauphinois des hommes, – ne pouvait pas être jaloux de l'amabilité, de la gaîté, de l'élégance physique et morale de mon oncle.

Il s'amusait à *broder* (mentir) ; – voulant être aimable comme mon oncle à ce voyage aux Echelles, je voulus broder pour l'imiter.

J'inventai je ne sais quelle histoire de mon rudiment (c'est ce volume caché par moi sous mon lit pour que le maître de latin (était-ce M. Joubert ou M. Durand ?) ne me me marquât pas (avec l'ongle) les leçons à apprendre aux Echelles.)

Mon oncle découvrit sans peine le mensonge d'un enfant de huit ou neuf ans, je n'eus pas la présence d'esprit de lui dire :

– Je cherchais à être aimable, comme toi ! Comme je l'aimais, je m'attendris, et la leçon me fit une impression profonde.

En me grondant (reprenant) avec cette raison et cette justice, on eût tout fait de moi. Je frémis en y pensant, si Séraphie avait eu la politesse et l'aspect de son frère, elle eût pu faire de moi un tejé.

(Je suis tout *confit de mépris* aujourd'hui. Que de bassesses et de lâchetés il y a dans les généraux de l'empire ! Voilà le vrai défaut du genre de généraux de Napoléon ; – porter aux premières dignités un homme parce qu'il est brave et a le talent de conduire une attaque ! Quel abîme de bassesses et de lâchetés morales chez les Sraip (sic) qui viennent de condamner le Sous-Off. Samto à une prison perpétuelle sous le soleil de Pondichéry pour une faute méritant à peine six mois de prison ! et ces pauvres jeunes gens ont déjà subi vingt mois ! 18 décembre 1835).

Dès que j'aurai reçu mon histoire de la Révolution de M. Thiers il faut que j'écrive, dans le blanc du volume de 1793, les noms de tous les généraux Sairp (sic) qui viennent de condamner M. Thomas, afin de les mépriser suffisamment, tout en lisant les belles actions qui les firent connaître vers 1793. La plupart de ces généraux ont maintenant soixante-cinq ans à soixante dix ans. Mon plat ami F.F... e a la bassesse infâme sans les belles actions. Et M. de T.... n ! et Dijon¹⁵² ! Je dirais encore comme Julien : Canaille ! Canaille ! Canaille !¹⁵³

Excusez cette longue parenthèse, ô lecteurs de 1880. Tout ce dont je parle sera oublié à cette époque. La généreuse indignation qui fait palpiter mon cœur m'empêche d'écrire davantage sans ridicule. Si en 1880 on a (deux mots illisibles) passables les cascades, les rapides, les anxiétés par lesquelles la France aura passé pour y arriver seront oubliées – l'histoire n'écrira qu'un seul mot à cet (sic) du nom de L.P. *le plus fripon des K*¹⁵⁴.

CHAPITRE XIV

Mort du pauvre Lambert

Je place ici pour ne pas le perdre un dessin¹⁵⁵, dont j'ai orné ce matin une lettre que j'écris à mon ami R. Colomb, qui à son âge, en homme prudent, a été mordu du chien de la Métromanie, ce qui l'a porté à me faire des reproches parce que j'ai écrit une préface¹⁵⁶ pour la nouvelle édition de des Brosses, et lui aussi avait fait une préface. Cette carte est faite pour répondre à Colomb qui dit que je vais le mépriser.

Mais ma lettre à Colomb ne fera que blanchir tous les gens à argent ; quand ils seront arrivés au bien être, [ils] se mettront à haïr les gens qui ont été lus du public. Les commis des affaires étragères seraient bien aise de me donner quelque petit déboire dans mon métier. Cette manie est plus maligne quand l'homme à argent, arrivé à cinquante ans, prend la manie de se faire écrivain. C'est comme les généraux de l'empire qui, voyant vers 1820, que la Restauration ne voulait pas d'eux, se mirent à aimer *passionnément*, c'est à dire comme un *pis aller*, la musique.

Revenons à 1794 ou 95. Je proteste de nouveau que je ne prétends pas peindre les choses en elles-mêmes, mais seulement leur effet sur moi. Comment ne serais-je pas persuadé de cette vérité par cette simple

observation : je ne me souviens pas de la physionomie de mes parents, par exemple, de mon excellent grand-père, que j'ai regardé si souvent et avec toute l'affection dont un enfant ambitieux est capable.

Comme, d'après le système barbare adopté par mon père et Séraphie, je n'avais point d'ami ni de camarade de mon âge, ma *sociabilité* (inclination de parler librement de tout) s'était divisée en deux branches.

Mon grand-père était mon camarade sérieux et respectable.

Mon ami, auquel je disais tout, était un garçon fort intelligent nommé Lambert, valet de chambre de mon grand-père. Mes confidences ennuyaient Lambert et, quand je le serrais de trop près, il me donnait une petite calotte bien sèche et proportionnée à mon âge. Je ne l'en aimais que mieux. Son principal emploi, qui lui déplaisait fort, était d'aller chercher des pêches à Saint-Vincent près le Fontanil (domaine de mon grand-père). Il y avait près de cette chaumière, que j'adorais, des espaliers fort bien exposés qui produisaient des pêches magnifiques. Il y avait des treilles qui produisaient d'excellent *Lardan* (sorte de chasselas, celui de Fontainebleau n'en est que la copie). Tout cela arrivait à Grenoble dans deux paniers placés à l'extrémité d'un bâton plat, et ce bâton se balançait sur l'épaule de Lambert, qui devait faire ainsi les quatre milles qui séparent Saint Vincent de Grenoble.

Lambert avait de l'ambition, il était mécontent de son sort ; pour l'améliorer il entreprit d'élever des vers à soie, à l'exemple de ma tante Séraphie qui s'abimait la poitrine en *faisant* des vers à soie à Saint-Vincent. (Pendant ce temps je respirais, la maison de Grenoble, dirigée par mon grand-père et la sage Elisabeth, devenait agréable pour moi. Je me hasardais quelquefois à sortir sans l'indispensable compagnie de Lambert).

Ce meilleur ami que j'eusse avait acheté un mûrier, près de Saint Joseph, il élevait ses vers à soie dans la chambre de quelque maîtresse.

En *ramassant*, (cueillant) lui-même les feuilles de ce mûrier il tomba, on nous le rapporta sur une échelle. Mon grand-père le soigna comme un fils. Mais il y avait commotion au cerveau, la lumière ne faisait plus d'impression sur ses pupilles, il mourut au bout de trois jours. Il poussait dans le délire, qui ne le quittait jamais, des cris lamentables qui me perçaient le cœur.

Je connus la douleur pour la première fois de ma vie. Je pensai à la mort.

L'arrachement produit par la perte de ma mère avait été de la folie où il entraînait, à ce qui me semble, beaucoup d'amour. La douleur de la mort de Lambert fut de la douleur comme je l'ai éprouvée tout le reste de ma vie, une douleur réfléchie, sèche, sans larmes, sans consolation. J'étais navré et sur le point de tomber (ce qui lut vertement blâmé par Séraphie) en entrant dix fois le jour dans la chambre de mon ami dont je regardais la belle figure, il était mourant et expirant.

Je n'oublierai jamais ses beaux sourcils noirs et cet air de force et de santé que son délire ne faisait qu'augmenter. Je le voyais, après chaque saignée, je voyais tenter l'expérience de la lumière devant les yeux (sensation qui me fut rappelée le soir de la bataille de Landshut, je crois, 1809).

J'ai vu une fois en Italie une figure de Saint Jean regardant crucifier son ami et son Dieu qui, tout à coup, me saisit par le souvenir de ce que j'avais éprouvé vingt-cinq ans auparavant à la mort du *pauvre Lambert*, c'est le nom qu'il prit dans la famille après sa mort. Je pourrais remplir encore cinq ou six pages de souvenirs *clairs* qui me restent de cette grande douleur. On le cloua dans sa bière, on l'emporta.....

Sunt lacrimae rerum.

Le même côté de mon cœur est ému par certains accompagnements de Mozart dans *Don Juan*.

La chambre du pauvre Lambert était située sur le grand escalier à côté de l'armoire aux liqueurs¹⁵⁷.

Huit jours après cette mort, Séraphie se mit fort justement en colère parce qu'on lui servit je ne sais quel potage (à Grenoble *soupe*) dans une petite écuelle de faïence ébréchée, que je vois encore (quarante ans après l'événement), et qui avait servi à recevoir le sang de Lambert pendant une des saignées. Je fondis en larmes tout-à-coup au point d'avoir des sanglots qui m'étouffaient. Je n'avais jamais pu pleurer à la mort de ma mère. Je ne commençai à pouvoir pleurer que plus d'un an après, seul, pendant la nuit, dans mon lit. Séraphie en me voyant pleurer Lambert, me fit une scène. Je

m'en allai à la cuisine en répétant à demi voix et comme pour me venger : infâme ! infâme !

Mes plus doux épanchements avec mon ami avaient lieu pendant qu'il travaillait à scier le bois au bûcher ¹, séparé de la cour en C, par une cloison à jours, formée de montants de noyer façonnés au tour, comme une balustrade de jardin ¹⁵⁸.

Après sa mort, je me plaçais dans la galerie au second étage de laquelle j'apercevais parfaitement les montants de la balustrade qui me semblaient superbes pour faire des toupies. Quel âge pouvais-je avoir alors ? Cette idée de toupie indique du moins l'âge de ma raison. Je pense à une chose, je puis faire rechercher l'extrait mortuaire du pauvre Lambert, mais *Lambert* était-il un nom de baptême ou de maison ? Il me semble que son frère qui tenait un petit café de mauvais ton rue de Bonne, près la caserne, s'appelait aussi Lambert. Mais quelle différence, grand Dieu ! je trouvais alors qu'il n'y avait rien de si *commun* que ce frère chez lequel Lambert me conduisit quelque fois, car, il faut l'avouer, malgré mes opinions alors parfaitement et foncièrement *kainespublic*, mes parents m'avaient parfaitement communiqué leurs goûts aristocratiques et réservés. Ce défaut m'est resté et par exemple m'a empêché, il n'y a pas dix jours, de cueillir une bonne fortune. J'abhorre la canaille (pour avoir des communications avec), en même temps que sous le nom de *peuple* je désire passionnément son bonheur et que je crois qu'on ne peut le lui procurer qu'en lui faisant des questions sur cet objet important, c'est-à-dire en l'appelant à se nommer des députés.

Mes amis, ou plutôt prétendus amis, partent de là pour mettre en doute mon sincère libéralisme. J'ai horreur de ce qui est sale, or, le peuple est toujours sale à mes yeux. Il n'y a qu'une exception pour Rome, mais là la saleté est cachée par la beauté.

Les (deux mots illisibles) que je me donnais au point H sont incroyables. C'était au point de me faire éclater ou vomir. Je viens de me faire mal en les *mimiquant*, au moins quarante ans après. Qui se souvient de Lambert aujourd'hui autre que le cœur de son ami !

J'irai plus loin, qui se souvient d'Alexandrine ¹⁵⁹, morte en Janvier 1815, il y a vingt ans ? Qui se souvient de Métilde, morte en 1825 ? Ne sont-elles

pas à moi, moi qui les aime mieux que tout le reste du monde ? Moi qui pense passionnément à elle dix fois la semaine, et souvent ?

Idée. Aller passer trois jours à Grenoble et ne voir Crozet¹⁶⁰ que le troisième jour, aller seul incognito à Claix et à la Bastille¹⁶¹.

CHAPITRE XV

Ma mère avait eu un rare talent pour le dessin, disait-on souvent dans la famille.

– Hélas ! que ne faisait-elle pas bien ? ajoutait-on avec un profond soupir. Après quoi, silence triste et long.

Le fait est qu'avant la Révolution, qui changea tout dans ces provinces reculées, on enseignait le dessin à Grenoble aussi ridiculement que le latin. Dessiner, c'était faire avec de la sanguine des hâchures bien parallèles et imitant la gravure, on donnait peu d'attention au contour.

Je trouvais souvent de grandes têtes à la sanguine dessinées par ma mère.

Mon grand-père alléguait cet exemple, ce *précédent* tout puissant, et, malgré Séraphie, j'allai apprendre à dessiner chez M. Le Roy¹⁶², ce fut un grand point de gagné ; comme M. Le Roy demeurait dans la maison Teyssère, avant le grand portail des Jacobins, peu à peu on me laissa aller seul chez lui et surtout revenir.

Cela était immense pour moi. Mes tyrans, je les appelais ainsi en voyant courir les autres enfants, souffraient que j'allasse seul de P en R¹⁶³. Je compris qu'en allant fort vite, car on comptait les minutes, et la fenêtre de Séraphie donnait précisément sur la place Grenette, je pourrais faire un tour sur la place de la Halle à laquelle on arrivait par le portail L. Je n'étais exposé que pendant le trajet de Ren L.

L'horloge de St-André qui réglait la ville sonnait les quarts ; je devais sortir à trois heures et demie ou quatre heures – je ne me souviens pas bien lequel – de chez M. Le Roy et, cinq minutes après, être rentré. M. Le Roy ou plutôt M^{me} Le Roy, une diablesse de trente-cinq ans fort piquante et avec des yeux charmants, était spécialement chargée, sous menace, je pense, de perdre un élève payant bien, de ne me laisser sortir qu'à trois heures un quart ; quelquefois, en montant, je m'arrêtais des quarts d'heures entiers regardant la fenêtre de l'escalier en F, sans autre plaisir que de me sentir libre ; dans ces rares moments, au lieu d'être employée à calculer les démarches de mes tyrans, mon imagination se mettait à jouir de tout.

Ma grande affaire fut bientôt de deviner si Séraphie serait à la maison à trois heures et demie, heure de ma rentrée. Ma bonne amie Marion, qui détestait Séraphie, m'aidait beaucoup.

Un jour que Marion m'avait dit que Séraphie sortait après le café, vers les trois heures, pour aller chez sa bonne amie, M^{me} Vignon la *boime*¹⁶⁴, je me hasardai à aller au Jardin de Ville (rempli de petits polissons (gamins)). Pour cela, je traversai la place Grenette, en passant derrière la baraque de châtaignes et la pompe, et me glissant par la voûte du jardin.

Je fus aperçu, quelque ami et protégé de Séraphie me trahit, – scène le soir devant les grands parents Je mentis, comme de juste, sur la demande de Séraphie :

– As-tu été au jardin de ville ?

Là dessus, mon grand-père me gronda doucement et poliment, mais *ferme* pour le mensonge. Je sentais vivement ce que je ne savais exprimer. Mentir n'est-il pas la seule ressource des esclaves ? Un vieux domestique, successeur du pauvre Lambert, sorte de La Rancune, fidèle exécuteur des ordres des parents et qui disait avec morosité en parlant de Soi : « Je suis assainisseur de pots de chambre », fut chargé de me conduire chez M. Le Roy.

J'étais libre les jours où il allait à St-Vincent chercher des fruits.

Cette lueur de liberté me rendit furieux. Que me feront-ils, après tout ? me dis-je, où est l'enfant de mon âge qui ne va pas seul ?

Plusieurs fois j'allais au Jardin de Ville ; si l'on s'en apercevait, on me grondait, mais je ne répondais pas. On menaça de supprimer le maître de

dessin, mais je continuais mes courses. Alléché par un peu de liberté, j'étais devenu féroce. Mon père commençait à prendre sa grande passion pour l'agriculture et il allait souvent à Claix. Je crus m'apercevoir qu'en son absence je commençais à faire peur à Séraphie. Ma tante Elisabeth, par fierté espagnole, n'ayant pas d'autorité légitime, restait neutre, mon grand-père, d'après son caractère à la Fontenelle, abhorrait les cris, Marion et ma soeur Pauline étaient hautement pour moi. Séraphie passait pour folle aux yeux de bien des gens et, par exemple, aux yeux de nos cousines, mesdames Colomb et Romagnier, femmes excellentes. (J'ai pu les apprécier après que j'ai eu l'âge de raison et quelque expérience de la vie¹⁶⁵.)

Dans ces temps là un mot de M^{me} Colomb me faisait rentrer en moi-même, ce qui me fait supposer qu'avec de la douceur on eût tout fait de moi, probablement un *plat* Dauphinois ou bien *retors*.

Je me mis à résister à Séraphie ; j'avais, à mon tour, des accès de colère abominables,

– Tu n'iras plus chez M. Le Roy, disait-elle.

Il me semble, en y pensant bien, qu'il y eut une victoire de Séraphie, et par conséquent interruption dans les leçons de dessin.

La Terreur était si douce à Grenoble que mon père, de temps à autres, allait habiter sa maison, rue des Vieux-Jésuites. Là, je vois M. Le Roy me donnant leçon sur le grand bureau noir du cabinet de mon père, et me disant à la fin de la leçon : Monsieur, dites à votre *cher* père que je ne puis plus venir pour trente-cinq ou quarante-cinq par mois.

Il s'agissait d'assignats qui *dégringolaient* (terme de pays). Mais quelle date donner à cette image fort nette qui m'est revenue tout à coup ?

Peut-être était-ce beaucoup plus tard à l'époque où je peignais à la gouache.

Le dessin de M. Le Roy était ce qui m'importait le moins. Le maître me faisait faire des yeux de profil et de face, et des oreilles à la sanguine d'après d'autres dessins gravés, ce me semble, à la manière de croquis.

M. Le Roy était un Parisien fort poli, et faible, vieilli par le libertinage le plus excessif, (telle est mon impression, mais comment pourrai-je justifier ces mots : le plus excessif ?) du reste poli, civilisé, comme on l'est à Paris, ce qui me faisait l'effet de excessivement poli, à moi accoutumé à l'air

froid, mécontent, nullement civilisé qui fait la physionomie de ces Dauphinois si fins ; (voir le caractère de Sorel père, dans le *Rouge*, mais où diable sera le *Rouge en 1880* ? Il aura passé les sombres bords.)

Un soir, à la nuit tombante, il faisait froid, j'eus l'audace de m'échapper, apparemment en allant rejoindre ma tante Elisabeth chez M^{me} Colomb ; j'osai entrer à la Société des Jacobins qui tenait des séances dans l'église de Saint-André. J'étais rempli des héros de l'histoire romaine, je me voyais un jour un Camille ou un Cincinnatus, ou tous les deux à la fois. Dieu sait à quelle peine je m'expose, me disais-je, si quelque *espion de Séraphie*, – c'est une idée d'alors, – m'aperçoit ici ? Le président était en P, des femmes mal mises en F, moi, en H¹⁶⁶.

On demandait la parole et on parlait avec assez de désordre. Mon grand-père se moquait habituellement et *gaîment* de leurs façons de parler. Il me sembla sur le champ que mon grand-père avait raison, l'impression ne fut pas favorable, je trouvais horriblement vulgaires ces gens que j'aurais voulu aimer. Cette église étroite et haute était fort mal éclairée, j'y trouvais beaucoup de femmes de la dernière classe. En un mot, je fus alors comme aujourd'hui : j'aime le peuple je déteste les oppresseurs, mais ce serait pour moi un supplice de tous les instants que de vivre avec le peuple. J'emprunterai, pour un instant¹⁶⁷, la langue pure de Cabanis. J'ai la peau beaucoup trop fine, une peau de femme, (plus tard j'avais toujours des ampoules, après avoir tenu mon sabre pendant une heure) je m'écorche les doigts que j'ai fort beaux, pour un rien, en un mot la superficie de mon corps est de femme. De là peut-être une horreur incommensurable pour ce qui a l'air *sale*, ou *humide* ou *noirâtre*. Beaucoup de ces choses se trouvaient aux Jacobins de Saint-André.

En rentrant, une heure après, chez M^{me} Colomb, ma tante au caractère espagnol me regarda d'un air fort sérieux. Nous sortîmes, quand nous fûmes seuls dans la rue, elle me dit :

- Si tu t'échappes ainsi, ton père s'en apercevra.
- Jamais de la vie, si Séraphie ne me dénonce pas.
- Laisse-moi parler... et je ne me soucie pas d'avoir à parler de toi avec ton père. Je ne te mènerai plus chez M^{me} Colomb.

Ces paroles, dites avec beaucoup de simplicité, me touchèrent. La laideur des Jacobins m'avait frappé, je fus pensif le lendemain et les jours suivants. Mon idole était ébranlée. Si mon grand-père avait deviné ma sensation, – et je lui aurais tout dit, s'il m'eût parlé au moment où nous arrosions les fleurs sur la terrasse, – il pouvait ridiculiser ces Jacobins, et me ramener au giron de l'Aristocratie (ainsi nommée alors, aujourd'hui légitimité ou parti conservateur). – Au lieu de diviniser les Jacobins, mon imagination eut été employée à se figurer et à exagérer la saleté de leur salle St-André.

Cette saleté, laissée à elle-même, fut bientôt effacée par quelque récit de bataille gagnée qui faisait gémir ma famille. Vers cette époque, les Arts s'emparaient de mon imagination, par la voie des sens, dirait un prédicateur.

Il y avait dans l'atelier de M. Le Roy un grand et beau paysage ; une montagne rapide très-voisine de l'oeil, garni de grands arbres ; au pied de cette montagne, un ruisseau très peu profond, mais large, limpide, coulait de gauche à droite, au pied des derniers arbres. Là, trois femmes presque nues (ou sans *presque*) se baignaient gaîment. C'était le seul point clair dans cette toile de 3 pieds $\frac{1}{2}$ sur 2 $\frac{1}{2}$.

Ce paysage, d'une verdure charmante, trouvant une imagination préparée par *Félicia*¹⁶⁸, devint pour moi l'idéal du bonheur. C'était un mélange de sentiments tendres et de douce volupté. Se baigner ainsi avec des femmes aimables !

L'eau était d'une limpidité qui faisait un beau contraste avec les puants ruisseaux des *Granges*, remplis de grenouilles et recouverts d'une pourriture verte. Je prenais la plante verte qui naît sur les sales ruisseaux pour une corruption. Si mon grand-père m'eut dit c'est une plante, le moisi même qui gâte ce bain est une plante, mon horreur eût rapidement cessé. Je ne l'ai surmontée tout-à-fait qu'après que M. Adrien de Jussieu, dans notre voyage à Naples (1832), – cet homme si naturel, si sage, si raisonnable, si digne d'être aimé, – m'eut parlé au long de ces petites plantes toujours un peu signe de pourriture à mes yeux, quoique je susse vaguement que c'était des plantes¹⁶⁹.

Je n'ai qu'un moyen d'empêcher mon imagination de me jouer des tours, c'est de marcher droit à l'objet. Je vis bien cela en marchant sur les deux pièces de canon (dont il est parlé dans le certificat du Général Michaud)¹⁷⁰.

Plus tard, je veux dire vers 1805, à Marseille, j'eus le plaisir délicieux de voir ma maîtresse, supérieurement faite, se baigner dans l'Huveaune, couronnée de grands arbres (dans la bastide de M^{me} Roy).

Je me rappelai vivement le paysage de M. Le Roy qui, pendant quatre ou cinq ans, avait été pour moi *l'idéal* du bonheur voluptueux. J'aurais pu m'écrier comme je ne sais quel niais d'un des romans de 1832 : Voilà *mon idéal* !

Tout cela, comme on sent, est fort indépendant du mérite du paysage qui était probablement un plat d'épinards, sans perspective aérienne.

Plus tard le *Traité nul*, opéra de Gaveau, fut pour moi le commencement de la passion qui s'est arrêtée au *Matrimonio segreto*¹⁷¹, rencontré à Ivree (fin de mai 1800), et à *Don Juan*.

CHAPITRE XVI

Je travaillais sur une petite table au point P¹⁷², près de la seconde fenêtre du grand salon à l'Italienne, je traduais avec plaisir Virgile ou les Métamorphoses d'Ovide, quand un sombre murmure d'un peuple immense, rassemblé sur la place Grenette, m'apprit qu'on venait de guillotiner deux prêtres.

C'est le seul sang que la Terreur de 93 ait fait couler à Grenoble.

Voici un de mes grands torts : mon lecteur de 1880, éloigné de la fureur et du sérieux des (mot illisible), me prendra en grippe quand je lui avouerai que cette mort qui glaçait d'horreur mon grand-père, qui *rendait* Séraphie furibonde, qui redoublait le silence hautain et espagnol de ma tante Elisabeth, me ht *pleasure*. Voilà le grand mot écrit.

Il y a plus, il y a bien pis, j'aime encore en 1835 *the man of* 1793. (Voici encore un moyen d'accrocher une date véritable. Le registre du tribunal criminel actuellement cour royale, place St-André, dût donner la date de la mort de MM. Revenaz et Guillebert¹⁷³.)

Mon confesseur, M Dumolard, du Bourg d'Oisans, (prêtre borgne et assez bonhomme en apparence, depuis 1815 tejé fini) me montra, avec des gestes qui me semblèrent ridicules, des pièces ou des vers latins écrit par MM. Revenaz et Guillebert qu'il voulait à toute force me faire considérer comme généraux de brigade.

Je lui répondis (un mot illisible) :

– Mon bon papa (grand-père) m’a dit qu’il y a vingt ans on pendit à la même place deux ministres protestants.

– Ah ! c’est bien différent !

– Le Parlement condamna les deux premiers pour leur religion, le tribunal criminel vient de condamner ceux-ci pour avoir trahi la patrie.

Si ce ne sont les mots, c’est du moins le sens.

Mais, je ne savais pas encore que discuter avec les tyrans est dangereux, on devait lire dans mes yeux mon peu de sympathie pour deux traîtres à la patrie. (Il n’y avait pas en 1795, et il n’y a plus à mes yeux, en 1835, de crime seulement *comparable*).

On me fit une querelle abominable, mon père se mit contre moi dans une des plus grandes colères dont j’ai souvenance. Séraphie triomphait. Ma tante Elisabeth me fit la morale en particulier. Mais, je crois, Dieu me pardonne, que je la convainquis que c’était la peine du talion.

Heureusement pour moi, mon grand-père ne se joignit pas à mes ennemis – en particulier il fut tout-à-fait d’avis que la mort des deux ministres protestants était aussi condamnable.

– Cher petit, sous le tyran Louis XV, la patrie n’était pas en danger.

Il ne dit pas tyran, mais mon (trois mots illisibles) le dira.

Si mon grand-père, qui déjà avait été contourné dans la bataille abbé Gardon, se fut montré de même dans cette affaire, c’en était fait, je ne l’aimais plus. Nos conversations sur la belle littérature (Rousseau, M. de Voltaire, le chapitre XV de Bélisaire, les beaux endroits de Télémaque, Séthos), qui ont formé mon esprit, eussent cessés, et j’eusse été bien plus malheureux dans tout le temps qui s’écoula de la mort des deux malheureux pr.¹⁷⁴ à ma passion exclusive pour les mathématiques – printemps ou été 1797.

Tous les après-midi d’hiver se passaient, les jambes au soleil, dans la chambre de ma tante Elisabeth qui donnait sur la Grenette au point A¹⁷⁵. Par dessus l’église de St-Louis, ou à côté pour mieux dire, on voyait le trapèze T¹⁷⁶ de la montagne de Villars de Lans. Là était mon imagination, dirigée par l’Arioste ou M. de Tressan, (je) ne voyais, rêvant, qu’un pré au milieu

dehautes montagnes. Mon griffonnage d'alors ressemblait beaucoup à l'écriture ci-jointe de mon illustre compatriote¹⁷⁷.

Mon grand-père avait coutume de dire en prenant son excellentissime café, sur les deux heures après-midi, les jambes au soleil : Dès le 15 février, *dans ce climat, il fait bon au soleil*

Il aimait beaucoup les idées géologiques et aurait été un partisan ou adversaire des soulèvements de M. Elie de Beaumont qui m'enchantent. Mon grand-père me parlait *avec passion*, c'est là l'essentiel, des idées géologiques d'un M. Guettard¹⁷⁸ qu'il avait connu, ce me semble.

Je remarquais avec ma soeur Pauline, qui était de mon parti, que la conversation dans le plus beau moment de la journée, en prenant le café, consistait toujours en gémissements, on gémissait de tout.

Je ne puis pas donner la réalité des faits, je n'en puis présenter que *l'ombre*.

Nous passions les soirées d'été de 7 à 7 ½ sur la terrasse, (à neuf heures le sein, ou saint, sonnait à St-André, les beaux sons de cette cloche me donnaient une vive émotion) mon père, peu sensible à la beauté des étoiles (je parlais sans cesse constellation avec mon grand-père), disait qu'il s'enrhumait et allait faire la conversation dans la pièce attenante avec Séraphie. Cette terrasse formée par l'épaisseur d'un mur nommé Sarazin, mur qui avait quinze à dix huit pieds, avait une vue magnifique sur la montagne de Sassenage. Là, le soleil se couchait, en hiver, sur le rocher de Voreppe¹⁷⁹.

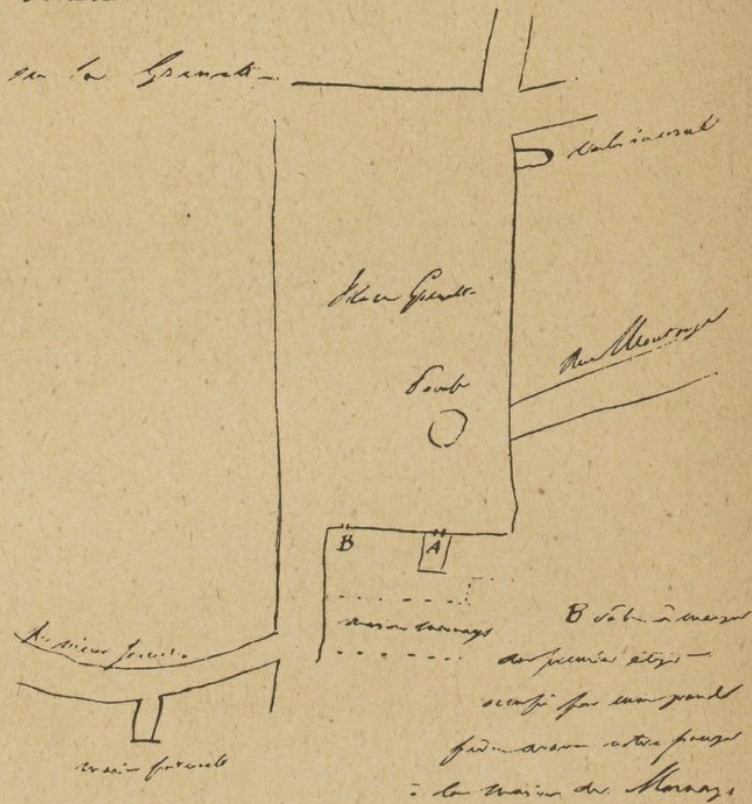
Mon grand-père fit beaucoup de dépenses pour cette terrasse. Le menuisier vint s'établir pendant un an dans le cabinet d'histoire naturelle dont il lit les armoires en bois blanc, il fit ensuite des caisses de dix pouces de large sur deux pieds de haut en châtaignier, remplies de bonne terre, de vigne et de fleurs. Deux ceps montaient du jardin de M. Périer-Lagrange, bon imbécile, notre voisin.

15 Dec. 1895.

232

par à ma femme en l'honneur pour la mort
de mon père 1787.

Comme le plan de la maison
de ma femme en l'honneur de la mort
de mon père 1787. Le plan de la maison
de la femme.



de la femme A. Le plan de la maison de la femme en l'honneur de la mort de mon père 1787.

Mon grand-père avait fait établir des portiques en liteaux de châtaignier, ce fut un grand travail dont fut chargé un menuisier nommé Poncet, bon ivrogne de trente ans. Il devint mon ami, car enfin avec lui je trouvais la douce égalité.

Mon grand-père arrosait ses fleurs tous les jours, plutôt deux fois qu'une, Séraphie ne venait jamais sur cette terrasse, c'était un moment de répit. J'aidais toujours mon grand-père à arroser les fleurs et il me parlait de Linnée et de Pline, non pas par devoir, mais avec plaisir.

Voilà la grande et extrême obligation que j'ai à cet excellent homme. Par surcroît de bonheur il se moquait fort des pédants (les Lermnier, les Salvandy d'aujourd'hui), il avait un esprit dans le genre de M. Letronne¹⁸⁰ qui vient de détrôner Memnon, *ne plus ne moins que la statue de Memnon*. Mon grand-père me parlait avec le même intérêt de l'Egypte, il me fit voir la momie achetée par son influence, pour la Bibliothèque publique, là l'excellent Père Ducros (le premier homme supérieur auquel j'ai parlé en ma vie), eut mille complaisances pour moi. Mon grand-père fort blâmé par Séraphie, appuyé du silence de mon père, me fit lire Séthos (lourd roman de l'abbé Terrasson.)

Un roman est comme un archet, la caisse du violon *qui rend les sons*, c'est l'âme du lecteur. Mon âme alors était folle, et je vais dire pourquoi.

Pendant que mon grand-père lisait assis dans un fauteuil en D¹, vis-à-vis du petit buste de Voltaire en V, je regardais la Bibliothèque placée en B, je trouvais les volumes in 4^o de Pline, traduction avec texte en regard. Là je cherchais surtout l'histoire naturelle de la *femme*.

Enfin, je fus attiré vers un tas de livres brochés – jetés confusément en L. C'étaient de mauvais romans non reliés que mon oncle avait laissés à Grenoble, lors de son départ pour s'établir aux Echelles (Savoie, près le Pont de Beauvoisin).

Cette découverte fut décisive pour mon caractère. J'ouvris quelques-uns de ces livres ; c'étaient de plats romans de 1780, mais, pour moi, c'était l'essence de la volupté.

Mon grand-père me défendit d'y toucher, mais j'épiais le moment où il était le plus occupé dans son fauteuil à lire les livres nouveaux, dont je ne sais comment il avait toujours grande abondance, et je volais un volume des romans de mon oncle. Mon grand-père s'aperçut sans doute de mes larcins ; car je me vois établi dans le cabinet d'histoire naturelle épiant que quelque malade vint le demander. Dans ces circonstances, mon grand-père gémissait de se voir enlevé à ses chères études et allait recevoir le malade dans sa

chambre ou dans l'antichambre du grand appartement. Crac ! je passais dans le cabinet d'études en L, et je volais un volume.

Je ne saurais exprimer la passion avec laquelle je lisais ces livres. Au bout d'un mois ou deux, je trouvai : *Félicia ou mes fredaines*. Je devins fou absolument, la possession d'une maîtresse réelle, alors l'objet de tous mes vœux, ne m'eût pas plongé dans un tel torrent de volupté.

Dès ce moment ma vocation fut décidée : vivre à Paris en faisant des comédies, comme Molière.

Ce fut là mon idée fixe que je cachai sous une dissimulation profonde – la tyrannie de Séraphie m'avait donné les habitudes d'un esclave.

Je n'ai jamais pu parler de ce que j'adorais, un tel discours m'eut semblé un blasphème.

Je sens cela aussi vivement en 1835, que je le sentais en 1794. Les livres de mon oncle portaient l'adresse de M. Falcon qui tenait alors l'unique cabinet littéraire, c'était un chaud patriote, profondément méprisé par mon grand père et parfaitement haï par Séraphie et mon père.

Je me mis par conséquent à l'aimer, c'est peut-être le Grenoblois que j'ai le plus estimé. Il y avait dans cet ancien laquais de madame de Brizons (ou d'une autre dame de la rue Neuve, chez laquelle mon grand-père avait été servi à table par lui), il y avait dans ce laquais une âme vingt fois plus noble que celle de mon grand-père, de mon oncle, je ne parlerai pas de mon père et du jésuite Séraphie.

Peut-être ma seule tante Elisabeth lui était-elle comparable. Pauvre, gagnant peu et dédaigneux de gagner, ce laquais Falcon plaçait un drapeau tricolore, en dehors de sa boutique, à chaque victoire des armées, et toujours défendit la République.

Il a adoré cette République du temps de Napoléon, comme sous les Bourbons, et est mort à quatre-vingt deux ans, vers 1820, toujours pauvre, mais honnête jusqu'à la plus extrême délicatesse.

En passant, je lorgnais la boutique de Falcon qui avait un grand toupet à l'œil au Royal, parfaitement poudré, et arborait un bel habit rouge à grands boutons, d'après la mode d'alors, les jours heureux pour sa chère République. C'est le plus bel échantillon du caractère dauphinois. Sa

boutique était vers la place Saint-André¹⁸¹ je me rappelle son déménagement.

Falcon vint occuper la boutique, dans l'ancien palais des Dauphins, où siégeait le Parlement et ensuite la Cour royale. Je passais exprès par le passage B pour le voir. Il avait une tille fort laide, le sujet ordinaire des plaisanteries de ma tante Séraphie qui l'accusait de faire l'amour avec les patriotes qui venaient lire les journaux dans le cabinet littéraire de son père.

Plus tard Falcon s'établit en H¹⁸². Alors j'avais la hardiesse d'aller lire chez lui. Je ne sais pas si dans le temps où je volais les livres de mon oncle, j'eus la hardiesse de m'abonner chez lui – il me semble que d'une façon quelconque j'avais de ses livres¹⁸³.

Mes rêveries furent dirigées puissamment par la *Vie et les aventures* de M^{me} de ***, roman extrêmement touchant, peut-être fort ridicule, car l'héroïne était prise par les sauvages. Je prêtais, ce me semble, ce roman à mon ami Romain Colomb qui, encore aujourd'hui, en a gardé le souvenir.

Bientôt je me procurai la *Nouvelle Héloïse*, je crois que je la pris au rayon le plus élevé de la bibliothèque de mon père à Claix.

Je la lus courbé sur mon lit dans mon *trapèze*¹⁸⁴ à Grenoble, après avoir eu soin de m'enfermer à clef et dans des transports de bonheur et de volupté impossibles à décrire. Aujourd'hui cet ouvrage me semble pédantesque et, même en 1814, dans les transports d'amour les plus fous, je ne pus pas en lire vingt pages de suite. Dès lors, voler des livres devint ma grande affaire.

J'avais un coin à côté du bureau de mon père, rue des Vieux-Jésuites, où je déposais à demi cachés par leur humble position les livres qui me plaisaient, c'étaient des exemplaires du Dante avec des gravures sur bois bizarres, des traductions de Lucien, par Perrot d'Ablancourt (les belles infidèles), la correspondance de Mylord *All-eye* avec Mylord *All-ear* du marquis d'Argens, et enfin les *Mémoires d'un homme de qualité retiré du monde*.

Je trouvai moyen de me faire ouvrir le cabinet de mon père qui était désert depuis la fatale tyrannie Amar et Merlinot, et je passai une revue exacte de tous les livres. Il y avait une superbe collection d'Elzeviers, mais malheureusement je ne comprenais rien au latin, quoique sachant par cœur le *Selectae e Profanis*. Je trouvai quelques livres in-12, au-dessus de la

petite porte communiquant au salon, et j'essayai de lire quelques articles de *l'Encyclopédie*. Mais qu'était-ce que tout cela auprès de *Félicia* et de la *Nouvelle Héloïse* ?

Ma confiance littéraire en mon grand-père était extrême, je comptais bien qu'il ne me trahirait pas envers Séraphie et mon père. Sans avouer que j'avais lu *Nouvelle Héloïse*, j'osai lui en parler avec éloge, sa conversion au jésuitisme ne devait pas être ancienne, – au lieu de m'interroger avec sévérité, il me raconta que M. le baron des Adrets (le seul des amis chez qui il continuait à dîner deux ou trois fois par mois, depuis la mort de ma mère) dans le temps que parut la *Nouvelle Héloïse* (n'est-ce pas en 1770 ?) se fit attendre un jour à dîner chez lui, M^{me} des Adrets le fit avertir une seconde fois, enfin cet homme si froid arriva tout en larmes.

– Qu'avez-vous donc, monsieur, lui dit M^{me} des Adrets, toute alarmée.

– Ah ! Madame, Julie est morte ! et il ne mangea presque pas.

Je dévorais les annonces de livres à vendre qui arrivaient avec les journaux. Mes parents recevaient alors un journal en société avec quelqu'un.

J'allais m'imaginant que Florian devait être un livre sublime, apparemment d'après les titres : *Gonsalve de Cordoue*, *Estelle*, etc.

Je mis un petit écu (3 francs) dans une lettre et j'écrivis à un libraire de Paris de m'envoyer un certain ouvrage de Florian. C'était hardi, qu'eût dit Séraphie à l'arrivée du paquet ?

Mais enfin il n'arriva jamais et avec un louis, que mon grand-père m'avait donné le jour de l'an, j'achetai un Florian. Ce fut des œuvres de ce grand homme que je tirai ma première comédie. Pendant les absences de mon père à Claix, j'inventais d'aller travailler rue des Vieux-Jésuites dans le salon de notre appartement, où, depuis quatre ans, personne n'avait mis les pieds.

Cette idée, fille du besoin du moment, comme toutes les inventions de la mécanique, avait d'immenses avantages. D'abord j'allais seul rue des Vieux-Jésuites à deux cents pas de la maison Gagnon, secundo, j'y étais à l'abri des incursions de Séraphie qui, chez mon grand-père, venait, quand elle avait le diable au corps plus qu'à l'ordinaire, visiter mes livres et fourrager mes papiers.

Tranquille, dans le salon silencieux où se trouvait le beau meuble brodé pour ma pauvre mère, je commençai à travailler avec plaisir. J'écrivis ma comédie appelée, je crois, *Piklar*.

Pour écrire, j'attendais toujours le moment du génie.

Je n'ai été corrigé de cette manie que bien tard. Si je l'eusse chassée plus tôt, j'aurais fini ma comédie de *Letellier*¹⁸⁵, que j'ai portée à Moscou, et qui plus est, rapportée (et qui est dans mes papiers à Paris.) Cette sottise a nui beaucoup à la quantité de mes travaux. Même en 1806, j'attendais le moment du génie pour écrire.

Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai jamais parlé de la chose pour laquelle j'étais passionné, la moindre objection m'eût navré le cœur. Mais je n'ai jamais parlé littérature. Mon ami, alors intime, M. Adolphe de Mareste¹⁸⁶ (né à Grenoble vers 1782), m'écrivit à Milan pour me donner son avis sur la *vie de Haydn Mozart et Métastase*. Il ne se doutait nullement que j'en fusse *the author*.

Si j'eusse parlé vers 1795 de mon projet d'écrire, quelque homme sensé m'eût dit : écrivez tous les jours pendant deux heures, génie ou non. Ce mot m'eut fait employer dix ans de ma vie dépensés niaisement à attendre le *génie*.

Après quatre ou cinq ans du plus profond et du plus plat malheur, je respirai seulement alors quand je me vis seul enfermé à clef dans l'appartement de la rue des Vieux-Jésuites, jusque la abhorré par moi. Pendant ces quatre ou cinq ans mon cœur fut rempli du sentiment de la haine impuissante. Sans mon goût pour la volupté, je serais peut-être devenu, par une telle éducation, dont ceux qui la donnaient ne se doutaient pas, un *scélérat noir* ou un coquin gracieux et insinuant, un vrai tejé, et je serais sans doute fort riche.

27 décembre 35. Lacenaire aussi écrit ses mémoires, on les dit brûlés dans l'incendie de la rue du Pont-de-Fer

CHAPITRE XVII.

Séraphie avait fait son amie intime d'une certaine madame Vignon, la première boime de la ville – (*Boime* à Grenoble veut dire hypocrite, doucereuse, jésuite-femelle.) M^{me} Vignon demeurait au troisième étage, place St-André, et était femme d'un procureur, je crois. Mais respectée comme une mère de l'Eglise, plaçant les prêtres et en ayant toujours chez elle de passage. Ce qui me touchait, c'est qu'elle avait une fille de quinze ans qui ressemblait assez à un lapin blanc, car elle avait les yeux gros et rouges. J'essayai, mais en vain, d'en devenir amoureux pendant un voyage d'une semaine ou deux que nous fîmes à Claix ; là, mon père ne se cachait nullement et a toujours habité la maison la plus belle du canton.

A ce voyage, il y avait Séraphie, elle et M^{me} Vignon, ma soeur Pauline, moi, et peut-être un M. Blanc, de Seyssins, personnage ridicule qui admirait beaucoup les jambes nues de Séraphie. Elle sortait jambes nues, sans bas, le matin dans le *clos*.

J'étais tellement emporté par le diable que les jambes de ma plus cruelle ennemie me firent impression. Volontiers j'eusse été amoureux de Séraphie. Je me figurais un plaisir délicieux à serrer dans mes bras cette ennemie acharnée.

Malgré sa qualité de demoiselle à marier, elle fit ouvrir une grande porte condamnée, qui, de sa chambre, donnait sur l'escalier de la place Grenette

et, à la suite d'une scène abominable, dans laquelle je vois encore sa figure, fit faire une clef ; apparemment son père lui refusait celle de cette porte¹⁸⁷.

Elle introduisait ses amies par cette porte et entre autres, cette madame Vignon, Tartuffe femelle, qui avait des oraisons particulières pour chaque saint et que mon grand-père eût eu en horreur si son caractère à la Fontenelle lui eût permis : 1^o de sentir l'horreur ; 2^o de l'exprimer.

Mon grand-père employait son grand juron contre cette madame Vignon : Le diable te crache au c..!

Mon père se cachait toujours à Grenoble, c'est-à-dire qu'il habitait, logeait chez mon grand-père et ne sortait pas de jour. La passion politique ne dura que dix-huit mois. Je me vois allant de sa part chez Allier, libraire, place Saint-André, avec cinquante francs en assignats, pour acheter la Chimie de Fourcroy, qui le conduisit à la passion pour l'agriculture. Je conçois bien la naissance de ce goût, il ne pouvait promener qu'à Claix.

Mais tout cela ne fut-il pas causé par les amours avec Séraphie, si amour il y a ? Je ne puis voir les physionomies des choses. Je n'ai qu'une mémoire d'enfant. Je vois des images, je me souviens des effets sur mon cœur, mais pour les causes et la physionomie, néant. C'est toujours comme les fresques du....¹⁸⁸ de Pise où l'on aperçoit fort bien un bras, et le morceau d'à côté qui représentait la tête, est tombé. Je vois une sorte d'image *fort nette* mais sans physionomie autre que celle quelle eut à mon égard. Bien plus, je ne vois cette physionomie que par le souvenir de l'effet quelle produisit en moi.

Mon père éprouva bientôt une sensation digne du cœur d'un tyran. J'avais une grive privée qui se tenait ordinairement sur les chaises de la salle à manger. Elle avait perdu un pied à la bataille et marchait en sautant. Elle se défendait contre les chats, chiens, et tout le monde la protégeait, ce qui était fort obligeant pour moi, car elle remplissait le plancher de taches blanches peu propres. Je nourrissais cette grive d'une façon peu propre avec les *chaplepons* noyés dans la *benne* de la cuisine (cafards noyés dans le seau de l'eau sale de la cuisine).

Sévèrement séparé de tout être de mon âge, ne vivant qu'avec des vieux, cet enfantillage avait du charme pour moi.

Tout-à-coup la grive disparut, personne ne voulut me dire comment quelqu'un, par inadvertance, l'avait écrasée en ouvrant une porte. Je crois

que mon père l'avait tuée par méchanceté ; il le sut, cette idée lui lit peine, un jour il m'en parla en termes fort indirects et fort délicats.

Je fus sublime, je rougis jusqu'au blanc des yeux, mais je n'ouvris pas la bouche. Il me pria de répondre, même silence, mais les yeux que j'avais fort expressifs à cet âge devaient parler.

Me voilà vengé, tyran, de l'air doux et paternel avec lequel tu m'as forcé tant de fois d'aller à cette détestable promenade des *Granges* au milieu de champs arrosés avec les *voitures de minuit* (pourette de la ville).

Pendant plus d'un mois je fus fier de cette vengeance, j'aime cela dans un enfant.

La passion de mon père pour son domaine de Claix et pour l'agriculture devenait extrême. Il m'entretenait longuement de tous ses projets, il était devenu un vrai *propriétaire du midi*. C'est un genre de folie qui se rencontre souvent au midi de Lyon ou de Tours ; cette manie consiste à acheter des champs qui rendent un ou deux pour cent, à retirer, pour cela faire, de l'argent prêté au cinq ou six, et quelquefois à emprunter au cinq pour *s'arrondir*, c'est le mot, en achetant des champs qui rapportent le deux. Un ministre de l'Intérieur, qui se douterait de son métier, arrêterait une passion qui détruit l'aisance et toute la partie du bonheur qui tient à l'argent, dans les vingt départements, au midi de Tours et de Lyon.

Mon père fut un exemple mémorable de cette manie qui a pour source à la fois l'avarice, l'orgueil et la manie nobiliaire.

CHAPITRE XVIII

L'Espagnolisme

Quand je demandais de l'argent à mon père, par exemple, parce qu'il me l'avait promis, il murmurait, se fâchait, et au lieu de six francs promis m'en donnait trois. Cela m'outrait, comment n'être pas fidèle à sa promesse ?

Les sentiments espagnols communiqués par ma tante Elisabeth me mettaient dans les nues, je ne songeais qu'à l'honneur, qu'à l'héroïsme. Je n'avais pas la moindre adresse, pas le plus petit art de me retourner, pas la moindre hypocrisie douceuse (ou tejé).

Ce défaut a résisté à l'expérience, au raisonnement, au remords d'une infinité de duperies où, par *Espagnolisme*, j'étais tombé.

J'ai encore ce manque d'adresse ; tous les jours, par espagnolisme je suis trompé d'un franc ou deux en achetant la moindre chose. Le remords que j'en ai, une heure après, a fini par me donner l'habitude de peu acheter. Je me laisse manquer une année de suite d'un petit meuble qui me coûterait douze francs par la certitude d'être trompé, ce qui me donnera de l'humeur, et cette humeur est supérieure au plaisir d'avoir le petit meuble.

J'écris ceci debout sur un bureau à la Tronchin fait par un menuisier qui n'avait jamais vu telle chose, il y a un an que je m'en prive par l'ennui

d'être trompé.

Ce caractère faisait que mes conférences d'argent, chose si épineuse entre un père de...¹⁸⁹ ans et un fils de quinze, finissaient de ma part par un accès de mépris profond et d'indisposition concentrée.

Quelquefois, non par adresse mais par hasard, je parlais avec éloquence à mon père de la chose que je voulais acheter, sans m'en douter je l'*enfiévr*ais (je lui donnais un peu de ma passion) et alors, sans difficulté, même avec plaisir, il me donnait tout ce qu'il fallait. Un jour de foire, place Grenette, pendant qu'il se cachait¹⁹⁰, je lui parlai de mon désir d'avoir de ces caractères mobiles percés dans une feuille de laiton grande comme une carte à jouer, il me donna six ou sept assignats de quinze sols, au retour j'avais tout dépensé.

– Tu dépenses toujours tout l'argent que je te donne.

Comme il avait mis à me donner ces assignats de quinze sols ce que dans un caractère aussi disgracieux on pouvait appeler de la grâce, je trouvai son reproche fort juste. Si mes parents avaient su me mener, ils auraient fait de moi un niais comme j'en vois tant en province. L'indignation, que j'ai ressentie dès mon enfance et au plus haut point à cause de mes sentiments espagnols, m'a créé en dépit d'eux le caractère que j'ai. Mais quel est ce caractère ? Je serais bien en peine de le dire.

Peut-être verrais-je la vérité à soixante-cinq ans, si j'y arrive.

Cet espagnolisme m'empêche d'avoir le *génie comique*.

1^o Je détourne mes regards de tout ce qui est bas.

2^o Je sympathise, comme à dix ans, lorsque je lisais l'Arioste, avec tout ce qui est contes d'amour, de forêts (les bois et leur vaste silence), de générosité.

Le conte espagnol le plus commun, s'il y a de la générosité, me fait venir les larmes aux yeux, tandis que je détourne les yeux du caractère de Chrysale de Molière.

Ces espagnolismes communiqués par ma tante Elisabeth me font passer, même à mon âge, pour un enfant privé d'expérience, pour un fou *de plus en plus incapable d'aucune affaire sérieuse*, ainsi que dit mon cousin Colomb, (dont ce sont les propres termes), vrai bourgeois.

La conversation du vrai bourgeois sur les *hommes et la vie*, qui n'est qu'une collection de ces détails laids, me jette dans un *spleen* profond, quand je suis forcé par quelque convenance de l'entendre un peu longtemps.

Voilà le secret de mon horreur pour Grenoble vers 1816, que, alors, je ne pouvais m'expliquer.

Je ne puis pas encore m'expliquer, aujourd'hui à 26X2 ans, la disposition au malheur que me donne le dimanche. Cela est au point que je suis gai et content, et que, si au bout de deux cents pas dans la rue, je m'aperçois que les boutiques sont fermées – c'est *dimanche*, me dis-je.

A l'instant toute disposition intérieure au bonheur s'envole.

Est-ce envie pour l'air content des ouvriers ou bourgeois endimanchés ?

J'ai beau me dire, mais je perds ainsi cinquante deux dimanches par an. La chose est plus forte que moi.

Ce défaut – mon horreur pour Chrysale – m'a peut-être maintenu jeune. Ce serait donc un heureux malheur, comme celui d'avoir eu peu de femmes (des femmes comme Bianca Milai, que je manquai à Paris, un matin vers 1829, uniquement pour ne m'être aperçu de l'heure du berger. Elle avait une robe de velours noir, ce jour-là, vers la rue du Helder ou du Montblanc).

Comme je n'ai presque pas eu de ces femmes-là, (vraies bourgeoises) je ne suis pas blasé le moins du monde à 26 X 2. Je veux dire blasé en moral, car le physique, comme de raison, est émoussé considérablement, au point de passer très bien quinze jours ou trois semaines sans femme ; ce carême-la ne me gêne que la première semaine.

La plupart de mes bêtises apparentes, surtout la bêtise de ne pas avoir saisi au passage l'occasion *qui est chauve*, comme dit D. Japhet d'Arménie, tous mes désespoirs en achetant, etc, etc. viennent de l'*Espagnolisme* communiqué par ma tante Elisabeth, pour laquelle j'eus toujours le plus profond respect, un respect si profond qu'il empêchait mon amitié d'être tendre, et, ce me semble, de la lecture de l'Arioste faite si jeune et avec tant de plaisir.

En moins d'une heure, je viens d'écrire ces douze pages, et en m'arrêtant de temps en temps pour tâcher de ne pas écrire des choses peu nettes, que je

serais obligé d'effacer.

Comment aurais-je pu écrire bien *physiquement*, M. Colomb ? – Mon ami Colomb, qui m'accable de ce reproche dans sa lettre d'hier et dans les précédentes, braverait les supplices pour sa parole, et pour moi ; il est né à Lyon vers 1785 ; son père, ancien négociant fort loyal, se retira à Grenoble, vers 1788. M. Romain Colomb a 20 à 25,000 fr. de rente, et trois filles, rue Godot-de-Mauroy, Paris.

Justification de ma mauvaise écriture : les idées me galopent et s'en vont si je ne les écris pas. Souvent, mouvement nerveux de la main.

CHAPITRE XIX

Un grand événement se préparait pour moi, j'y fus fort sensible dans le moment, mais il était trop tard, tout lien d'amitié était à jamais rompu entre mon père et moi, et mon horreur, pour les détails bourgeois et pour Grenoble, était désormais invincible.

Ma tante Séraphie était malade depuis longtemps, enfin on parla de danger ; ce fut la bonne Marion, mon amie, qui prononça ce grand mot. Le danger devint pressant, les pr.¹⁹¹ affluèrent.

Un soir d'hiver, ce me semble, j'étais dans la cuisine, vers les sept heures du soir au point H², vis-à-vis l'armoire de Marion. Quelqu'un vint dire : « Elle est passée. »

Je me jetai à genoux au point H pour remercier Dieu de cette grande délivrance.

Si les Parisiens sont aussi niais en 1880 qu'en 1835, cette façon de prendre la mort de la soeur de ma mère me fera passer pour barbare, cruel, atroce.

Quoi qu'il en soit, telle est la vérité. Après la première semaine de messes des morts et de prières, tout le monde se trouva grandement soulagé dans la maison. Je crois que mon père même fut bien aise d'être délivré de cette maîtresse diabolique – si toutefois elle a été sa maîtresse – ou de cette amie intime diabolique.

Une de ses dernières actions avait été, un soir que je lisais sur la commode de ma tante Elisabeth la *Henriade* ou *Bélisaire*, – que mon grand-père venait de me prêter – de s'écrier :

– Comment peut-on donner de tels livres à cet enfant ? qui lui a donné ce livre ?

Mon excellent grand-père, sur ma demande importune, venait d'avoir la complaisance, malgré le froid, d'aller avec moi jusque dans son cabinet de travail, touchant la terrasse, à l'autre bout de la maison pour me donner ce livre dont j'avais soif ce soir là.

Toute la famille était en rang d'oignons devant le feu. Mon grand-père au reproche insolent de sa tille ne répondit, en haussant les épaules, que :

– Elle est malade.

– Il me semble que bientôt après j'allais à l'Ecole Centrale, chose que Séraphie n'eut jamais souffert. Je crois que ce fut vers 1797 et que je ne fus que trois ans à l'Ecole Centrale.

Bien des années après, vers 1817, j'appris de M. Tracy que c'était lui, en grande partie, qui avait fait la loi excellente des Ecoles Centrales¹⁹².

Mon grand-père fut le très digne chef du jury chargé de présenter à l'administration départementale les noms des professeurs et d'organiser l'école. Mon grand-père adorait les lettres et l'instruction, et, depuis quarante ans, était à la tête de tout ce qui s'était fait de littéraire ou de libéral à Grenoble.

Séraphie l'avait vertement blâmé d'avoir accepté ces fonctions de membre du jury d'organisation, mais le fondateur de la Bibliothèque publique devait à sa considération dans le monde d'être le chef de l'Ecole Centrale.

Mon maître Durand, qui venait à la maison me donner des leçons, fut professeur de latin, comment ne pas aller à son cours à l'École Centrale ? Si Séraphie eut vécu elle eût trouvé une raison, mais, dans l'état des choses, mon père se borna à dire des mots profonds et sérieux sur le danger des mauvaises connaissances pour les mœurs. Je ne me sentais pas de joie, il y eut une séance d'ouverture de l'Ecole dans les salles de la Bibliothèque où mon grand-père fit un discours.

C'est peut-être là cette assemblée si nombreuse dans la première salle dont je trouve l'image dans ma tête¹⁹³.

Les professeurs étaient MM. Durand, pour la langue latine ; Gattel, grammaire générale, et même logique ; Dubois-Fontanelle, auteur de la tragédie *d'Ericie* ou *la Vestale*¹⁹⁴ et rédacteur pendant vingt deux ans de la Gazette des deux Ponts, Belles-Lettres ; Troussel, jeune médecin, la chimie ; Jay, grand hableur de cinq pieds dix pouces, sans l'ombre de talent, mais bon pour enfiévrer (monter la tête des enfants), le dessin, – il eut bientôt trois cents élèves ; Chalvet (Pierre Vincent), jeune pauvre libertin, véritable auteur, sans aucun talent, l'histoire – et chargé de recevoir l'argent des inscriptions qu'il mangea en partie avec trois sœurs fort catins de leur métier qui lui donnèrent une nouvelle V., de laquelle il mourut bientôt après¹⁹⁵ ; enfin Dupuis, le bourgeois le plus emphatique et le plus paternel que j'aie jamais vu, professeur de mathématiques – sans l'ombre de l'ombre de talent.

Le seul homme parfaitement à sa place était M. l'abbé Gattel – abbé coquet, propre, toujours dans les sociétés des femmes, véritable abbé du XVII^e siècle ; mais il était fort sérieux en faisant son cours. M. Gattel avait fait un fort bon dictionnaire où il avait osé noter la prononciation, et dont je me suis toujours servi. Enfin c'était un homme qui savait travailler cinq à six heures tous les jours, ce qui est rare en province, où l'on ne sait que *baguenauder* toute la journée.

Les cours s'ouvrirent au printemps, je crois, dans des salles provisoires.

Celle de M. Durand avait une vue délicieuse, et, enfin après un mois, j'y fus sensible. C'était un beau jour d'été et une brise douce agitait les foins des glacis de la porte de Bonne¹⁹⁶.

Mes parents me vantaient sans cesse et, à leur manière, la beauté des champs, de la verdure, des fleurs, des renoncules, etc.

Ces plates phrases m'ont donné, pour les fleurs et les plates bandes, un dégoût qui dure encore.

Par bonheur, la vue magnifique¹⁹⁷ que je trouvais *tout seul* à une fenêtre du collège, voisine de la salle du latin où j'allais rêver, surmonta le profond dégoût causé par les phrases de mon père et des pr. ses amis.

C'est ainsi que tant d'années après, les phrases nombreuses et prétentieuses de MM. de Chateaubriand et de Salvandy m'ont fait écrire *le Rouge et le Noir* d'un style trop haché. Grande sottise, car, dans vingt ans, qui songera aux fatras hypocrites de ces messieurs ? Et moi je mets un billet à une loterie, dont le gros lot se réduit à ceci : être lu en 1935.

Ce fut une chose bien étrange pour moi que de débiter au printemps de 94 ou 95, à douze ans, dans une école où j'avais dix ou douze camarades.

Je trouvais la réalité bien au-dessous des folles images de mon imagination. Ces camarades n'étaient pas assez gais, pas assez fous, et ils avaient des façons bien ignobles.

Tout le collège était rempli d'ouvriers, beaucoup de chambres de notre troisième étage étaient ouvertes, j'allais y rêver seul.

Tout m'étonnait dans cette liberté tant souhaitée, et à laquelle j'arrivais enfin. Les charmes que j'y trouvais n'étaient pas ceux que j'avais rêvés, ces compagnons si gais, si aimables, si nobles, que je m'étais figurés, je ne les trouvais pas, mais à leur place, des polissons très égoïstes.

Ce désappointement, je l'ai eu à peu près dans tout le courant de ma vie. Les seuls bonheurs d'ambition en ont été exempts, lorsque, en 1810, je fus auditeur et, quinze jours après, inspecteur du mobilier. Je fus ivre de contentement, pendant trois mois, de n'être plus commissaire des guerres et exposé à l'envie et aux mauvais traitements de ces héros si grossiers qui étaient les manœuvres, de l'empereur à Léna et à Wagram. La postérité ne saura jamais la grossièreté et la bêtise de ces gens-là hors de leur champ de bataille. Et même sur ce champ de bataille, quelle prudence ! C'étaient des gens comme l'amiral Nelson, songeant toujours à ce que chaque blessure leur rapporterait en dotations et en croix.

Mais, bon Dieu ! où en suis-je ? A l'école de latin, dans les bâtiments du collège.

Je ne réussissais guère avec mes camarades, je vois aujourd'hui que j'avais alors un mélange fort ridicule de hauteur et de besoin de m'amuser. Je répondais à leur égoïsme le plus âpre par mes idées de noblesse espagnole. J'étais navré quand, dans leurs jeux, ils me laissaient de côté.

J'étais malin et je disais des bons mots qui m'ont valu force coups de poing, et ce même caractère m'a valu en Italie et en Allemagne, à l'armée, quelque chose de mieux et, à Paris, des critiques acharnées dans la petite littérature.

Quand un mot me vient, je vois sa gentillesse et non sa méchanceté. Je suis toujours surpris de sa portée comme méchanceté.

Maintenant, par prudence, je ne dis plus ces mots, et, l'un de ces jours, D. Filippo... me rendait cette justice que j'étais l'un des hommes les moins méchants qu'il eût jamais vus, quoique ma réputation fût homme d'infiniment d'esprit, mais bien méchant et encore plus immoral – immoral parce que j'ai écrit sur les femmes dans l'*Amour* et parce que, malgré moi, je me moque des hypocrites, corps respectable à Paris, qui le croirait ? plus encore qu'à Omar.

Même en racontant qu'un cabriolet jaune vient de passer dans la rue, j'ai le malheur d'offenser mortellement les hypocrites et même les niais.

Mais au fond, cher lecteur, je ne sais pas ce que je suis ; bon, méchant, spirituel, sot. Ce que je sais parfaitement, ce sont les choses qui me font peine ou plaisir, que je désire ou que je hais.

Un salon de provinciaux enrichis, et qui étalent du luxe, est ma bête noire, par exemple. Ensuite, vient un salon de marquis et de grands-cordons de la Légion d'honneur, qui étalent de la morale.

Un salon de huit ou dix personnes dont toutes les femmes ont eu des amants, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi, est l'endroit du monde où je me trouve le mieux. Là, dans mon centre, j'aime infiniment mieux entendre parler un autre que de parler moi-même. Volontiers je tombe dans le silence du *bonheur* et, si je parle, ce n'est que *pour payer mon billet d'entrée*¹⁹⁸, mot employé dans ce sens, que j'ai introduit dans la société de Paris ; il est comme *fioriture* (importé par moi) et que je rencontre sans cesse. Je rencontre plus rarement, il faut en convenir, cristallisation¹⁹⁹ (voir l'*Amour*). Mais je n'y tiens pas le moins du monde, si l'on trouve un meilleur mot, plus apparenté dans la langue, pour la même idée, je serai le premier à y applaudir et à m'en servir.

CHAPITRE XX

Mon âme délivrée de la tyrannie commençait à prendre quelque ressort. Peu à peu je n'étais plus continuellement obsédé de ce sentiment si énervant : la haine impuissante. Ma bonne tante Elisabeth était ma providence. Elle allait presque tous les soirs faire sa partie chez M^{mes} Colomb ou Romagnier. Ces excellentes sœurs avaient de belles âmes, chose si rare en province, et étaient tendrement attachées à ma tante Elisabeth.

Souvent, de chez ces dames, je l'accompagnais jusqu'à la porte de l'appartement et je redescendais en courant pour aller passer une demi-heure à la promenade du Jardin de Ville qui le soir, en été, au clair de lune, sous de superbes marronniers de quatre-vingts pieds de haut, servait de rendez-vous à tout ce qui était jeune et brillant dans la ville.

Peu à peu je m'enhardis, j'allais au spectacle, toujours au parterre, debout.

Je sentais un tendre intérêt à regarder une jeune actrice nommée M^{lle} Kably. Bientôt j'en fus éperdûment amoureux ; je ne lui ai jamais parlé.

C'était une jeune femme mince, assez grande, avec un nez aquilin, jolie, svelte, bien faite. Elle avait encore la maigreur de la première jeunesse, mais un visage sérieux et souvent mélancolique.

Tout fut nouveau pour moi clans l'étrange folie qui, tout à coup, se trouva maîtresse de toutes mes pensées. Tout autre sentiment s'évanouit pour moi.

Je reconnus à peine le sentiment dont la peinture m'avait charmé dans la *Nouvelle Héloïse*, encore moins était-ce la volupté de *Félicia*. Je devins, tout-à-coup, indifférent et juste pour tout ce qui m'environnait, c'est l'époque de la mort de ma haine pour ma tante Séraphie.

M^{lle} Kably jouait dans la comédie les rôles de jeunes premières, elle chantait aussi dans l'Opéra-Comique.

On sent bien que la vraie comédie n'était pas à mon usage. Mon grand père m'étourdissait sans cesse du grand mot : *la connaissance du cœur humain*. Mais que pouvais-je savoir *sur ce cœur humain* ? Quelques *prédictions* tout au plus, accrochées dans les livres, dans *Don Quichotte* particulièrement, le seul presque qui ne m'inspirât pas de la méfiance, tous les autres avaient été conseillés par mes tyrans, car mon grand père (nouveau converti, je pense) s'abstenait de plaisanter sur les livres que mon père et Séraphie me faisaient lire.

Il me fallait donc la comédie romanesque, c'est-à-dire le drame peu noir, présentant des malheurs d'amour et non d'argent (le drame noir et triste s'appuyant sur le manque d'argent m'a toujours fait horreur).

M^{lle} Kably brillait dans *Claudine* de Florian.

Une jeune savoyarde, qui a eu un petit enfant au Montan vert d'un jeune voyageur élégant, s'habille en homme et, suivie de son petit marmot, fait le métier de décrotteur sur une place de Turin. Elle retrouve son amant qu'elle aime toujours, elle devient son domestique, mais cet amant va se marier.

L'acteur qui jouait l'amant, nommé Poussi, ce me semble, – ce nom me revient tout à coup après tant d'années – disait avec un naturel parfait : Claude ! Claude ! dans un certain moment où il grondait son domestique qui lui disait du mal de sa future. Ce ton de voix retentit encore dans mon âme, je vois l'acteur.

Pendant plusieurs mois, cet ouvrage souvent redemandé par le public, me donna les plaisirs les plus vifs, et je dirais les plus vifs que m'aient donnés les ouvrages d'art, si, depuis longtemps, mon plaisir n'avait été l'admiration tendre, la plus dévouée et la plus folle.

Je n'osais pas prononcer le nom de M^{lle} Kably ; si quelqu'un la nommait devant moi, je sentais un mouvement singulier près du cœur, j'étais sur le point de tomber. Il y avait comme une tempête dans mon sang.

Si quelqu'un disait *la Kably*, j'éprouvais un sentiment de haine et d'orreur²⁰⁰, que j'étais à peine maître de me contenir.

Elle chantait de sa pauvre petite voix faible dans *Le Traité nul*, opéra de Gaveau (pauvre d'esprit, mort fou quelques années plus tard).

Là, commença mon amour pour la musique qui a peut-être été ma passion la plus forte et la plus coûteuse, elle dure encore à 26 X 2 ans, et plus vive que jamais. Je ne sais combien de lieues je ne ferais pas à pied, où à combien de jours de prison je ne me soumettrais pas pour entendre *D. Juan* ou le *Matrimonio Segreto*, et je ne sais pour quelle autre chose je ferais cet effort.

J'appris par coeur, et avec quels transports ! le filet de vinaigre continu et saccadé qu'on appelait *Le Traité nul*.

Un acteur passable qui jouait gaiement le rôle du valet (je vois aujourd'hui qu'il avait la véritable insouciance d'un pauvre diable qui n'a que de tristes pensées à la maison, et qui se livre à son rôle avec bonheur) me donna les premières idées du *comique*.

M^{lle} Kably jouait aussi dans *l'Epreuve villageoise* de Grétry, infiniment moins mauvaise que le *Traité nul*. Une situation tragique me fit frémir dans *Raoul, sire de Créqui*, en un mot, tous les mauvais petits opéras de 1794 furent portés au sublime pour moi, par la présence de M^{lle} Kably – rien ne pouvait être commun ou plat dès qu'elle jouait.

J'eus, un jour, l'extrême courage de demander à quelqu'un où logeait M^{lle} Kably. C'est probablement l'action la plus brave de ma vie.

– Rue des Clercs, me répondit-on.

J'avais eu le courage, au paravant, de demander si elle avait un amant ; à quoi l'interrogé me répondit par quelque dicton grossier, il ne savait rien sur son genre de vie.

Je passais par la rue des Clercs à mes jours de grand courage, le cœur me battait, je serais peut-être tombé si je l'eusse rencontrée ; j'étais bien délivré quand, arrivé au bas de la rue des Clercs, j'étais sûr de ne pas la rencontrer.

Un matin, me promenant seul au bout de l'allée des grands marronniers, au Jardin de Ville, et pensant à elle comme toujours, je l'aperçus à l'autre bout du jardin contre le mur de l'intendance, qui venait vers la terrasse²⁰¹.

Je faillis me trouver mal et enfin *je pris la fuite*, comme si le diable m'emportait, le long de la grille. J'eus le bonheur de n'en être pas aperçu. Notez qu'elle ne me connaissait d'aucune façon. Voilà un des traits les plus marqués de mon caractère, tel j'ai toujours été (même avant hier)²⁰². Le bonheur de la voir de près, à cinq ou six pas de distance, était trop grand, il me brûlait et je fuyais cette brûlure, peine fort réelle.

Cette singularité me porterait assez à croire que pour l'amour j'ai le tempérament mélancolique de Cabanis.

En effet, l'amour a toujours été pour moi la plus grande des affaires, ou plutôt la seule. Jamais je n'ai eu peur de rien que de voir la femme que j'aime regarder un rival avec intimité.

Auprès de l'Empereur, j'étais attentif, zélé, ne pensant, nullement à ma cravate, à la grande différence des autres.

Je ne suis ni timide, ni mélancolique en écrivant et m'exposant au risque d'être sifflé, je me sens plein de courage et de fierté quand j'écris une phrase qui serait repoussée par l'un de ces deux géants (de 1835) : MM. de Chateaubriand ou Villemain.

Sans doute, en 1880, il y aura quelque charlatan adroit, mesuré, à la mode, comme ces messieurs aujourd'hui. Mais si on lit ceci on me croira envieux, ceci me désole ; ce plat vice bourgeois est, ce me semble, le plus étranger à mon caractère.

Réellement, je ne suis que mortellement jaloux dès que je fais la cour à une femme que j'aime bien, bien plus, je le suis même de ceux qui lui ont fait la cour, dix ans avant moi.

Je trouve sans doute beaucoup de plaisir à écrire depuis une heure, et à chercher à peindre *bien juste* mes sensations du temps de M^{lle} Kably, mais qui diable aura le courage de lire cet amas excessif de *je* et de *moi*, (cela me paraît *puant* à moi-même). C'est là le défaut de ce genre d'écrit, et d'ailleurs, je ne puis relever la fadeur par aucune sauce de charlatanisme, oserais-je ajouter : *comme les confessions de Rousseau* ? Non, malgré l'énorme absurdité de l'objection, l'on va me croire encore envieux ou plutôt cherchant à établir une comparaison, effroyable par l'absurde, avec le chef-d'œuvre de ce grand écrivain.

Je proteste de nouveau et une fois pour toutes que je méprise souverainement et sincèrement M. Pariset, M. de Salvandy, M. St-Marc de Girardin et les autres hableurs pédants gagés et tejjé du Journal des Débats²⁰³, mais pour cela je ne m'en crois pas plus près des grands écrivains. Je ne me crois d'autre garant de mérite que de peindre *ressemblante* la nature qui m'apparaît si clairement à de certains moments ; je suis sûr de ma parfaite bonne foi, de mon adoration pour le vrai, et du plaisir que j'ai à écrire.

Mais revenons à M^{lle} Kably, que j'étais loin de l'envie et de songer à craindre l'*imputation d'envie* et de songer aux autres de quelque façon que ce fût dans ce temps là ! La vie commençait pour moi.

Il n'y avait qu'un être au monde : M^{lle} Kably, qu'un événement : devait-elle jouer ce soir là, ou le lendemain ?

Quel désappointement quand elle ne jouait pas, et qu'on donnait quelque tragédie !

Quel transport de joie pure, tendre, triomphante quand je lisais son nom sur l'affiche ! Je la vois encore cette affiche, sa forme, son papier, ses caractères.

J'allais successivement lire ce nom chéri à trois ou quatre des endroits auxquels on affichait ; les caractères un peu usés du mauvais imprimeur qui fabriquait cette affiche devinrent chers et aimés pour moi, et, durant de longues années je les ai aimés, mieux que de plus beaux.

Même je me rappelle que, en arrivant à Paris, en novembre 1799, la beauté des caractères me choqua ; ce n'étaient plus ceux qui avaient imprimé le nom de Kably.

Elle partit, je ne puis dire l'époque. Pendant longtemps je ne pus plus aller au spectacle.

CHAPITRE XXI

Vers ce temps-là, je me liai je ne sais comment avec François Bigillion.

C'était un homme simple, naturel, de bonne foi, qui ne cherchait jamais à faire entendre par une réponse ambitieuse qu'il connaissait le monde, les femmes, etc. c'était là notre grande ambition et notre principale fatuité au collège. Chacun de ces marmots voulait persuader à l'autre, qu'il avait eu des femmes ; rien de pareil chez le bon Bigillion. Nous faisons de longues promenades ensemble, surtout vers la tour de Rabot et la Bastille. La vue magnifique dont on jouit de là, surtout vers Eybens, derrière lequel apparaissent les plus hautes Alpes, élevait notre âme. Dans ces promenades nous nous faisons part, avec toute franchise, de ce qu'il nous semblait de cette forêt terrible, sombre et délicieuse, dans laquelle nous étions sur le point d'entrer. On voit qu'il s'agit de la société et du monde.

Bigillion avait de grands avantages sur moi.

Il avait vécu libre depuis son enfance, fils d'un père qui ne l'aimait point trop, et savait s'amuser autrement qu'en faisant de son fils sa poupée.

Il avait eu pour oncle un moine savant et, ce me semble, très peu moine, le bon père Morlon, bénédictin, qui, dans mon enfance avait bien voulu par amitié pour mon grand-père me confesser une ou deux fois. J'avais été bien surpris de son ton de douceur et de politesse bien différent de l'âpre

pédantisme des cuistres morfondus, auxquels mon père me livrait le plus souvent, tel que M. l'abbé Rambault.

Ce bon père Morlon a eu une grande influence sur mon esprit, il avait Shakespeare traduit par Letourneur, et son neveu Bigillion emprunta pour moi, successivement, tous les volumes de cet ouvrage considérable pour un enfant, dix-huit à vingt volumes.

Je me sentais renaître en le lisant. D'abord, il avait l'immense avantage de n'avoir pas été loué par mes parents comme Racine. Il suffisait qu'ils louassent une chose *de plaisir* pour me la faire prendre en horreur.

Pour que rien ne manquât au pouvoir de Shakespeare sur mon cœur, je crois même que mon père m'en dit du mal.

J'ai lu continuellement Shakespeare de 1796 à 1799.

Racine, sans cesse loué par mes parents, me faisait l'effet d'un plat hypocrite. Mon grand-père m'avait conté l'anecdote de sa mort pour n'avoir plus été regardé par Louis XIV. D'ailleurs, les vers m'ennuyaient comme allongeant la phrase et lui faisant perdre de sa netteté. J'abhorrais *Coursier* au lieu de cheval. J'appelais cela de l'hypocrisie.

Comment, vivant solitaire dans le sein d'une famille parlant fort bien, aurais-je pu sentir le langage plus ou moins noble ? Où aurais-je pris le langage non élégant ?

Corneille me déplaisait moins.

Les auteurs qui me plaisaient alors à la folie, furent Cervantes, D. Quichotte et l'Arioste, tous les trois traduits. Immédiatement après, venait Rousseau qui avait le double défaut de louer les prêtres et d'être loué par mon père.

Je lisais avec délices les *Contes* de La Fontaine et *Félicia*. Mais ce n'étaient pas des *plaisirs littéraires*. Ce sont de ces livres qu'on ne lit que d'une main, comme disait M^{me} ***²⁰⁴.

Quand, en 1824, au moment de tomber amoureux de Clémentine, j'écrivis *Racine et Shakespeare* on m'accusa de jouer la comédie et de renier mes premières sensations d'enfance, on voit combien c'était vrai ! Et je me gardai de dire (comme incroyable) que mon premier amour avait été pour Shakespeare – et entre autres pour *Hamlet* et *Roméo et Juliette*.

Les Bigillion habitaient rue Chenoise. Dans cet appartement, situé au troisième étage, vivaient avec eux la sœur, M^{lle} Victorine Bigillion, fort simple, fort jolie, mais nullement d'une beauté grecque, au contraire c'était une figure profondément allobroge, elle était même, en y réfléchissant plutôt laide que jolie, mais piquante et bonne fille. Victorine jouait avec nous sans se douter que nous étions de sexes différents.

M^{lle} Victorine avait de l'esprit et réfléchissait beaucoup, elle était la fraîcheur même. Sa figure était parfaitement d'accord avec la fenêtre à croisillons de l'appartement qu'elle occupait avec ses deux frères, sombre quoique au midi et au troisième étage, mais la maison vis-à-vis était énorme. Cet accord parfait me frappait, ou plutôt j'en sentis l'effet, et je n'y comprenais rien.

Là, souvent j'assistai au souper des deux frères et de la sœur. Une servante de leur pays, simple comme eux, le leur préparait, ils mangeaient du pain bis, ce qui me semblait incompréhensible à moi qui n'avais jamais mangé que du pain blanc.

Là, c'était tout mon avantage à leur égard ; à leurs yeux, j'étais d'une classe supérieure, le petit-fils de M. Gagnon, membre du jury de l'Ecole centrale était noble et eux bourgeois tendant au paysan. Ce n'est pas qu'il y eut chez eux regret ni sotte admiration, par exemple ils aimaient mieux le pain bis que le pain blanc, et il ne dépendait que d'eux de faire bluter de la farine pour avoir du pain blanc.

Nous vivions là en toute innocence, autour de cette table de noyer couverte d'une nappe de toile écrue, Bigillion, le frère aîné, 14 ou 15 ans, Rémy, 12, M^{lle} Victorine 13, moi 13, la servante 17.

Nous formions une société bien jeune, comme on voit, et aucun grand parent pour nous gêner. Quand M. Bigillion, le père venait à la ville pour un jour ou deux, nous n'osions pas désirer son absence, mais il nous gênait.

Nous vivions comme de jeunes lapins jouant dans un bois, tout en broutant les serpolets. M^{lle} Victorine était la ménagère ; elle avait des grappes de raisin séché dans une feuille de vigne serrée par un fil, qu'elle me donnait et que j'aimais presque autant que sa charmante figure. Quelquefois je lui demandais une seconde grappe et souvent elle me refusait disant : Nous n'en avons plus que huit, et il faut finir la semaine.

Chaque semaine, une ou deux fois, les provisions venaient de St-Ismier. C'est l'usage à Grenoble. La passion de chaque bourgeois est son *domaine*, et il préfère une salade qui vient de son domaine à Montbonnot, St-Ismier, Corenc, Voreppe, St-Vincent, Claix, Echirolles, Eybens, Domène, etc. et qui lui revient à quatre sous, la même salade achetée deux sous à la place aux herbes. Ce bourgeois avait 10,000 fr. placés au 5 % chez, les Périet (père et cousin de Casimir, ministre en 1832), il les place en un domaine qui lui rend le 2 ou le 2 ½, et il est ravi. Je pense qu'il est payé en vanité et par le plaisir de dire d'un air important : *il faut que j'aille à Montbonnot ou je viens de Montbonnot*.

Je n'avais pas d'amour pour Victorine, mon cœur était encore tout meurtri du départ de M^{lle} Kably et mon amitié pour Bigillion était si intime qu'il me semble que, d'une façon abrégée, de peur du rire, j'avais osé lui confier ma folie.

J'étais fort timide envers Victorine, dont j'admirais la gorge naissante, mais je lui faisais confiance de tout, par exemple les persécutions de Séraphie dont j'échappais à peine, et je me souviens qu'elle refusait de me croire, ce qui me faisait une peine nouvelle. Elle me faisait entendre que j'avais un mauvais caractère.

Le sévère Rémy avait vu de fort mauvais oeil que je fisse la cour à sa sœur, Bigillion me le fit entendre et ce fut le seul point sur lequel il n'y eut pas franchise parfaite entre nous. Souvent, vers la tombée de la nuit, après la promenade, comme je faisais mine de monter chez Victorine, je recevais un adieu furtif qui me contrariait fort. J'avais besoin d'amitié et de parler avec franchise, le cœur ulcéré par tant de méchancetés, dont, à tort ou à raison, je croyais fermement avoir été l'objet.

J'avouerai pourtant que cette conversation toute simple, je préférais de beaucoup l'avoir avec Victorine, qu'avec ses frères. Je vois aujourd'hui mon sentiment d'alors, il me semblait incroyable de voir de si près cet animal terrible, une femme, et encore avec des cheveux superbes, un bras divinement tait quoique un peu maigre, et enfin une gorge charmante souvent un peu découverte à cause de l'extrême chaleur. Il est vrai qu'assis contre la table de noyer, à deux pieds de M^{lle} Bigillion, l'angle de la table

entre nous, je ne parlais aux frères que pour être bien sage. Mais pour cela je n'avais aucune envie d'être amoureux.

J'étais *scolato* (brûlé, échaudé), comme on dit en italien, je venais d'éprouver que, l'amour était une chose sérieuse et terrible. Je ne me disais pas, mais je sentais fort bien que au total, mon amour pour M^{lle} Kably m'avait probablement causé plus de peines que de plaisirs.

Pendant ce sentiment pour Victorine, tellement innocent en paroles et même en idées, j'oubliais de haïr et surtout de croire qu'on me haïssait.

Sans parler nullement de l'amitié qui régnait entre nous, j'eus l'imprudence de nommer cette famille, un jour, en soupant, avec mes parents. Je fus sévèrement puni de ma légèreté. Je vis mépriser, avec la pantomime la plus expressive, la famille et le père de Victorine.

– N'y a-t-il pas une fille ? ce sera quelque demoiselle de campagne ?

Je ne me rappelle que faiblement les termes d'affreux mépris et la mine de froid dédain qui les accompagnait. Je n'ai mémoire que pour l'impression brûlante que fit sur moi ce mépris.

Ce devait être absolument l'air de mépris moqueur que M. le baron des Adrets employait sans doute en parlant de ma mère ou de ma tante.

Ma famille, malgré l'état de médecin et d'avocat, se croyait être sur le bord de la noblesse, les prétentions de mon père n'allaient même à rien moins que celles de gentilhomme déchu. Tout le mépris qu'on exprima, ce soir là pendant tout le souper, était fondé sur l'état de bourgeois de campagne de M. Bigillion, père de mes amis, et sur ce que son frère cadet, homme très fin, était directeur de la prison départementale, place St-André, une sorte de geôlier bourgeois.

Cette famille avait reçu St-Bruno à la grande Chartreuse ; rien n'était mieux prouvé, cela était bien autrement respectable que la famille Beyle (juge du village de Sassenage, sous les seigneurs du moyen-âge.) Mais le bas Bigillion saluait le premier mon grand-père du plus loin qu'il l'apercevait et, de plus, parlait de M. Gagnon avec la plus haute considération²⁰⁵.

J'avais perdu l'appétit en entendant traiter ainsi mes amis, on me demanda ce que j'avais. Je répondis que j'avais goûté fort tard. Le mensonge est la seule ressource de la faiblesse. Je mourais de colère contre

moi-même : quoi ! j'avais été assez sot pour parler à mes parents de ce qui m'intéressait ?

Ce mépris me jeta dans un trouble profond ; j'en vois le pourquoi en ce moment, c'était Victorine. Ce n'était donc pas avec cet animal terrible, si redouté, mais si exclusivement adoré, une femme comme il faut et jolie, que j'avais le bonheur de faire, chaque soir, la conversation presque intime ?

Au bout de quatre ou cinq jours de peine cruelle Victorine l'emporta, je la déclarai plus aimable et plus du monde que ma famille triste, ratatinée, (ce fut mon mot) sauvage, ne donnant jamais à souper, n'allant jamais dans un salon où il y eut dix personnes, tandis que M^{lle} Bigillion assistait souvent chez M. Faure à St-Ismier, et chez les parents de sa mère à Chapa-reillan à des dîners de vingt-cinq personnes. Elle était même plus noble à cause de la réception de St-Bruno. Bien des années après j'ai vu le mécanisme de ce qui se passa alors dans mon cœur et, faute d'un meilleur mot, je l'ai appelé *cristallisation* (mot qui a si fort choqué ce grand littérateur, ministre de l'intérieur en 1833, M. le comte d'Argout, scène plaisante racontée par Clara Gazul²⁰⁶.)

Cette absolution du mépris dura bien cinq ou six jours pendant lesquels je ne songeais à autre chose. Cette insulte mit *un fait nouveau* entre M^{lle} Kably et mon état actuel. Sans que mon innocence s'en doutât c'était un grand point : entre le chagrin et nous il faut mettre des faits nouveaux, fut-ce de se casser le bras.

Je venais d'acheter un Bezout d'une bonne édition, et de le faire relier avec soin, j'y traçai une couronne de feuillage, et au milieu un V majuscule. Tous les jours je regardais ce monument.

Après la mort de Séraphie j'aurais pu, par besoin d'aimer, me reconcilier avec ma famille, ce trait de hauteur mit Victorine entre eux et moi ; j'aurais pardonné l'imputation d'un crime à la famille Bigillion, mais le mépris ! Et mon grand-père était celui qui l'avait exprimé avec le plus de grâce ! et par conséquent d'effet.

CHAPITRE XXII

J'ai connu des familles où l'on parlait aussi bien que dans la mienne, mais pas où l'on parlait mieux. Ce n'est point à dire qu'on n'y fit pas communément les huit ou dix fautes dauphinoises.

Mais, si je me servais d'un mot peu précis ou prétentieux, à l'instant une plaisanterie m'arrivait avec d'autant plus de bonheur, de la part de mon grand père, que c'étaient à peu près les seules que la pitié morose de ma tante Séraphie permît au pauvre homme. Il fallait pour éviter le regard railleur de cet homme d'esprit employer les tournures les plus simples et le mot propre, et toutefois il ne fallait pas s'aviser de se servir d'un mot bas.

J'ai vu les enfants, dans les familles riches de Paris, employer toujours la tournure la plus ambitieuse pour arriver au style noble, et les parents applaudir à cet essai d'emphase. Les jeunes Parisiens diraient volontiers *coursier* au lieu de *cheval*, de là, leur admiration pour MM. de Salvandy, Chateaubriand, etc.

Il y avait d'ailleurs, en ce temps-là, une profondeur et une vérité de sentiment dans le jeune Dauphinois de quatorze ans que je n'ai jamais aperçu chez le jeune Parisien. En revanche nous disions : j'étais au *Cour-se*, où M. Passe-kin (Pasquin) m'a lu une pièce de ver-se, sur le voyage d'Anver-se, à Calai-ce.

Ce n'est qu'en arrivant à Paris en 1799, que je me suis douté qu'il y avait une autre prononciation. Dans la suite, j'ai pris des leçons du célèbre La Rive et de Dugazon²⁰⁷ pour chasser les derniers restes du parler *traînard* de mon pays. Il ne me reste plus que deux ou trois mots, et l'accent ferme et passionné du Midi qui, décèlant la *force du sentiment*, la vigueur avec laquelle on aime, ou on hait, est, sur le champ singulier et partant *voisin du ridicule*, à Paris²⁰⁸.

Je me croyais du *Génie*, – où diable avais-je pris cette idée ? – du génie pour le métier de Molière et de Rousseau.

Mon idée sur le beau littéraire, au fond, est la même qu'en 1796, mais chaque six mois elle se perfectionne, ou, si l'on veut, elle change un peu.

C'est le *travail unique de toute ma vie*.

Tout le reste n'a été que *gagne-pain*, gagne-pain joint à un peu de vanité de le gagner aussi bien qu'un autre, j'en excepte *l'Intendance* à Brunswick après le départ de Martial. *Il y avait l'attrait de la nouveauté*.

Mon beau idéal littéraire a plutôt rapport à jouir des oeuvres des autres et à les estimer, à ruminer sur leur mérite, qu'à écrire moi-même.

Vers 1794, j'attendais niaisement le moment du génie, à peu près comme la voix de Dieu parlant du *buisson ardent* à Moïse. Cette nigauderie m'a fait perdre bien du temps, mais peut-être m'a empêché de me contenter du *demi-plat*, comme font tant d'écrivains de mérite.

Quand je me mets à écrire, je ne songe plus à mon beau idéal littéraire, je me sens assiégé par des idées que j'ai besoin de noter. Je suppose que M. Villemain est assiégé par des formes de phrases, et ce qu'on appelle un poète, un Delille, un Racine, par des formes de vers.

Corneille était agité par des formes de réplique :

Hé bien ! prends en ta part et me laisse la mienne...

d'Emilie à Cinna.

Comme donc mon idée de perfection a changé tous les six mois, il m'est impossible de noter ce qu'elle était vers 1795 ou 1796, quand j'écrivais un drame dont j'ai oublié le nom. La seule chose que je voie clairement, c'est que, depuis 4 X 10 + 6 ans, mon idéal est de vivre à Paris, dans un quatrième étage, écrivant un drame ou un livre²⁰⁹.

Les bassesses infinies et l'esprit de conduite nécessaire pour faire jouer un drame m'ont empêché d'en faire, bien malgré moi ; il n'y a pas huit jours que j'en avais des remords abominables. J'en ai esquissé plus de vingt, toujours trop de détails, et trop profonds, trop peu intelligibles pour le public bête comme M. T... dont la révolution de 1789 a peuplé le parterre et les loges.

J'avais donc un certain beau littéraire dans la tête en 1796 ou 1797, quand je suivais le cours de M. Dubois-Fontanelle, ce beau était fort différent du sien. Le trait le plus marquant de cette différence était mon adoration pour la vérité tragique et simple de Shakespeare, contrastant avec la *puérilité emphatique* de Voltaire.

Je me souviens, entre autres, que M. Dubois nous récitait avec enthousiasme de certains vers de Voltaire ou de lui, où il y avait : *dans la plaie retournant le couteau*. Ce mot *couteau* me choquait à fond, profondément, parce qu'il appliquait mal ma règle, mon amour pour la simplicité. Je vois ce *pourquoi* aujourd'hui ; j'ai senti vivement toute ma vie, mais je ne vois le pourquoi que longtemps après.

Hier seulement, 18 janvier 1836, *fête de la cathédrale de Saint-Pierre*, en sortant de Saint-Pierre à quatre heures et, me retournant pour regarder le dôme, *pour la première fois de ma vie*, je l'ai regardé comme je regarde un autre édifice, j'y ai vu le balcon de fer du tambour. Je me suis dit : je vois ce qui est pour la première fois, jusqu'ici je l'ai regardé comme on regarde la femme qu'on aime. Tout m'en plaisait je parle du tambour et de la coupole), comment aurais je pu y trouver des défauts ?

Mon Dieu ! comme je m'égare ! J'avais donc une doctrine intérieure quand je suivais le cours de M. Dubois, je n'apprenais tout ce qu'il me disait que comme une *fausseté utile*. Quand il blâmait Shakespeare surtout, je rougissais intérieurement.

Mais j'apprenais *d'autant mieux* cette doctrine littéraire que je n'en étais pas enthousiaste.

Un de mes malheurs a été de ne pas plaire aux gens dont j'étais enthousiaste (exemple M^{me} Pasta²¹⁰, et M. de Tracy) ; apparemment je les aimais à ma manière et non à la leur.

De même, je manque souvent l'exposition d'une doctrine que *j'adore*, on me contredit, les larmes me viennent aux yeux et je ne puis plus parler. Je dirais si je l'osais : *Ah ! vous me percez le cœur !* Je me souviens de deux exemples bien frappants pour moi :

1^o Louange du courage à propos de Prud'hon, parlant à M. dans le Palais-Royal, et allant à un piquenique avec MM. Duvergier de Hauranne, l'aimable Dittmer et le vilain Cavé²¹¹.

Le second parlant de Mozart à MM. Ampère et Adrien de Jussieu, en revenant de Naples vers 1832, (un mois après le tremblement de terre qui a écorné Foligno).

XXIII

Duel Odru

M. Jay, ce grand hâbleur, si nul comme peintre, avait un talent marqué pour allumer l'émulation la plus violente dans nos coeurs et, à mes yeux maintenant, c'est là le premier talent d'un professeur.

Un fantasque faisant tout *par à coup*, comme en agit d'ordinaire un homme de génie, n'eût pas eu quatre cents ou trois cent cinquante élèves, comme M. Jay.

Enfin la rue Neuve était encombrée quand nous sortions de son cours, ce qui redoublait les airs importants et emphatiques du professeur.

Je fus ravi, comme du plus difficile et du plus bel avancement possible, quand vers le milieu d'une année, ce me semble, M. Jay me dit avec son air majestueux et paternel :

– Allons, monsieur B. prenez votre carton et allez vous installer à la Bosse²¹².

Ce mot *monsieur*, d'un usage si fréquent à Paris, était tout à fait insolite à Grenoble, en parlant à un enfant, il m'étonnait toujours à moi adressé.

Bientôt, à la Bosse, j'obtins un prix. Nous l'obtenions à deux ou trois, on tirait au sort, j'eus : *L'Essai sur la poésie et la peinture*, de l'abbé Dubos,

que je lus avec le plus vif plaisir. Ce livre répondait aux sentiments de mon âme, sentiments inconnus à moi-même.

Un jour qu'il y avait deux modèles le grand Odru, du latin, m'empêchait de voir, je lui donnais un soufflet de toutes mes forces. Un instant après je revins à ma place, il tira ma chaise et me fit tomber sur le derrière. C'était un homme ; il avait un pied de plus que moi, mais il me haïssait fort.

J'avais dessiné, dans l'escalier du latin, une caricature énorme comme lui, sous laquelle j'avais écrit : Odruas Kambin. Il rougissait quand on l'appelait Odruas, et disait : Kambin, ou lieu de : quand bien.

A l'instant ce fut décidé que nous devions nous battre au pistolet. Nous descendîmes dans la cour, M. Jay voulant s'interposer, nous primes la fuite. Tout le collège nous suivit. Nous avions peut-être deux cents suivants.

J'avais prié Diday, qui s'était trouvé là, de me servir de témoin, j'étais fort troublé, mais plein d'ardeur. Je ne sais comment il se fit que nous nous dirigeâmes vers la porte de la Graille. Il fallait avoir des pistolets, ce n'était pas facile. Je finis par obtenir un pistolet de huit pouces de long. Je voyais Odru marcher à vingt pas de moi, il m'accablait d'injures. On ne nous laissait pas approcher ; d'un coup de poing, il m'aurait tué.

Cette procession de polissons ridicule et fort incommode pour nous redoublait les cris : *se battront-ils ? ne se battront-ils pas ?*

Enfin après une heure et demie de poursuite, comme comme la nuit approchait, les polissons nous laissèrent un peu de tranquillité entre les portes de Bonne et Très-Cloître. Nous descendîmes dans les fossés de la ville.

Là on chargea les pistolets, on mesura un nombre de pas effroyable, et je me dis : voici le moment d'avoir du courage. Je ne sais comment, Odru dut tirer le premier, je regardais fixement un petit morceau de rocher en forme de trapèze qui se trouvait au dessus de moi²¹³, le même que l'on voyait de la fenêtre de ma tante Elisabeth, à côté du toit de l'église St-Louis.

Je ne sais comment on ne fit pas feu. Probablement les témoins n'avaient pas chargé les pistolets. La paix fut déclarée, mais sans toucher de mains ni encore moins embrassade²¹⁴.

Dans la rue Très-Cloître, marchant avec mon témoin Diday, je lui dis :

– Pour ne pas avoir peur, tandis qu’Odrü me visait, je regardais le petit rocher au-dessus de Seyssins.

– Tu ne dois jamais dire ça, une telle parole ne doit jamais sortir de ta bouche, me dit-il, en me grondant ferme.

Je fus fort étonné et, en y réfléchissant, fort scandalisé de cette réprimande.

Mais, dès le lendemain, je me trouvais un remords horrible d’avoir laissé arranger cette affaire. Cela blessait toutes mes rêveries espagnoles, comment oser admirer le *Cid* après ne s’être pas battu ? Comment penser aux héros de l’*Arioste* ? Comment admirer et critiquer les grands personnages de l’histoire romaine dont je lisais souvent les hauts faits dans le doux Rollin ?

En écrivant ceci, j’éprouve la sensation de passer la main sur une blessure guérie.

Je n’ai pas pensé deux fois à ce duel depuis mon autre duel arrangé avec M. Raindré, (chef d’escadron ou colonel d’artillerie légère, à Vienne, en 1809.)

Je vois qu’il a été le grand remords de tout le commencement de ma jeunesse, et la vraie raison de mon outrecuidance (presque insolente) dans le duel de Milan où Cardon fut témoin.

Dans l’affaire Odrü, j’étais étonné, troublé, me laissant faire, distrait par la peur d’être rossé par le colossal Odrü, je me préparais de temps en temps à avoir peur. Pendant les deux heures que dura la procession des gamins, je me disais : quand les pas seront mesurés, c’est alors qu’il y aura du danger. Ce qui me faisait horreur c’était d’être rapporté à la maison *sur une échelle*, comme j’avais vu rapporter le pauvre Lambert. Mais je n’eus pas un instant l’idée la plus éloignée que l’affaire serait arrangée.

Arrivé au grand moment, pendant qu’Odrü me visait – et, ce me semble que son pistolet ratait plusieurs fois, – j’étudiais les contours du petit rocher. Le temps ne me sembla point long (comme il semblait long à la Moscowa, au très brave et excellent officier *Andréa* Corner, mon ami.)

En un mot, je ne jouai point la comédie, je fus parfaitement naturel, point vantard, mais très brave.

J'eus tort, il fallait *blaguer*. Par contraste avec mon extrême jeunesse, et mes habitudes retirées et d'*enfant noble*, si j'eusse eu l'esprit de parler un peu, je me faisais une réputation admirable.

Quoi qu'il en soit, je gagnai un remords profond :

1^o A cause de mon espagnolisme, défaut existant encore en 1830, et que Fiori reconnut et qu'il appelle avec Thucydide : *vous tendez vos filets trop haut*.

2^o Faute de blague. Dans les grands dangers je suis naturel et simple. Cela fut de bon goût à Smolensk, aux yeux du duc de Frioul. M. Daru, qui ne m'aimait pas, écrivit la même chose à sa femme, de Wilna, je pense, après la retraite de Moscou. Mais, aux yeux du vulgaire, je n'ai pas joué le rôle brillant auquel je n'avais qu'à étendre la main pour atteindre²¹⁵.

CHAPITRE XXIV

Je fais de grandes découvertes sur mon compte en écrivant ces mémoires. La difficulté n'est plus de trouver et de dire la vérité, mais de trouver qui la lise. Peut-être le plaisir des découvertes et des jugements ou appréciations, qui la suivent, me déterminera-t-il à continuer ; l'idée d'être lu s'évanouit de plus en plus.

Ce tableau des révolutions d'un cœur ferait un gros volume in-8^o, avant d'arriver à Milan. Quel talent de peintre ne faudrait-il pas pour les bien peindre et j'abhorre presque également la description de Walter Scott et l'emphase de Rousseau. Il me faudrait pour lecteur une M^{me} Roland, et encore peut-être le manque de descriptions des charmants ombrages de notre vallée de l'Isère lui ferait jeter le livre. Que de choses à dire pour qui aurait la patience de décrire ! Quels beaux groupes d'arbres, quelle végétation rigoureuse et luxuriante dans la plaine, quels jolis bois de châtaigniers sur les côteaux, quel grand caractère impriment à tout cela les neiges éternelles du Taille fer²¹⁶. Quelle belle basse sublime à cette belle mélodie !

Encore un récit et puis je serai tout hérissé d'x et d'y.

C'est une conspiration contre l'arbre de la liberté.

Je ne sais pourquoi je conspirai. Cet arbre était un malheureux jeune chêne très élancé, haut de trente pieds au moins, qu'on avait transplanté, à

son grand regret, au milieu de la place Grenette.

L'arbre de la fraternité, peut-être rival de l'autre, avait été planté immédiatement contre la cabane des châtaignes.

Je ne sais à quelle occasion on avait attaché à l'arbre de la fraternité un écriteau blanc sur lequel M. Jay avait peint en jaune, et avec son talent ordinaire, une couronne, un sceptre, des chaînes, tout cela au bas d'une inscription.

L'inscription avait plusieurs lignes et je n'en ai aucune mémoire, quoique ce fût contre elle que je conspirai.

Ceci est bien une preuve de ce principe : un peu de passion augmente l'esprit, beaucoup l'éteint. Contre quoi conspirions-nous ? Je l'ignore.

Moi seul j'eus l'idée de la chose, il fallut la communiquer aux autres qui d'abord furent froids : – Le corps de garde est si près ! disaient-ils ; mais enfin ils furent aussi résolus que moi. Les conspirateurs furent : Mante, Treillard, Colomb et moi, peut-être un ou deux de plus²¹⁷.

Pourquoi ne tirai-je pas le coup de pistolet ? il me semble que ce fut Mante.

Il fallait se procurer ce pistolet, il avait huit pouces de long. Nous le chargeâmes jusqu'à la gueule.

Vers les huit heures du soir, il faisait nuit noire – et pas trop froid, nous étions en automne ou au printemps – il y eut un moment de solitude sur la place, nous nous promenions nonchalamment, et donnâmes le mot à Mante.

Le coup partit et fit un bruit effroyable, le silence était profond, et le pistolet chargé à crever. Au même instant les soldats du poste furent sur nous.

Nous nous sauvâmes dans la porte de la maison de mon grand-père, mais on nous vit fort bien.

Cette porte sur la Grenette communiquait par un passage étroit au second étage avec la porte sur la Grand'rue. Mais ce passage n'était ignoré de personne.

Pour nous sauver nous suivîmes donc la ligne FFF²¹⁸. Quelques-uns de nous se sauvèrent aussi, ce me semble, par la grande porte des Jacobins.

Moi, et un autre, Colomb peut-être, nous nous trouvâmes le plus vivement poursuivis. *Ils sont entrés dans cette maison*, entendions-nous

crier tout près de nous.

Nous ne continuâmes pas moins de monter jusqu'au passage au-dessous du second étage, nous sonnâmes vivement au premier sur la place Grenette, l'ancien appartement de mon grand-père, loué actuellement à M^{lles} Caudey, vieilles marchandes de modes très dévotes. Heureusement elles ouvrirent, nous les trouvâmes fort effrayées du coup de pistolet et occupées à lire la Bible.

En deux mots nous leur disons : on nous poursuit, dites que nous avons passé ici la soirée. Nous nous asseyons, presque en même temps on sonne à arracher la sonnette.

Les commissaires entrent. Qui ils étaient, je n'en sais rien ; je les regardais fort peu apparemment.

– Ces citoyens ont-ils passé la soirée ici ?

– Oui, messieurs, oui, citoyens, dirent en se reprenant les pauvres dévotes effrayées.

Il fallait que ces commissaires ou citoyens zélés fussent bien peu clairvoyants, car notre trouble devait nous faire faire une étrange figure, au milieu de ces pauvres dévotes hors d'elles-mêmes par la peur. Peut-être que cette peur, qui était aussi grande que la nôtre, nous sauva, toute rassemblée devait avoir la même mine effarée.

Les commissaires répétèrent deux ou trois fois leur question.

Le miraculeux auquel nous songeâmes depuis, c'est que ces vieilles filles jansénistes aient voulu mentir. Je crois qu'elles se laissèrent aller à ce péché par vénération pour mon grand-père.

Les commissaires prirent nos noms et enfin déguerpirent.

Les compliments furent courts de nous à ces demoiselles. Nous prêtâmes l'oreille, quand nous n'entendîmes plus les commissaires, nous sortîmes, et continuâmes à monter vers le passage.

Le piquant fut les discussions auxquelles mon père et ma tante Elisabeth se livraient sur les auteurs présumés de la révolte. Il me semble que je contai tout à ma soeur Pauline qui était mon amie.

CHAPITRE XXV.

Je crois que j'ai expédié tout ce dont je voulais parler avant d'entrer dans le dernier récit que j'aurai à faire des choses de Grenoble, je veux dire de ma cascade dans les mathématiques.

M^{lle} Kably était partie depuis longtemps et il ne m'en restait plus qu'un souvenir tendre, M^{lle} Victorine Bigillion était beaucoup à la campagne ; mon seul plaisir en lecture était Shakespeare et les Mémoires de Saint-Simon, alors en sept volumes.

j'aimais d'autant plus les mathématiques que je méprisais davantage mon maître, M. Dupuy.

Je méprisais Bezout, autant que M. Dupuy.

Il y avait bien cinq à six *forts* à l'école Centrale, qui furent reçus à l'École Polytechnique, en 1797 ou 98, mais ils ne daignaient pas répondre à mes difficultés, peut-être exposées peu clairement ou plutôt qui les embarrassaient.

J'achetais ou je reçus enfin les oeuvres de l'*abbé Marie*, un volume in-8°. Je lus ce volume avec l'avidité d'un roman. J'y trouvais les vérités exposées en d'autres termes, ce qui me fit beaucoup de plaisir et récompensa ma peine, mais du reste rien de nouveau.

Pour méditer plus tranquillement je m'étais établi dans le salon meublé de douze beaux fauteuils brodés par ma pauvre mère et que l'on ouvrait

qu'une ou deux fois l'an pour ôter la poussière. Cette pièce m'inspirait le recueillement, j'avais encore, dans ce temps là, l'image des jolis soupers donnés par ma mère. On quittait ce salon étincelant de lumières pour passer à dix heures sonnant dans la belle salle à manger, où l'on trouvait un poisson énorme.

Mon enthousiasme pour les mathématiques avait peut-être eu pour base principale mon horreur pour l'hypocrisie, l'hypocrisie à mes yeux était ma tante Séraphie, M^{me} Vignon, et leurs p....²¹⁹.

Suivant moi, l'hypocrisie était impossible en mathématiques et dans ma simplicité juvénile, je pensais qu'il en était ainsi dans toutes les sciences où j'avais ouï dire qu'elles s'appliquaient.

Le bonheur suprême était de vivre à Paris, faisant des livres avec cent louis de rente. Marion me dit que mon père me laisserait bien plus.

Il me semble que je me dis : *vraies ou fausses les mathématiques me sortiront de Grenoble*, de cette fange qui me fait mal au cœur.

Mais je trouve ce raisonnement bien avancé pour mon âge. Je continuai à travailler ; enfin le hasard voulut que je visse un grand homme et que je ne devinsse pas un coquin. Ici, pour la seconde fois le *sujet surmonte le disant*. Je tâcherai de n'être pas exagéré.

Dans mon adoration pour les mathématiques, j'entendais parler depuis quelques temps d'un jeune homme, fameux Jacobin, grand et intrépide chasseur et qui savait les mathématiques bien mieux que M. Dupuy, mais qui n'en faisait pas métier. Seulement comme il était fort peu riche, il avait donné des leçons.

Mais j'étais timide, comment oser l'aborder ?

Je contai tout cela avec plénitude de cœur à ma bonne tante Elisabeth qui peut-être alors avait quatre-vingts ans, mais son excellent cœur et sa meilleure tête, s'il est possible, n'avaient que trente ans. Généreusement elle me donna beaucoup d'écus de six francs – ce n'est pas ce qui devait coûter à cette âme. Remplie de l'orgueil le plus juste et le plus délicat, il fallait pourtant qu'elle consentît à ce que je prisse ces leçons en *cachette de mon père* ; et à quels reproches légitimes ne s'exposait-elle pas ?

Je ne sais comment moi si timide je me rapprochai de M. Gros²²⁰. (La fresque est tombée en cet endroit.)

Sans savoir comment si j'y suis arrivé, je me vois dans la petite chambre que Gros occupait à St-Laurent, le quartier le plus ancien et le plus pauvre de la ville.

C'était un jeune homme d'un blond foncé, fort actif, mais fort gras, il pouvait avoir vingt-cinq à vingt-six ans ; ses cheveux étaient extrêmement bouclés et assez longs, il était vêtu d'une redingote et me dit :

– Citoyen, par où commençons-nous ? il faudrait voir ce que vous savez déjà.

– Mais je sais les équations du second degré.

Et, en homme de sens, il se mit à me montrer ces équations.

C'était les deux ouverts pour moi. Je voyais enfin le pourquoi des choses, ce n'était plus une recette d'apothicaire tombée du ciel pour résoudre les équations.

J'avais un plaisir vif, analogue à celui de lire un roman entraînant.

Dès qu'une chose était bien comprise, il passait à une autre.

Sans que Gros fût le moins du monde charlatan, il avait l'effet de cette qualité si utile dans un professeur, comme dans un général en chef, il occupait toute mon âme. Je l'adorais et le respectais tant que peut-être je lui déplus.

Un jour de grandes nouvelles, nous parlâmes politique toute la leçon, et à la fin, il ne voulut pas de mon argent. J'étais tellement accoutumé au genre sordide des professeurs dauphinois que ce trait fort simple redoubla mon admiration et mon enthousiasme.

Je ne me souviens presque de rien pour les deux dernières années 1798 et 1799. La passion pour les mathématiques absorbait tellement mon temps que Félix Faure m'a dit que je portais alors mes cheveux trop longs, tant je *plaignais* la demi-heure qu'il me faudrait perdre pour les faire couper.

Les examens du cours de mathématiques de M. Dupuy arrivèrent et ce fut un triomphe pour moi.

Je remportai le premier prix sur huit ou neuf jeunes gens, la plupart plus âgés et plus protégés que moi ; et qui tous, deux mois plus tard furent reçus élève de l'Ecole Polytechnique.

Je fus éloquent au tableau, c'est que je parlais d'une chose à laquelle je réfléchissais passionnément depuis quinze mois au moins, et que j'étudiais depuis trois ans.

M. Dausse, ingénieur en chef, ami de mon grand-père (qui était présent à mon examen et avec délices) ajouta au premier prix un volume in-4^o d'Euler.

Aussitôt après l'examen, le soir, ou plutôt le soir du jour que mon nom fut affiché avec tant de gloire, je me vois passant dans le bois du Jardin de Ville, entre la statue d'Hercule et la Grille, avec Bigillion et deux ou trois autres, éivrés de mon triomphe.

Je disais à Bigillion en philosophant comme notre habitude :

– En ce moment, on pardonnerait à tous ses ennemis.

– Au contraire, dit Bigillion, on s'approcherait d'eux pour les vaincre.

La joie m'enivrait un peu, il est vrai, et je faisais des raisonnements pour la cacher, cependant au fond cette réponse marque la profonde bassesse de Bigillion, plus terre à terre que moi, et, en même temps, l'exaltation espagnole à laquelle j'eus le malheur d'être sujet toute ma vie²²¹.

Sous la voûte, le procès-verbal des examens signé des membres de l'administration départementale était affiché à la porte de la Salle des Concerts.

Après cet examen triomphant, j'allai à Claix. Ma santé avait un besoin impérieux de repos. Mais j'avais une inquiétude nouvelle. Mon père me donnerait-il de l'argent pour aller m'engouffrer dans la nouvelle Babylone, dans ce centre d'immoralité, à seize ans et demi ?

Ici encore, l'excès de la passion, de l'émotion a détruit tout souvenir. Je ne sais nullement comment mon départ s'arrangea.

Mon oncle me donna deux ou quatre louis d'or que je refusais. Probablement mon excellent grand-père et ma tante Elisabeth me firent des cadeaux dont je n'ai aucune mémoire.

CHAPITRE XXVI

Mon départ fut arrangé avec un M. Basset, connaissance de mon père, et qui retournait à Paris où il était établi.

Ce que je vais dire n'est pas beau. Au moment précis du départ, attendant la voiture, mon père reçut mes adieux au Jardin de Ville, sous les fenêtres des maisons faisant face à la rue Montorge.

Il pleuvait un peu. La seule impression que me firent ses larmes furent de le trouver bien laid. Si le lecteur me prend en horreur, qu'il daigne se souvenir des centaines de promenades forcées aux Granges avec ma tante Séraphie, des promenades où l'on me forçait, *pour me faire plaisir*. C'est cette hypocrisie qui m'irritait le plus et qui m'a fait prendre ce vice en exécution.

L'émotion m'a ôté absolument tout souvenir de mon voyage avec M. Basset de Grenoble à Lyon, et de Lyon à Nemours.

C'était dans les premiers jours de novembre 1799, car à Nemours, à vingt ou vingt-cinq lieues de Paris nous apprîmes les événements du 18 brumaire (9 novembre 1799), qui avaient eu lieu la veille.

Nous les apprîmes le soir, je n'y comprenais pas grand chose, et j'étais enchanté que le jeune général Bonaparte se fit roi de France.

Mon idée fixe, en arrivant à Paris, l'idée à laquelle je revenais quatre ou cinq fois le jour en sortant, à la tombée de la nuit, à ce moment de rêverie,

était qu'une jolie femme, une femme de Paris, bien autrement belle que M^{lle} Kably ou ma pauvre Victorine, tomberait dans quelque grand danger duquel je la sauverais, et je devais partir de là pour être son amant. Je l'aimerais avec tant de transports que je dois la trouver !

Cette folie jamais avouée à personne a peut-être duré six ans. Je ne fus un peu guéri que par la sécheresse des dames de la cour de Brunswick, au milieu desquelles je débutai, en novembre 1806.

M. Basset me déposa dans un hôtel à l'angle des rues de Bourgogne et Saint-Dominique ; on voulait me mettre près de l'École Polytechnique où l'on croyait que j'allais entrer.

Je fus fort étonné du son des cloches qui sonnaient l'heure. Les environs de Paris m'avaient semblé horriblement laids ; il n'y avait point de montagnes ! Ce dégoût augmenta rapidement les jours suivants.

Je quittai l'hôtel, et par économie, pris une chambre sur le quinconce des Invalides. Je tus un peu recueilli et guidé par les *mathématiciens* qui, l'année précédente étaient entrés à l'Ecole. Il fallut aller les voir.

Il fallut aller voir aussi mon cousin Daru.

C'était exactement la première visite que je faisais de ma vie.

M. Daru, homme du monde, âgé de quelque soixante-cinq ans, dut être bien scandalisé de ma gaucherie et cette gaucherie dut être bien dépouvue de grâce.

J'arrivais à Paris avec le projet arrêté d'être un séducteur de femmes, ce que j'appellerais aujourd'hui un *Don Juan* (d'après l'opéra de Mozart).

M. Daru avait été longtemps secrétaire général de M. de Saint-Priest, intendant du Languedoc.

M. Daru, sorti de Grenoble, fils d'un bourgeois prétendant à la noblesse, mais pauvre par orgueil comme toute ma famille, était fils de ses œuvres, et sans voler avait peut-être réuni quatre à cinq cent mille francs. Il avait traversé la Révolution avec adresse, et sans se laisser aveugler par l'amour ou la haine qu'il pouvait avoir pour les préjugés, la noblesse et le clergé. C'était un homme sans passion autre que l'*utile* de la vanité ou la vanité de l'*utile*, je l'ai vu trop d'en bas pour découvrir lequel. Il avait acheté une maison rue de Lille, n° 505, au coin de la rue Bellechasse, dont il n'occupait modestement que le petit appartement au dessus de la porte cochère.

Le premier au fond de la cour était loué à M^{me} Rebuffel, femme d'un négociant de premier mérite, et homme à caractère et à âme chaude, tout le contraire de M. Daru.

M. Rebuffel, neveu de M. Daru, lequel s'accommodait, par son caractère pliant et tout à tous, de son oncle.

M. Rebuffel venait, chaque jour, passer un quart d'heure avec sa femme et sa fille Adèle, et du reste vivait rue Saint-Denis à sa maison de commission, commerce avec M^{lle} Barberen son associée et sa maîtresse, fille active, commune, de trente ou trente-cinq ans qui m'avait fort la mine de faire des scènes et des cornes à son amant.

Je tus accueilli avec affection et ouverture de cœur par l'excellent M. Rebuffel, tandis que M. Daru le père me reçut avec des phrases d'affection et de dévouement pour mon grand-père qui me serraient le coeur, et me rendaient muet.

M Daru était un grand et assez beau vieillard avec un grand nez, chose assez rare en Dauphiné ; il avait un oeil un peu de travers et l'air assez faux. Il avait avec lui une petite vieille toute ratatinée, toute provinciale qui était sa femme, il l'avait épousée jadis à cause de sa fortune, qui était considérable et du reste elle n'osait pas souffler devant lui.

M^{me} Daru était bonne au fond, et fut polie avec un petit air de dignité convenable à une sous-préfète de province. Du reste, je n'ai jamais rencontré d'être qui fût plus complètement privé du feu céleste. Rien au monde n'aurait pu émouvoir cette âme, pour quelque-chose de noble et de généreux. La prudence la plus égoïste, et dont on se glorifie, occupe chez ces sortes d'âmes la possibilité, la place de l'émotion colérique ou généreuse.

Cette disposition prudente, sage, mais peu aimable, formait le caractère de son fils aîné, M. le comte Daru, ministre, secrétaire d'état de Napoléon, qui a tant influé sur ma vie, de M^{lle} Sophie, depuis M^{me} de Baure, sourde, de M^{me} Le Brun, maintenant M^{me} la marquise de..... .

Son second fils, Martial Daru, n'avait ni tête, ni esprit, mais bon coeur, il lui était impossible de taire du mal à quelqu'un.

M^{me} Cambon, fille aînée de M. et M^{me} Daru avait peut-être un caractère élevé. Mais je ne fis que l'entrevoir, elle mourut quelques mois après mon arrivée à Paris.

Est-il besoin d'avertir que j'esquisse le caractère de ces personnages, tel que je l'ai vu depuis. Le trait définitif, qui me semble le vrai, m'a fait oublier tous les traits antérieurs.

Je ne conserve que des images de ma première entrée dans le salon de M. Daru.

Par exemple, je vois fort bien la petite robe d'indienne rouge que portait une aimable petite fille de cinq ans, la petite-fille de M. Daru et de laquelle il s'amusait, comme le vieux et ennuyé Louis XIV de M^{me} la duchesse de Bourgogne. Cette aimable petite fille, sans laquelle un silence morne eût régné souvent dans le petit salon de la rue de Lille était M^{lle} Pulchérie Le Brun (maintenant M^{me} la marquise de B.....d) fort impérieuse, dit-on, grosse comme un tonneau, et qui commande à la baguette à son mari M. le général de B.....d, qui commande lui-même le département de la Drôme.

M. de B.....d est un panier percé qui se prétend de la plus haute noblesse, descendant de Louis le Gros, je crois, hâbleur, finasseur, peu délicat sur les moyens de restaurer ses finances toujours en désarroi. Total caractère de noble pauvre, c'est un vilain caractère et qui s'allie d'ordinaire à beaucoup de malheurs. (J'appelle *caractère* d'un homme sa manière *habituelle* d'aller à la chasse du bonheur, en termes plus clairs, mais moins liquificatifs, *l'ensemble de ses habitudes morales*.)

Mais je m'égare.

Ce que je vois aujourd'hui fort nettement, et qu'en 1799, je sentais fort confusément, c'est qu'à mon arrivée à Paris deux grands objets de désirs constants et passionnés tombèrent à rien, tout à coup. J'avais adoré Paris et les mathématiques.

Paris sans montagnes m'inspirait un dégoût si profond qu'il allait presque jusqu'à la nostalgie. Les mathématiques ne furent plus pour moi que comme l'échafaudage du feu de joie de la veille.

J'étais tourmenté par ces changements dont je ne voyais, à seize ans et demi, bien entendu ni le pourquoi ni le *comment*.

Dans le fait je n'avais aimé Paris que par dégoût profond pour Grenoble.

Quant aux mathématiques, elles n'avaient été qu'un moyen. Je les haïssais même un peu en novembre 1799, car je les craignais.

J'étais resté à Paris à ne pas me taire examiner comme firent ces sept ou huit élèves qui avaient remporté le premier prix après moi à l'Ecole Centrale, et qui tous furent reçus. Or, si mon père avait pris quelque soin, il m'eût forcé à cet examen, je serais entré à l'Ecole, et je ne pouvais plus *vivre à Paris en faisant des comédies*.

De toutes mes passions, c'était la seule qui me restât.

Je ne conçois pas comment mon père ne me força pas à me faire examiner. Probablement il se fiait à l'extrême passion qu'il m'avait cru pour les mathématiques. Mon père d'ailleurs, n'était ému, que de ce qui était près de lui. J'avais cependant une peur du diable d'être forcé d'entrer à l'Ecole, et j'attendais avec la dernière impatience l'annonce de l'ouverture des cours. En *sciences exactes*, il est impossible de prendre un cours à la troisième leçon.

Venons aux images qui me restent.

Je me vois prenant mon dîner seul et délaissé dans une chambre économique, que j'avais louée sur le quinconce des Invalides, à deux pas de cet hôtel de la liste civile de l'Empereur où je devais, quelques mois plus tard, jouer un rôle si différent.

Le profond désappointement de trouver Paris peu aimable m'avait embarrassé l'estomac. La boue de Paris, l'absence des montagnes, la vue de tant de gens occupés, passant rapidement dans de belles voitures à côté de moi, comme des personnes n'ayant rien à faire, me donnait un chagrin profond.

Un médecin qui se fut donné la peine d'étudier mon état, assurément peu compliqué, m'eût donné de l'émétique et ordonné d'aller tous les trois jours à Versailles ou à St-Germain.

Je tombais dans les mains d'un inique charlatan et encore plus ignorant, c'était un chirurgien d'armée, fort maigre, établi dans les environs des Invalides, quartier alors fort misérable et dont l'office était de soigner les blennorrhagies des élèves de l'Ecole Polytechnique. Il me donna des médecines noires que je prenais seul et abandonné dans ma chambre, qui n'avait qu'une fenêtre à sept ou huit pieds d'élévation, comme une prison.

Là, je me vois tristement assis à côté d'un petit poêle de fer, ma tisane posée par terre.

Mais mon plus grand mal en cet état était cette idée qui revenait sans cesse : Grand Dieu ! Quel mécompte ! mais que dois-je donc désirer ?

Il faut convenir que la chute était grande. Et c'était un jeune homme de seize ans et demi, une des âmes les moins raisonnables et les plus passionnées que j'ai jamais rencontrées qui l'éprouvait !

J'étais dans les rues de Paris, un rêveur passionné, regardant au ciel, et toujours sur le point d'être écrasé par un cabriolet.

J'étais constamment, profondément ému. Que dois-je donc aimer, si Paris ne me plaît pas ? Je me répondais : « une charmante femme, nous nous adorerons, « elle connaîtra mon âme. »

Mais cette réponse, étant du plus grand sérieux, je me la faisais deux ou trois fois le jour, et surtout à *la tombée de la nuit*, qui souvent pour moi est encore un moment d'émotion tendre, je suis disposé à embrasser ma maîtresse, quand j'en ai une, les larmes aux yeux.

Mais j'étais un être constamment ému. Oserai-je le dire ? Mais peut être c'est faux, *j'étais un poète*. Non pas, il est vrai, comme cet aimable abbé Delille que je connus deux ou trois ans après par Cheminade²²² (rue des Francs-Bourgeois, au Marais), mais comme le Tasse, comme un centième du Tasse, excusez l'orgueil. Je n'avais pas cet orgueil en 1799, je ne savais pas faire un vers. Il n'y a pas quatre ans que je me dis qu'en 1799 j'étais bien près d'être un poète. Il ne me manquait que l'audace d'écrire, qu'une *cheminée* par laquelle le *génie* pût s'échapper.

Après *poète* voici le *génie*, excusez du peu.

Sa sensibilité est devenue trop vive : ce qui ne fait qu'effleurer les autres, le blesse jusqu'au sang. Tel j'étais en 1799, tel je suis encore en 1836, mais j'ai appris à cacher tout cela sous de l'ironie imperceptible ou vulgaire, mais que Fiori a fort bien devinée.

Les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées, ses enthousiasmes excessifs l'égarent, ses sympathies sont trop vives, ceux qu'il plaint souffrent moins que lui.

Ceci est à la lettre pour moi.

Je n'ai jamais cru que la société me dût la moindre chose, Helvétius me sauva de cette énorme sottise ; *la société paye les services qu'elle voit*.

L'erreur et le malheur du Tasse fut de dire : « Comment toute l'Italie, si riche, ne pourra pas faire une pension de deux cents sequins à son poète ! »

J'ai lu cela dans une de ses lettres.

Le Tasse ne voyait pas, faute d'Helvétius, que les cent hommes qui sur dix millions comprennent *le Beau* qui n'est pas imitation ou perfectionnement du *Beau*, déjà compris par le vulgaire, ont besoin de vingt ou trente ans, pour persuader aux vingt mille âmes les plus sensibles après les leurs, que ce nouveau Beau est réellement beau.

Je n'ai donc jamais eu l'idée que les hommes fussent injustes envers moi. Je trouve souverainement ridicule Le malheur de tous nos soi-disants poètes, qui se nourrissent de cette idée, et qui blâment les contemporains de Cervantès et du Tasse.

Il me semble que mon père me donnait alors cent francs par mois, ou cent cinquante francs, c'était un trésor ; je ne songeais nullement à manquer d'argent, par conséquent je ne songeais nullement à l'argent.

Ce qui me manquait, c'était un cœur aimant, c'était une femme.

Les filles me faisaient horreur. Quoi de plus simple que de faire comme aujourd'hui, prendre une jolie fille pour un louis, rue des Moulins ?

Mais le sourire d'un cœur aimant ! mais le regard de M^{lle} Victorine B.!

Tous les contes gais exagérant la corruption et l'avidité des filles, que me faisaient les mathématiciens, qui alors me tenaient lieu d'amis, me faisaient mal au cœur.

Ils parlaient des *pierreuses*, des filles à deux sous, sur les pierres de taille à deux cents pas de la porte de notre maison.

Un cœur ami, voilà ce qui me manquait. M. Basset m'invitait à dîner quelquefois, M. Daru aussi, je suppose, mais je trouvais ces hommes si loin de mes extases sublimes, j'étais si timide par vanité, surtout avec les femmes, que je ne disais rien.

Une femme ? une fille ? dit Chérubin. A la beauté près, j'étais Chérubin, j'avais des cheveux noirs très frisés et des yeux dont le feu faisait peur²²³.

J'avais un souvenir tendre de M^{lle} Victorine, mais je ne doutais pas un instant qu'une jeune fille de Paris ne lui fût cent fois supérieure. Toutefois,

le premier aspect de Paris me déplaisait souverainement.

Ce déplaisir profond et ce désenchantement me rendirent, ce me semble, assez malade. Je ne pouvais plus manger.

M. Daru me fit-il soigner dans cette première maladie ?

Tout à coup, je me vois dans une chambre, au troisième étage, donnant sur la rue du Bac, on entrait dans ce logement par le passage Sainte-Marie²²⁴.

il faut que je fusse bien malade, car M. Daru père m'amena le fameux docteur Portal, dont la figure m'effraya ; elle avait l'air de se résigner en voyant un cadavre. J'eus une garde, chose bien nouvelle pour moi.

J'ai appris depuis que je fus menacé d'une hydropisie de poitrine. J'eus, je pense, du délire, et je fus bien trois semaines ou un mois au lit.

Félix Faure venait me voir, ce me semble. Je crois qu'il m'a conté et, en y pensant, j'en suis sûr, que, dans le délire, je l'exhortais lui, qui faisait fort bien des armes, à retourner à Grenoble et appeler en duel ceux qui se moqueraient de nous, parce que nous n'étions pas entrés à l'Ecole Polytechnique.

Je vois deux ou trois images de la convalescence.

Ma garde malade me faisait le pot-au-feu, près de ma cheminée, ce qui me sembla et l'on me recommandait fort de ne pas prendre froid ; comme j'étais souverainement ennuyé d'être au lit, je prenais garde aux recommandations. Les détails de vie physique de Paris me choquaient.

Sans aucun intervalle, après la maladie, je me vois logé dans une chambre au second étage de la maison de M. Daru.

Cette chambre donnait sur quatre jardins, elle était assez vaste, un peu en mansarde ; elle me convenait fort. Je pris un cahier pour écrire des comédies.

Ce fut à cette époque, je crois, que j'osais aller chez M. Cailhava pour acheter un exemplaire de son *Art de la comédie*, que je ne trouvais chez aucun libraire. Je déterrai ce vieux garçon dans une chambre du Louvre, je crois. Il me dit que son livre était mal écrit, ce que je niais bravement. Il dut me prendre pour un fou.

Je n'ai jamais trouvé qu'une idée dans ce diable de livre, et encore elle n'était tait pas de Cailhava, mais bien de Bacon. Mais n'est-ce rien qu'une

idée dans un livre ? Il s'agit de la définition du *rire*²²⁵.

Ma collaboration passionnée avec les mathématiques m'a laissé un amour fou pour les bonnes définitions, sans lesquelles il n'y a que des à peu près.

CHAPITRE XXVII

Mais une fois l'art de la comédie sur ma table, j'agitai sérieusement cette grande question : devrais-je me faire compositeur d'opéras comme Grétry ? ou faiseurs de comédies ?

A peine je connaissais les notes – mais je me disais : les notes ne sont que l'art d'écrire des idées, l'essentiel est d'en avoir. Et je croyais en avoir. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que je le crois encore aujourd'hui, et je suis souvent fâché de n'être pas parti de Paris pour être laquais de Paisiello à Naples.

Je n'ai aucun goût pour la musique purement instrumentale, la musique même de la Chapelle Sixtine et du chœur du Chapitre de Saint-Pierre ne me fait aucun plaisir (rejugé ainsi le... janvier 1836, jour de la Catedra de San Pietro).

La seule mélodie vocale me semble le produit du génie un sot a beau se faire savant, il ne peut, suiant moi, trouver un beau chant, par exemple, *Se amor ci gode in pace* (premier acte et peut-être première scène du *Matrimonio Segreto*).

Quand un homme de génie se donne la peine d'étudier la mélodie, il arrive à la belle instrumentation du quartetto de *Bianca e Faliero* (de Rossini) ou du duo d'*Armide*, du même.

Dans les beaux temps de mon goût pour la musique à Milan, de 1814 à 1821, quand le matin d'un opéra nouveau j'allais retirer mon libretto à la Scala, je ne pouvais m'empêcher en le lisant d'en faire toute la musique, de chanter les airs et les duos. Et oserai-je le dire ? quelquefois, le soir, je trouvais ma mélodie *plus noble* et *plus tendre* que celle de maestro.

Comme je n'avais et je n'ai absolument aucune science, aucune manière de fixer la mélodie sur un morceau de papier pour pouvoir la corriger sans crainte d'oublier la cantilène primitive, cela était comme la première idée d'un livre qui me vient. Elle est cent fois plus intelligible qu'après l'avoir travaillée.

Mais en fin cette première idée, c'est ce qui ne se trouve jamais dans les livres des écrivains médiocres. Leurs phrases les plus fortes me semblent comme le *trait de Priam, sine ictu*.

Par exemple, j'ai fait, ce me semble, une charmante mélodie – et j'ai vu l'accompagnement – pour ces vers de La Fontaine (critiqués par M. Nodier comme peu pieux, mais vers 1820, sous les Bourbons) :

Un mort s'en allait tristement
S'emparer de son dernier gîte,
Un curé s'en allait gaiement
Enterrer ce mort au plus vite.

C'est peut-être la seule mélodie que j'aie faite sur des paroles françaises. J'ai horreur de l'obligation de prononcer *gi-teu, vi-teu*.

Le Français me semble avoir le métalent le plus marqué pour la musique.

Comme l'Italien a le métalent le plus étonnant pour la danse.

Quelquefois, disant des bêtises avec moi-même, pour me faire rire, je me dis : mais comment aurais-je du talent pour la musique à la Cimarosa, étant Français ?

Je réponds : par ma mère, à laquelle je ressemble, je suis peut-être de sang italien²²⁶.

Je n'ai jamais vu un beau chant trouvé par un Français ; les plus beaux ne s'élèvent pas au-dessus du caractère grossier qui convient au chant *populaire*, c'est-à-dire qui doit plaire à tous, tel est :

Allons, enfants de la patrie²²⁷.

Ce chant, me semble extrêmement supérieur à tout ce qu'a jamais fait une tête française, mais, par son genre, nécessairement inférieur à :

*La ci darem la mano,
La mi darai di si...*²²⁸

de Mozart.

J'avouerai que je ne trouve parfaitement beau que les chants de ces deux seuls auteurs : Cimarosa et Mozart, et l'on me pendrait plutôt que de me faire dire avec sincérité lequel je préfère à l'autre.

Quand mon mauvais sort m'a fait connaître deux salons ennuyeux, c'est toujours celui d'où je sors qui me semble le plus pesant.

Quand je viens d'entendre Mozart ou Cimarosa, c'est toujours le dernier entendu qui me semble peut-être préférable à l'autre.

Paisiello me semble de la piquette assez agréable et que l'on on peut même rechercher et boire avec plaisir, dans les moments où l'on trouve le bon vin trop fort.

J'en dirai autant de quelques airs, de quelques compositions inférieures à Paisiello, par exemple :

Senza sponse non mi lasciate

des *Cantatrice Villane* de Fioravanti.

Le mal de cette piquette, c'est qu'au bout d'un moment on la trouve *plate*. Il n'en faut boire qu'un verre.

J'ai mis la charrue devant les bœufs, exprès pour ne pas révolter le Français de 1880, quand j'oserai lui faire lire que rien n'était égal au métalent des bons aïeux de 1830 pour juger de la musique et l'exécuter.

Les Français sont devenus savants en ce genre depuis 1820, mais toujours barbares au fond, je n'en veux pour preuve que le succès de *Robert le Diable* de Meyerbeer.

Le Français est moins insensible à la musique allemande, Mozart excepté.

Ce que les Français goûtent dans Mozart, ce n'est pas la nouveauté terrible du *chant* par lequel Leporello invite la statue du commandeur à

souper, c'est plutôt l'accompagnement. D'ailleurs, on a dit à cet être *vaniteux* avant tout et par dessus tout, que ce *duo* ou *trio* est sublime.

Un morceau de roche chargé de fer, que l'on aperçoit à la surface du terrain, fait penser qu'en creusant un puits ou des galeries profondes on parviendra à trouver une quantité de métal satisfaisant, peut-être aussi ne trouvera-t-on rien.

Tel j'étais pour la musique en 1799. Le hasard a fait que j'ai cherché à noter les sons de mon âme par des pages imprimées. La paresse et le manque d'occasion d'apprendre le physique, la bête de la musique, et à savoir jouer du piano et noter mes idées, ont beaucoup de part à cette détermination qui eût été tout autre, si j'eusse trouvé (deux mots illisibles) ou une maîtresse aimant la musique. Quant à la passion, elle est restée entière.

Je ferais dix lieues à pied par la crotte, la chose que je déteste le plus au monde, pour assister à une représentation de *Don Juan* bien joué. Si l'on prononce un mot italien de *D. Juan*, sur le champ, le souvenir tendre de la musique me revient et s'empare de moi.

Je n'ai qu'une objection, mais peu intelligible : la musique me plaît-elle comme *signe*, comme souvenir du bonheur de la jeunesse, ou *par elle-même*.

Je suis pour ce dernier avis. *D. Juan* me charmait avant d'entendre Bonoldi s'écrier (à la Scala, à Milan) par sa petite fenêtre :

*Fa le passar avanti,
Di che ci fan ouvre !*

Mais ce sujet est délicat, j'y reviendrai quand je m'engouffrerai dans les discussions sur les arts pendant mon séjour à Milan si passionné, et je puis dire, au total, la *fleur de ma vie* de 1814 à 1821.

Une grande preuve de mon amour pour la musique, c'est que l'opéra-comique de Feydeau *m'aigrit*.

Je me suis étendu, bien qu'on soit toujours mauvais juge des passions ou goûts qu'on a, surtout quand ces goûts sont de bonne compagnie. Il n'est pas de jeune homme affecté du faubourg Saint-Germain, comme M. de

Blancmesnil, par exemple, qui ne se dise fou de la musique. Moi, j'abhorre tout ce qui est *romance française*. Le *Panseron* me met en fureur, il me fait haïr ce que j'aime à la passion.

La bonne musique me fait rêver avec délices à ce qui occupe mon cœur dans le moment. De là, les moments délicieux que j'ai trouvés à la Scala, de 1814 à 1821.

CHAPITRE XXVIII

Ce n'était rien que de loger chez M. Daru, il fallait y dîner, ce qui m'ennuyait mortellement.

C'est dans cette salle à manger²²⁹ que j'ai cruellement souffert, en recevant cette éducation *des autres* à laquelle mes parents m'avaient si judicieusement soustrait !

Le genre poli, cérémonieux, encore aujourd'hui, me glace et me réduit au silence. Pour peu que l'on y ajoute la nuance religieuse et la déclamation sur les grands principes de la morale, je suis mort.

Que l'on juge de l'effet de ce venin en janvier 1800, quand il était appliqué sur des organes tout neufs et dont l'extrême tension n'en laissait pas perdre une goutte.

J'arrivais dans le salon à 5 heures ½ ; là, je frémissais en songeant à la nécessité de donner la main à M^{lle} Sophie²³⁰ ou à M^{me} Cambon, ou à M^{me} Le Brun, ou à M^{me} Daru elle-même, pour aller à table.

La contrainte morale me tuait.

Ce n'était pas le sentiment de l'injustice et de la haine contre ma tante Séraphie, comme à Grenoble.

Plût à Dieu que j'en eusse été quitte pour ce genre de malheur ! c'était bien pis : c'était le sentiment continu des choses que je voulais faire et auxquelles je ne pouvais atteindre.

Qu'on juge de l'étendue de mon malheur ! moi qui me croyais à la fois un Saint-Preux et un Valmont, (des *Liaisons Dangereuses*, imitation de *Clarisse*, qui est devenu le bréviaire des provinciaux) moi qui, me croyant une disposition infinie à aimer et à être aimé, pensais que l'occasion seule me manquait, je me trouvais inférieur et gauche en tout dans une société que je jugeais triste et maussade ; qu'aurait-ce été dans un salon aimable !

C'était donc là ce Paris que j'avais tant désiré.

Je ne conçois pas aujourd'hui comment je ne devins pas fou du 10 novembre 1799 au 20 août 1800, à peu près, date de mon départ pour Genève.

Ce n'est pas tout, il y a bien pis. Je m'imputais à honte et presque à crime le silence qui régnait trop souvent à la cour d'un vieux bourgeois despote et ennuyé tel qu'était M. Daru le père.

C'était là mon principal chagrin. Un homme devait être, selon moi, amoureux passionné et, en même temps, portant la joie et le mouvement dans toutes les sociétés où il se trouvait.

Et encore cette joie universelle, cet art de plaire à tous ne devaient pas être fondés sur l'art de flatter les goûts et les faiblesses de tous, je ne me doutais pas de tout ce côté de l'art de plaire qui m'eût passablement révolté ; l'amabilité que je voulais était la joie pure de Shakespeare dans ses comédies, l'amabilité qui règne à la cour du duc exilé dans la forêt des Ardennes²³¹.

Cette amabilité pure et aérienne à la cour d'un vieux préfet ennuyé, et dévôt, je crois !!!

L'absurde ne peut pas aller plus loin, mais mon malheur, quoique fondé sur l'absurde, n'en était pas moins fort réel.

Ce silence, quand j'étais dans le salon de M. Daru me désolait.

Qu'étais-je dans ce salon ? Je n'y ouvrais pas la bouche, à ce que m'a dit depuis M^{me} le Brun, marquise de..... (sic)

Je me taisais par instinct, je sentais que personne ne me comprendrait, quelles figures pour leur parler de ma tendre admiration pour Bradamante. Ce silence, amené par le hasard, était de la meilleure politique, c'était le seul moyen de conserver un peu de dignité personnelle.

CHAPITRE XXIX

Je mourais de contrainte, de désappointement, de mécontentement de moi-même. Qui m'eût dit que les plus grandes joies de ma vie devaient me tomber dessus, cinq mois après !

Tomber est le mot propre.

M. Daru, en homme exact, ne comprenait pas pourquoi je n'entrais pas à l'Ecole Polytechnique, ou si cette année était perdue, pourquoi je ne continuais pas mes études pour me présenter aux examens de la session suivante, septembre 1800.

Ce vieillard sévère me faisait entendre avec beaucoup de politesse et de mesure qu'une explication entre nous, à cet égard, était nécessaire. C'était précisément cette mesure et cette politesse si nouvelles pour moi, qui m'entendais appeler *monsieur* par un parent, pour la première fois de ma vie, qui mettaient aux champs ma timidité et mon imagination folle.

J'explique cela maintenant. Je voyais fort bien la question au fond, mais ces préparations polies et insolites me faisaient soupçonner des abîmes inconnus et effroyables dont je ne pourrais me tirer. Je me sentais terrifié par les façons diplomatiques de l'habile ex-préfet auxquelles j'étais bien loin alors de pouvoir donner leurs noms propres. Tout cela me rendait incapable de soutenir mon opinion de vive voix.

L'absence complète du collège faisait de moi un enfant de dix ans pour mes rapports avec le inonde. Le seul aspect d'un personnage si imposant et qui faisait trembler tout le monde chez lui, à commencer par sa femme et son fils aîné, me parlant en tête à tête et la porte fermée, me mettait clans l'impossibilité de dire deux mots de suite. Je vois aujourd'hui que cette figure de M. Daru père, avec un oeil un peu de travers, était exactement pour moi,

Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate.

Ne pas la voir était le plus grand bonheur qu'elle pût me donner.

Le trouble extrême chez moi détruit la mémoire. Peut-être M. Daru le père m'avait-il dit quelque chose comme : mon cher cousin, il conviendrait de prendre un parti d'ici à huit jours.

Dans l'excès de ma timidité, de mon angoisse et de mon *désarroi*, comme on dit à Grenoble, et comme je disais alors, il me semble que j'écrivis d'avance la conversation que je voulais avoir avec M. Daru.

Je ne me rappelle qu'un seul détail de cette terrible entrevue. Je dis en termes moins clairs :

– Mes parents me laissent à peu près le maître du parti à prendre.

– Je ne m'en aperçois que trop, répondit M. Daru, avec une intonation riche de sentiment et qui me frappa fort chez un homme si plein de mesure et d'habitudes périphrasantes et diplomatiques.

Ce mot me frappa ; tout le reste est oublié.

Plus je me promenais dans Paris, plus il me déplaisait. La famille Daru avait de grandes bontés pour moi, M^{me} Cambon me faisait compliment sur ma redingote à l'artiste, couleur olive, avec revers en velours. – Elle vous va fort bien, me disait-elle.

M^{me} Cambon voulut bien me conduire au Musée avec une partie de la famille et M. Gorse ou Gosse, gros garçon commun, qui lui faisait un peu la cour. Elle mourait de mélancolie pour avoir perdu, un an au paravant, une fille unique de seize ans.

On quitta le Musée, on m'offrit une place dans le fiacre, je revins à pied dans la boue, et amadoué par la bonté de M^{me} Cambon, j'ai la riche idée

d'entrer chez elle. Je la trouve en tête à tête avec M. Gorse.

Je sentis cependant toute l'étendue ou une partie de l'étendue de ma sottise.

– Mais pourquoi n'êtes vous pas monté en voiture ? me disait M^{me} Cambon étonnée.

Je disparus au bout d'une minute. M. Gorse en dut penser de belles sur mon compte. Je devais être un singulier problème dans la famille Daru ; la réponse devait varier entre : c'est *un fou* et c'est *un imbécile*.

Il faut que la maladie, qui fit grimper le docteur Portai dans mon troisième étage du passage Sainte-Marie, eut été sérieuse car je perdis tous mes cheveux. Je ne manquai pas d'acheter une perruque, et mon ami Edmond Cardon ne manqua pas de la jeter sur la corniche d'une porte, un soir, dans le salon de sa mère.

Cardon était très mince, très grand, très bien élevé, fort riche, d'un ton parfait, une admirable poupée, fils de M^{me} Cardon, femme de chambre de la reine *Marie-Antoinette*.

Quel contraste entre Cardon et moi ! et pourtant nous nous liâmes. Nous avons été amis du temps de la bataille de Marengo ; il était alors aide-de-camp du ministre de la guerre Carnot, nous nous sommes écrits jusqu'en 1804 ou 5. En 1815, cet être élégant, noble, charmant, se brûla la cervelle en voyant arrêter le maréchal Ney, son parent par alliance. Il n'était compromis en rien, ce fut exactement folie éphémère, causée par l'extrême vanité de courtisan de s'être vu un maréchal et un prince pour cousin. Depuis 1803 ou 4 il se faisait appeler Cardon de Montigny, il me présenta à sa femme, élégante et riche, bégayant un peu, qui me sembla avoir peur de l'énergie féroce de ce montagnard allobroge. Le fils de cet être bon et aimable s'appelle M. de Montigny et est conseiller ou auditeur à la Cour royale de Paris.

Ah ! qu'un bon conseil m'eût fait de bien alors ! Que ce même conseil m'eût fait de bien en 1821 ! Mais du diable, jamais personne ne me l'a donné. Je l'ai vu vers 1826, mais il était à peu près trop tard, et d'ailleurs il contrariait trop mes habitudes. J'ai vu clairement depuis que c'est le *sine quà non* à Paris, mais aussi il y aurait eu moins de vérité et d'originalité dans mes pensées littéraires.

Quelle différence si M^{me} Daru ou M^{me} Cambon m'avait dit en janvier 1800 :

« Mon cher cousin, si vous voulez avoir quelque consistance dans la société, il faut que vingt personnes aient intérêt à dire du bien de vous ; par conséquent choisissez un salon, ne manquez pas d'y aller tous les mardis (si tel est le jour), faites-vous une affaire d'être aimable, ou du moins très poli pour chacune des personnes qui vont dans ce salon. Vous serez quelque chose dans le monde, vous pourrez espérer de plaire à une femme aimable quand vous serez porté par deux ou trois salons. Au bout de dix années de constance, ces salons, si vous les choisissez dans votre rang de la société, vous porteront à tout. L'essentiel est la constance : être un des fidèles tous les mardis. »

Voilà ce qui m'a éternellement manqué. Voilà le sens de l'exclamation de M. Delécluze, (des Débats, vers 1828) : si vous aviez un peu plus d'éducation !

Il fallait que cet honnête homme fût bien plein de cette vérité, car il était furieusement jaloux de quelques mots qui, à ma grande surprise, firent beaucoup d'effet ; par exemple, chez lui : Bossuet..... c'est de *la blague sérieuse*.

En 1800, la famille Daru traversait la rue de Lille et montait au premier étage chez M^{me} Gardon, laquelle était tout aise d'avoir la protection de deux commissaires des guerres aussi accrédités que MM. Daru.

J'étais donc, ou plutôt il me semblait d'être, très bien reçu dans le salon de M^{me} Gardon, en janvier 1800.

On y jouait des charades avec déguisements.

M. Daru²³² (depuis ministre) venait de publier la *Cléopédie*, je crois ; – un petit poème dans le genre jésuitique, c'est-à-dire dans le genre des poèmes latins faits par les jésuites vers 1700. Cela me sembla plat et coulant, il y a bien trente ans que je ne l'ai lu.

M. Daru qui au fond n'avait pas d'esprit, (mais je devine cela seulement en écrivant ceci) était très fier d'être président à la fois de quatre Sociétés littéraires. Ce genre de niaiserie pullulait en 1800, et n'était pas si vide que cela me semble aujourd'hui. La société renaissait après la terreur de 93, et

la demi-peur des années suivantes. Ce fut M. Daru, le père qui m'apprit avec une douce joie cette gloire de son fils aîné.

Comme il revenait d'une de ces Sociétés littéraires, Edmond déguisé en fille alla le raccrocher dans la rue à vingt pas de la maison. Cela n'était pas mal gai. M^{me} Cardon avait encore la gaîté de 1788, – cela scandaliserait notre prudence de 1830.

M. Daru en arrivant se dit suivi dans l'escalier par la fille qui détachait ses jupons.

– J'ai été très étonné, nous dit-il, de voir notre quartier infesté.

Quelque temps après il me conduisit à une des séances d'une des Sociétés qu'il présidait. Celle-ci se réunissait dans une rue qui a été démolie pour agrandir la place du Carrousel.

Il était sept heures du soir, les salles étaient peu illuminées. La poésie me fit horreur – quelle différence avec l'Arioste ! cela était bourgeois et plat (quelle bonne école j'avais déjà), mais j'admirais fort et avec envie la gorge de M^{me} Constance Pipelet, qui lut une pièce de vers. Je le lui ai dit depuis, elle était alors femme d'un pauvre diable de chirurgien herniaire, et je lui ai parlé chez M^{me} la comtesse Beugnot, quand elle était princesse de Salm-Dyck je crois, – je conterai son mariage, précédé par deux mois de séjour chez le prince de Salm, avec un amant, pour voir si le château ne lui déplaisait point trop, et le prince nullement trompé, sachant tout et s'y soumettant – et il avait raison.

J'allai au Louvre chez *Regnault*, l'auteur de l'Education d'Achille, plat tableau, gravé par Berwick, et je fus élève de son Académie. Toutes les étrennes à donner pour cartables, droits de chaise, etc. m'étonnèrent fort, et j'ignorais profondément tous ces usages parisiens et, à vrai dire, tous les usages possibles. Je dus paraître avare.

Je promenais par tout mon effroyable désappointement. *Trouver plat et détestable ce Paris, que je m'étais figuré le souverain bien !* Tout me déplaisait, jusqu'à la cuisine qui n'était pas celle de la maison paternelle, cette maison qui m'avait semblé la réunion de tout ce qui était mal.

Pour m'achever, la peur d'être forcé de passer un examen pour l'école me faisait haïr mes chères mathématiques.

Il me semble que le terrible M. Daru le père me disait : – Puisque d’après les certificats dont vous êtes porteur, vous êtes tellement plus fort que vos sept camarades qui ont été reçus, vous pourriez même aujourd’hui, si vous étiez reçu, les rattraper facilement dans les cours qu’ils suivent.

M. Daru me parlait en homme accoutumé à avoir du crédit et à obtenir des exceptions. Une chose dut, heureusement pour moi, ralentir les instances de M. Daru, pour reprendre l’étude des mathématiques. Mes parents m’annonçaient sans doute comme un prodige en tout genre ; mon excellent grand-père m’adorait et d’ailleurs j’étais son ouvrage, au fond je n’avais eu de maître que lui, les mathématiques excepté.

Sans les auteurs lus en cachette, j’étais fait pour avoir l’esprit du père jésuite dont je refaisais les vers – la mouche dans du lait – et pour admirer la *Cléopédie* du comte Daru et l’esprit de l’Académie française. Aurait-ce été un mal ? J’aurais eu des succès de 1815 à 1838, de la réputation, de l’argent, mais mes ouvrages seraient bien plus plats et bien *mieux écrits* de ce qu’ils sont.

Mais je m’égare ; nos neveux devront pardonner ces écarts, nous tenons la plume d’une main et l’épée de l’autre (en écrivant ceci j’attends la nouvelle de l’exécution de Fieschi et du nouveau ministère de mars 1830, et je viens, pour mon métier, de signer trois lettres adressées à des ministres, dont je ne sais pas le nom.)

Un des malheurs de mon caractère est d’oublier le succès et de me rappeler profondément mes sottises. J’écrivis vers février 1800 à ma famille :

« M^{me} Cambon exerce l’empire de l’esprit et M^{me} Rebuffel, celui des sens. »

Quinze jours après, j’eus une honte profonde de mon style et de la chose.

C’était une fausseté, c’était bien pis, une ingratitude. S’il y avait un lieu où je fusse moins gêné et plus naturel, c’était le salon de cette excellente et jolie M^{me} Rebuffel qui habitait le premier étage de la maison ; ma chambre était au-dessus du salon de M^{me} Rebuffel.

Ma cousine avait une fille, Adèle, qui annonçait beaucoup d’esprit, il me semble qu’elle n’a pas tenu parole. Après nous être un peu aimés, (amours d’enfants) la haine et puis l’indifférence ont remplacé les enfantillages et je

l'ai entièrement perdue de vue depuis 1804. Le journal de 1835 m'a appris que son sot mari, M. le baron Auguste Pétiet²³³, le même qui m'a donné un coup de sabre au pied gauche, venait de la laisser veuve avec un fils à l'Ecole Polytechnique.

Quel océan de sensations violentes j'ai eu eh ma ma vie et surtout à cette époque !

J'en eus beaucoup au sujet du petit événement que je vais conter, mais dans quel sens ? que désirais-je avec passion ? Je ne m'en souviens plus.

M. Daru fils aîné (je l'appellerai le comte Daru, malgré l'anachronisme) était en 1800, secrétaire général du ministre de la guerre. Il se tuait de travail, mais il faut avouer qu'il en parlait sans cesse et avait toujours de l'humeur en venant dîner. Quelquefois, il faisait attendre son père et toute la famille, une heure ou deux. Il arrivait enfin avec la physionomie du bœuf, excédé de peine et des yeux rouges. Souvent il retournait le soir à son bureau ; dans le fait tout était à réorganiser et l'on préparait en secret la campagne de Marengo²³⁴.

Je vais naître, comme dit Tristram Shandy ; et le lecteur va sortir des enfantillages.

Un beau jour, M. Daru le père, me prit à part et me dit – : « Mon fils vous conduira travailler avec lui au bureau de la guerre. » Probablement, au lieu de remercier, je restai dans le silence farouche de l'extrême timidité.

Le lendemain matin je marchais à côté du comte Daru, que j'admirais, mais qui me faisait frémir – jamais je n'ai pu m'accoutumer à lui, ni, ce me semble, lui à moi.

Je me vois à ma place, à ma table, et à un autre bureau, M. Mazoyer, auteur de la tragédie de *Thésée*, pâle imitation de Racine.

Au bout du jardin étaient des malheureux tilleuls taillés de près. Ce furent les premiers amis que j'eus à Paris. Leur sort me fit pitié : être ainsi taillés ! je les comparais aux beaux tilleuls de Claix, qui avaient le bonheur de vivre au milieu des montagnes.

Mais aurais-je voulu retourner dans ces montagnes.?

Oui, ce me semble, si j'avais du n'y pas retrouver mon père, et y vivre avec mon grand-père, à la bonne heure, mais *libre*.

Les tilleuls du ministère de la guerre rougirent par le haut ; – M. Mazoyer, sans doute, me répéta le vers de Virgile :

Nunc erubescit ver.

Enfin ils eurent des feuilles, je fus profondément attendri, j'avais donc des amis à Paris !

M. Daru m'établit à un bureau et me dit de copier une lettre ; il découvrit que j'écrivais *cela* par deux II : *cella*.

C'était donc là ce littérateur, ce brillant *humaniste* qui discutait le mérite de Racine et qui avait remporté tous les prix à Grenoble !!

J'admire aujourd'hui, *mais aujourd'hui seulement*, la bonté de toute cette famille Daru.

Que faire d'un animal si orgueilleux et si ignorant ?

Et le fait est pourtant que j'attaquais très bien Racine dans mes conversations avec M. Mazoyer. Nous étions là quatre commis, et les deux autres, ce me semble, m'écoutaient, quand j'escarmouchais avec M. Mazoyer.

M. le comte Daru, si immensément supérieur à moi et à tant d'autres, comme homme de travail, comme *avocat consultant*, n'avait pas l'esprit qu'il fallait pour soupçonner la valeur de ce fou orgueilleux.

M. Mazoyer qui apparemment s'ennuyait moins de ma folie mélangée d'orgueil que de la stupidité des autres commis à 2,500 francs, fit quelque cas de moi, et j'y fus indifférent. Je regardais tout ce qui admirait cet *adroit courtisan* nommé Racine, comme incapable de voir et de sentir le *vrai beau* qui, à nos yeux, était la naïveté d'Imogène²³⁵ s'écriant : « Salut, pauvre maison, qui te gardes toi-même »

Les injures adressées à Shakespeare par M. Mazoyer, et avec quel mépris en 1800 !! m'attendrissaient jusqu'aux larmes en faveur de ce grand poète. Dans la suite rien ne m'a fait adorer madame Dembowsky²³⁶, comme les critiques que faisaient d'elle les prosaïques de Milan.

Pour peu que le lecteur ait l'âme commune il s'imaginera que cette digression a pour but de cacher ma honte d'avoir écrit *cella*. Il se trompe ; je suis un autre homme. Les erreurs de 1800 sont des découvertes que je fais, la plupart, en écrivant ceci. Je ne me souviens, après tant d'années et

d'événements, que du sourire de la femme que j'aimais. L'autre jour, j'avais oublié la couleur d'un des uniformes que j'ai portés. Or, avez vous éprouvé, ô lecteur bienveillant, ce que c'est qu'un uniforme dans une armée victorieuse, et unique objet de l'attention de la nation, comme l'armée de Napoléon ?

Le bon Martial Daru était toujours avec moi sur le ton plaisant. Il venait souvent au bureau de la Guerre ; c'était la *cour* pour un commissaire des guerres.

Toutes les vanités de ce corps étaient en ébullition pour la création du corps, et bien plus, pour la fixation de l'uniforme des *Inspecteurs aux Revues*.

Il me semble que je vis alors le général Olivier, avec sa jambe de bois, récemment nommé *Inspecteur en chef des Revues*. Cette vanité, portée au comble par le *chapeau brodé* et l'habit rouge, était la base de la conversation dans les maisons Daru et Cardon. Edmond Cardon, poussé par une mère habile et qui flattait ouvertement le comte Daru, avait la promesse d'une place d'adjoint aux Commissaires des guerres.

Le bon Martial me fit bientôt entrevoir la possibilité pour moi de ce charmant uniforme.

Mes relations avec M. Daru, commencées ainsi en février ou janvier 1800, n'ont fini qu'à sa mort en 1829. Il a été mon bienfaiteur, en ce sens, qu'il m'a employé de préférence à bien d'autres, mais j'ai passé bien des jours de pluie, avec mal à la tête, à écrire de dix heures du matin à une heure après minuit, et cela sous les yeux d'un homme furieux et constamment en colère parce qu'il avait *toujours* peur.

C'étaient les ricochets de son ami Picard, il avait une peur mortelle de Napoléon et j'avais une peur mortelle de lui.

On verra à Erfurt, 1809²³⁷, le *nec plus ultra* de notre travail. M. Daru et moi, nous avons fait toute l'intendance générale de l'armée pendant trois ou huit jours. Il n'y avait pas même un copiste. Emerveillé de ce qu'il faisait, M. Daru ne se fâcha peut-être que deux ou trois fois par jour ; ce fut une partie de plaisir. J'étais en colère contre moi d'être ému par ses paroles dures. Cela ne faisait ni chaud ni froid à mon avancement, et d'ailleurs je n'ai jamais été fou pour l'avancement. Je le vois aujourd'hui, je cherchais le plus possible à être séparé de M. Daru, ne fût-ce que par une porte à demi-

fermée. Les propos durs sur les présents et les absents m'étaient insupportables.

Quand j'écrivais *cela* par deux II, au bureau de la guerre, j'étais bien loin de connaître encore toute la dureté de M. Daru, ce volcan d'injures²³⁸.

Ce qui me désolait, c'était la conversation incessante des commis, mes compagnons, qui m'empêchait de travailler et de penser !

Pendant plus de six semaines, arrivé à quatre heures, j'en étais hébété.

CHAPITRE XXX

L'esprit

J'ai découvert dernièrement que l'esprit des vingt premières pages de La Bruyère (qui, en 1803, fit mon éducation littéraire, d'après les éloges de Saint-Simon) est une copie exacte de ce que Saint-Simon appelle avoir infiniment d'esprit. Or, en 1836, ces vingt premières pages sont puériles, vides, de très bon ton assurément, mais ne valant pas trop la peine d'être écrites. Le style en est admirable en ce qu'il ne gâte pas la pensée, qui a le malheur d'être *sine ictu*. Ces vingt pages ont eu de l'esprit peut-être jusqu'en 1789. L'esprit, si *délicieux* pour qui le sent, ne dure pas. Comme une belle pêche passe en quelques jours, l'*esprit* passe en deux cents ans, et, bien plus vite, s'il y a révolution dans les rapports que les classes d'une société ont entre elles.

L'esprit doit être de cinq ou six degrés au-dessus des idées qui forment l'intelligence d'un public.

S'il est de huit degrés au-dessus il fait *mal à la tête a ce public*.

– Défaut de la conversation de Dominique²³⁹, quand il est animé. –

Pour achever d'éclairer ma pensée, je dirai que La Bruyère était à cinq degrés au-dessus de l'intelligence commune des ducs de Saint-Simon, de Beauvillers, de Chevreuse, de la Feuillade, de Villars, de Montfort, de Foix, de Lesdiguières, etc.

La Bruyère a dû être au niveau des intelligences vers 1780, au temps du duc de Richelieu, Voltaire, M. de Vaudreuil, le duc de Nivernais, (prétendu fils de Voltaire), quand ce plat Marmontel passait pour spirituel, du temps de Duclos, Collé, etc.

En 1836, excepté pour les choses d'art littéraire ou plutôt de *style*, La Bruyère reste au-dessous de l'intelligence d'une société qui se réunissait chez M^{me} B. de Castellane et qui était composée de Mérimée, Molé, Koref²⁴⁰, moi, Dupin aîné, Thiers, Béranger, duc de Fitz-James, Sainte-Aulaire, Arago, Villemain.

Ma foi, l'esprit manque, chacun réserve toutes ses forces pour un métier qui lui donne un rang dans le monde. L'esprit, *argent comptant*²⁴¹, l'esprit de Dominique fait peur aux convenances. Si je ne me trompe, l'esprit va se réfugier chez les dames de mœurs faciles, chez M^{me} A.....t (qui n'a pas plus d'amants que M^{me} de T.....u, la première ou la seconde) mais chez laquelle on va plus.

Quelle terrible digression *en faveur* des lecteurs de 1880 ! Mais comprendront-ils l'allusion *en faveur* ? J'en doute, les crieurs publics auront alors un autre mot pour faire acheter les discours du roi. Qu'est-ce qu'une allusion expliquée ? De l'esprit à la *Charles Nodier*, de l'esprit ennuyeux.

CHAPITRE XXXI

Je ferai du roman si je voulais noter ici l'impression que me tirent les choses de Paris, impression fort modifiée depuis.

Je me rappelle le profond ennui des dimanches, je me promenais au hasard ; c'était donc là ce Paris que j'avais tant désiré ! L'absence de montagnes et de bois me serrait le cœur. Les bois étaient intimement liés à mes rêveries d'amant tendre et dévoué, comme dans l'Arioste. Tous les hommes me semblaient *prosaïques* et plats dans les idées qu'ils avaient de l'amour et de la littérature. Je me gardais de faire confidence de mes objections contre Paris. Ainsi je ne m'aperçus pas que le centre de Paris est à une heure de distance d'une belle forêt, séjour des cerfs sous les rois. Quel n'eût pas été mon ravissement, en 1800, de voir la forêt de Fontainebleau où il y a quelques petits rochers en miniature, les bois de Versailles, Saint-Cloud, etc. Probablement j'eusse trouvé que ces bois ressemblaient trop à un jardin²⁴².

Il fut question de nommer des adjoints aux commissaires des guerres. Je m'en aperçus au redoublement des prévenances de M^{me} Cardon pour la famille Daru, et même pour moi.

M. Daru passa un matin chez le ministre avec le rapport sur cet objet.

Il avait fait nommer, ce me semble, Cardon et M. Barthomeuf. Je ne fus point jaloux de Cardon mais bien de M. Barthomeuf, pour lequel j'ai

toujours eu de l'éloignement.

Notez que M. Barthomeuf était un excellent commis, dont M. Daru signait toutes les lettres.

Des miennes il en signait à peine la moitié, et encore quelles lettres ! Mais M. Barthomeuf avait le génie et la figure d'un garçon épicier et, excepté les auteurs latins, qu'il savait, comme il savait le *Règlement pour la solde*, était incapable de dire un mot sur les rapports de la littérature avec la nature de l'homme, avec la manière dont il est affecté ; moi, je comprenais parfaitement la façon dont Helvétius explique Régulus, je faisais tout seul un grand nombre d'applications de ce genre, j'étais bien au-delà de Cailhava dans l'art de la comédie, etc., etc., et je partais de là pour me croire le supérieur ou, du moins, l'égal de M. Bartholomeuf.

M. Daru aurait dû me faire nommer et ensuite me faire travailler ferme. Mais le hasard m'a guidé par la main dans cinq ou six grandes circonstances de ma vie. Réellement, je dois une petite statue à *la Fortune*. Ce fut un extrême bonheur de n'être pas fait adjoint avec Cardon. Mais je ne pensais pas ainsi, je soupirais un peu en regardant son bel uniforme doré, son chapeau, son épée. Mais je n'eus pas le moindre sentiment de jalousie. Apparemment je comprenais que je n'avais pas une mère comme M^{me} Cardon. Je l'avais vu importuner M. Daru (Pierre) jusqu'à impatienter l'homme le plus flegmatique. M. Daru ne se fâchait pas, mais ses yeux de sanglier étaient à peindre. Enfin il lui dit devant moi : Madame, j'ai l'honneur de vous promettre que, s'il y a des adjoints, M. votre fils le sera.

La soeur de M^{me} Cardon était M^{me} Augué des Portes, dont les filles se liaient intimement alors avec la citoyenne Hortense Beauharnais. Ces demoiselles étaient élevées chez M^{me} Campan, la camarade et probablement l'amie de M^{me} Cardon.

Je riais et je déployais mon amabilité de 1800 avec M^{lles} Augué, dont l'une épousa bientôt après le général Ney.

Je les trouvais gaies et j'étais, je devais être, un étrange animal ; peut-être ces demoiselles avaient-elles assez d'esprit pour voir que j'étais *étrange* et non *plat*. Enfin, je ne sais pourquoi, j'étais bien accueilli. Quel admirable salon à cultiver ! Voilà ce que M. Daru le père aurait dû me faire comprendre. Cette vérité fondamentale à Paris je ne l'ai entrevue, pour la

première fois, que vingt-sept ans plus tard, après la fameuse bataille de San-Remo.

La fortune, dont j'ai tant à me louer, m'a promené dans plusieurs salons des plus influents. J'ai refusé, en 1814, une place à millions, en 1828, j'étais en société intime avec MM. Thiers (ministre des affaires étrangères, hier), Mignet, Aubernon, Béranger. J'avais une grande considération dans ce salon. Je trouvais M. Aubernon ennuyeux, Mignet, sans esprit, Thiers, trop effronté, bavard, Béranger seul me plut, mais pour n'avoir point l'air de faire la cour au pouvoir, je ne l'allai pas voir en prison, et je laissais M^{me} Aubernon me prendre en guignon comme homme immoral.

Et M^{me} la Comtesse Bertrand²⁴³ en 1809 et 1810 ! Quelle absence d'ambition ou plutôt quelle paresse !

Je regrette peu l'occasion perdue. Au lieu de dix, j'aurais vingt mille, au lieu de chevalier, je serais officier de la légion d'honneur, mais j'aurais passé trois ou quatre heures par jour à ces platitudes d'ambition qu'on décore du nom de politique, j'aurais fait beaucoup de demi-bassesses, je serais préfet du Mans (en 1814, j'allais être nommé préfet du Mans).

La seule chose que je regrette, c'est le séjour de Paris, mais je serais las de Paris en 1836, comme je suis las de ma solitude parmi les sauvages de Cività-Vecchia.

A tout prendre, je ne regrette rien que de ne pas avoir acheté de la rente avec les gratifications de Napoléon, vers 1808 et 1809.

M. Daru le père n'en eût pas moins tort de ne pas me dire : vous devriez chercher à plaire à M^{me} Cardon ou à ses nièces²⁴⁴.

Il fallait tout ce bavardage pour être compris d'un fou qui songeait plus à Hamlet et au Misanthrope qu'à la vie réelle. Quand je m'ennuyais dans un salon, j'y manquais la semaine d'après, et n'y reparaissais qu'au bout de quinze jours. Avec la franchise de mon regard et la prostration de forces que l'*ennui* me donne, on voit combien je devais avancer mes affaires par ces absences. D'ailleurs, je disais toujours d'un sot : c'est *un sot*. Cette manie m'a valu un *monde d'ennemis*. Depuis que j'ai eu de l'esprit (en 1826) les épigrammes sont arrivées en foule et des *mots* qu'on *ne peut plus oublier*, me disait un jour cette bonne madame Mérimée. J'aurais du être tué dix

fois, et pourtant je n'ai que trois blessures, dont deux sont des nioles (à la main et au pied gauches).

Mes cousins Martial et Daru (le comte) avaient fait la guerre de Vendée. Je n'ai jamais vu de gens plus purs de tout sentiment patriotique, cependant ils avaient couru la chance à Rennes, à Nantes, et dans toute la Bretagne, d'être assassinés vingt fois, ainsi ils n'adoraient point les Bourbons, ils en parlaient avec le respect que l'on doit au malheur, et madame Cardon nous disait à peu près la vérité sur Marie-Antoinette : bonne, bornée, pleine de hauteur, fort galante, et se moquant fort de l'ouvrier serrurier nommé Lous XVI, si différent de l'aimable comte d'Artois. Du reste, Versailles – la cour du roi Pétaud, et personne, à l'exception peut-être de Louis XVI, et encore rarement, ne faisant une promesse ou un serment au peuple que dans l'intention de les violer.

Je crois me rappeler qu'on lut chez M^{me} Cardon les *Mémoires* de sa camarade, M^{me} Campan, bien différents de l'homélie niaise que l'on a imprimée vers 1820. Plusieurs fois, nous ne repassâmes la rue qu'à deux heures du matin, j'étais dans mon centre, moi, adorateur de St-Simon, et je parlais d'une façon qui jurait avec ma niaiserie et mon exaltation habituelles. J'ai adoré Saint-Simon en 1800, comme en 1836.

Les épinards et Saint-Simon ont été mes seuls goûts durables, après celui toutefois de vivre à Paris avec cent louis de rente, faisant des livres.

CHAPITRE XXXII.

Il ne me reste pas le moindre souvenir de mon départ pour Dijon et l'armée de réserve, l'excès de la joie a tout absorbé. MM. Daru (le comte), alors inspecteur aux Revues, et Martial, sous-inspecteur étaient partis avant moi.

Cardon ne vint point si tôt, son adroite mère lui voulait faire faire un autre pas. Il arriva bientôt à Milan, aide-de-camp du ministre de la guerre, Carnot. Napoléon avait employé ce grand citoyen pour l'*user, id est* : rendre impopulaire et ridicule, s'il se pouvait. Bientôt Carnot retomba dans une pauvreté noble dont Napoléon n'eut honte que vers 1810, quand il n'eut plus peur de lui.

Je n'ai nulle idée de mon arrivée à Dijon, non plus que de mon arrivée à Genève. L'image de ces deux villes a été effacée par les images plus complètes que m'ont laissées les voyages postérieurs. Sans doute, j'étais fou de joie.

En arrivant à Genève, ma première course fut pour la vieille maison où est né J.J. Rousseau, en 1712, que j'ai trouvée, en 1833, changée en superbe maison, image de l'utilité et du commerce.

A Genève, les diligences manquaient, je trouvais un commencement du désordre qui apparemment régnait à l'armée. J'étais recommandé à un

commissaire de guerres français, laissé pour les passages et les transports. Le comte Daru avait laissé un cheval malade, j'attendis sa guérison.

Là enfin recommencent mes souvenirs. Après plusieurs délais, un matin, vers les huit heures on attache sur ce jeune cheval suisse et bai clair, mon énorme portemanteau, et un peu en dehors de la porte de Lausanne, je monte à cheval.

C'était pour la seconde ou troisième fois de ma vie. Séraphie et mon père s'étaient constamment opposés à me voir monter à cheval, faire des armes, etc.

Ce cheval, qui n'était pas sorti de l'écurie depuis un mois, au bout de vingt pas, s'emporte, quitte la route et se jette vers le lac, dans un champ planté de saules ; je crois que le porte-manteau le blessait.

Je mourais de crainte, mais le sacrifice était fait ; les plus grands dangers n'étaient pas faits pour m'arrêter. Je regardais les épaules de mon cheval, et les trois pieds qui me séparaient de terre me semblaient un précipice sans fond. Pour comble de ridicule, je crois que j'avais des éperons.

Mon jeune cheval fringant, galopait donc au hasard, au milieu de ces saules, quand je m'entendis appeler : c'était le domestique, sage et prudent, du capitaine Burelviller qui, enfin, en me criant de retirer la bride et s'approchant, parvint à arrêter le cheval, après une galopade d'un quart d'heure, au moins, dans tous les sens. Il me semble qu'au milieu de mes peurs sans nombre, j'avais celle d'être entraîné dans le lac.

– Que me voulez-vous ? dis-je à ce domestique, quand enfin il eut pu calmer mon cheval.

– Mon maître désire vous parler.

Aussitôt je pensai à mes pistolets ; c'est sans doute quelqu'un qui me veut arrêter. La route était couverte de passants, mais toute ma vie j'ai vu mon idée et non la réalité (comme un *cheval ombrageux*, me disait, dix-sept ans plus tard, M. le comte de Tracy).

Je revins fièrement au capitaine, que je trouvais obligeamment arrêté sur la grande route.

– Que me voulez-vous, monsieur ? lui dis-je, m'attendant à faire le coup de pistolet.

Le capitaine, un grand homme blond, entre deux âges, maigre, et d'un aspect narquois et fripon, – rien d'engageant, au contraire.

Il m'expliqua qu'en passant à la porte²⁴⁵, M..... lui avait dit :

– Il y a là un jeune homme qui s'en va à l'armée, sur ce cheval, et qui n'a jamais vu l'armée, ayez la charité de le prendre avec vous pour les premières journées.

M'attendant toujours à me fâcher et pensant à mes pistolets, je considérais le sabre droit et immense ment long du capitaine Burelviller qui, ce me sem-appartenait à l'arme de la grosse cavalerie ; il bleu, boutons et épaulettes d'argent.

Je crois que, pour comble de ridicule, j'avais aussi un sabre ; même en y pensant, j'en suis sur Autant que je puis en juger, je plus à ce M. Burel lier, qui peut-être avait été chassé d'un régiment cherchait à se raccrocher à un autre.

M. Burelviller répondait à mes questions et m'apprenait à monter à cheval ; nous faisons l'étape ensemble, allions prendre notre billet de logement, et cela dura jusqu'à la Casa d'Adda, Porta Nova, à Milan.

J'étais absolument ivre, fou de bonheur et de joie. Ici commence une époque d'enthousiasme et de bonheur parfait. Ma joie, mon ravissement ne diminuèrent un peu que lorsque je devins dragon au 6e régiment, et encore ce ne fut qu'une éclipse.

Je ne croyais pas être alors au comble de bonheur qu'un être humain puisse trouver ici bas.

Mais telle était la vérité pourtant. Et cela quatre mois après avoir été si malheureux à Paris !

Comment dirais-je le ravissement de Rolle ?

Il faudra peut-être relire, et corriger ces passages, contre mon des sein, de peur de mentir avec artifice comme Jean-Jacques Rousseau.

Comme le sacrifice de ma vie à ma fortune était fait et parfait, j'étais excessivement hardi à cheval, mais hardi en demandant toujours au capitaine Burelviller : Est-ce que je vais me tuer ?

Heureusement, mon cheval était suisse et pacifique, et raisonnable comme un Suisse ; s'il eût été romain et traître, il m'eût tué cent fois.

Apparemment que je plus à M. Burelviller, et il s'appliqua à me former en tout ; et il fut pour moi, de Genève à Milan, pendant un voyage de quatre à cinq lieues par jour, ce qu'un excellent gouverneur doit être pour un jeune prince. Notre vie était une conversation agréable, mêlée d'événements singuliers et non sans quelques petits périls ; par conséquent impossibilité de l'apparence la plus éloignée de l'ennui. Je n'osais dire mes chimères et parler *littérature* à ce roué de vingt-huit à trente ans, qui paraissait le contraire de l'émotion.

Dès que nous arrivions à l'étape, je le quittais, je donnais bien l'étrenne à son domestique pour soigner mon cheval ; je pouvais donc aller rêver en paix²⁴⁶.

A Rolle, ce me semble, arrivé de bonne heure, ivre de l'idée d'aller passer à Vevey²⁴⁷, prenant peut-être Rolle pour Vevey, j'entendis tout à coup sonner en grande volée la cloche majestueuse d'une église située dans la colline, à un quart de lieue au-dessus de Rolle ou de Nyon ; j'y montai. Je voyais ce beau lac s'étendre sous mes yeux, le son de la cloche était une ravissante musique qui accompagnait mes idées, en leur donnant une physionomie sublime.

Là a été mon approche la plus voisine du *bonheur parfait*.

Pour un tel moment, il vaut la peine d'avoir vécu.

A Rolle ou Nyon, je ne sais lequel, commença le temps heureux de ma vie ; ce pouvait être alors le 8 ou 10 de mai 1800.

Le cœur me bat encore en écrivant ceci, trente-six ans après. Je quitte mon papier, j'erre dans ma chambre et je reviens à écrire. J'aime mieux manquer quelque trait vrai que de tomber dans l'exécrable défaut de faire de la déclamation, comme c'est l'usage.

A Lausanne, un capitaine suisse, retiré, jeune encore, était municipal, – c'était quelque ultra échappé d'Espagne.

En s'acquittant de la besogne désagréable de distribuer des billets de logements à ces sacripants de Français, il se prit de bec avec nous et alla jusqu'à dire, en parlant de l'*honneur* que nous avions de servir notre patrie : S'il y a de l'honneur !

Mon souvenir sans doute exagère le mot.

Je mis la main à mon sabre et voulus le tirer, ce qui me prouve que j'avais un sabre.

M. Burelviller me retint.

– Il est tard, la ville est encombrée, il s'agit d'avoir un logement, me dit-il à peu près.

Et nous quittons le municipal après lui avoir bien dit son fait.

Le lendemain, étant à cheval, sur la route de Villeneuve, M. Burelviller m'interrogea sur ma façon de faire des armes.

Il fut stupéfait quand je lui avouai ma complète ignorance. Il me fit mettre en garde, à la première fois que nous nous arrê tâmes.

– Et qu'auriez-vous donc fait si ce chien d'aristocrate était sorti avec nous ?

– J'aurais foncé sur lui.

Apparemment, ce mot fut dit comme je le pensais.

Le capitaine Burelviller m'estima beaucoup et me le dit.

Il fallait que ma totale absence de mensonge fût bien évidente pour donner de la valeur à ce qui, dans tout autre position, eût été une blague tellement grossière.

Il se mit à me donner quelques principes d'estocade dans nos haltes, le soir.

– Autrement vous vous feriez enfiler comme un J'ai oublié le terme de comparaison.

Martigny, je crois, au pied du grand Saint-Bernard m'a laissé un souvenir ; le beau général Marmont.

J'étais gai et actif comme un jeune poulain, je me regardais comme Calderon faisant ses campagnes en Italie, je me regardais comme un curieux détaché de l'armée pour voir, mais destiné à faire des comédies comme Molière. Si j'avais un emploi par la suite, ce serait pour vivre, n'étant pas assez riche pour courir le monde à mes frais. Je ne demandais qu'à voir de grandes choses. Ce fut donc, avec plus de joie encore qu'à l'ordinaire, que j'examinai Marmont, ce jeune et beau favori du premier consul.

Comme les Suisses dans les maisons desquels nous avions logé à Lausanne, Villeneuve, Sion, etc., nous avaient fait un tableau infâme du

grand Saint-Bernard, j'étais plus gai qu'à l'ordinaire, plus gai n'est pas le mot, c'est plus heureux. Mon plaisir était si vif, si intime, qu'il en était pensif.

J'étais, sans m'en rendre raison, extrêmement sensible à la beauté des paysages. Comme mon père et Séraphie vantaient beaucoup les beautés de la nature en véritables hypocrites qu'ils étaient, je croyais avoir la nature en horreur. Si quelqu'un m'eût parlé des beautés de la Suisse, il m'eût fait mal au cœur ; je sautais les phrases de ce genre dans les *Confessions* et *l'Héloïse* de Rousseau, ou plutôt, pour être exact, je les lisais en courant. Mais ces phrases si belles me touchaient malgré moi.

Je dois avoir eu un plaisir extrême en montant le Saint-Bernard, mais, ma foi, sans les précautions qui souvent me semblaient extrêmes et presque ridicules, du capitaine Burelviller, je serais mort peut-être dès ce premier pas.

La nature m'a donné les nerfs délicats et la peau sensible d'une femme. Je ne pouvais pas, quelques mois après, tenir mon sabre deux heures sans avoir la main pleine d'ampoules. Au Saint-Bernard, j'étais pour le physique comme une jeune fille de quatorze ans ; j'avais dix-sept ans et trois mois, mais jamais fils gâté de grand seigneur n'a reçu une éducation plus molle.

Le courage militaire, aux yeux de mes parents, était une qualité des Jacobins ; on ne prisait que le courage d'avant la Révolution qui avait valu la croix de Saint-Louis au chef de la branche riche de la famille, (M. le capitaine Beyle, de Sassenage).

J'arrivai donc au Saint-Bernard poule mouillée complète. Que fussè-je devenu sans la rencontre de M. Burelviller et si j'eusse marché seul ? J'avais de l'argent et n'avais même pas songé à prendre un domestique. Etourdi par nos délicieuses rêveries, toutes les remarques prudentes glissaient sur moi, je les trouvais bourgeoises, plates, odieuses.

De là, mon dégoût, même en 1836, pour les faits comiques, où se trouve nécessairement, de toute nécessité, un personnage bas.

Drôle de disposition pour un successeur de Molière !

Tous les sages avis des hôteliers suisses avaient donc glissé sur moi.

A une certaine hauteur, le froid devint piquant, une brume pénétrante nous environne, la neige couvrait la route depuis longtemps. Cette route,

petit sentier entre deux murs, à pierres sèches, était remplie de huit ou dix pouces de neige fondante et, au-dessous, des cailloux roulants.

De temps en temps, un cheval mort faisait cabrer le mien, bientôt, ce qui fut bien pis, il ne se cabra plus du tout. Au fond c'était une rosse.

A chaque instant tout devenait pire. Je trouvai le danger pour la première fois, ce danger n'était pas grand, il faut l'avouer, mais pour une jeune fille de quatorze ans qui n'avait pas été mouillée par la pluie dix fois en sa vie !

Le danger n'était donc pas grand, mais il était en moi-même ; les circonstances diminuaient l'homme.

Je n'aurai pas honte de me rendre justice, je fus constamment gai. Si je rêvais, c'était aux phrases par lesquelles J.-J. Rousseau pourrait décrire ces monts sourcilleux couverts de neige et s'élevant jusqu'aux nues avec leurs pointes sans cesse obscurcies par de gros nuages qui courent rapidement.

Mon cheval faisait mine de tomber, le capitaine jurait et était sombre, son prudent domestique, qui s'était fait mon ami, était fort pâle.

J'étais transpercé d'humidité, sans cesse nous étions gênés et même arrêtés par des groupes de quinze ou vingt soldats qui montaient.

Au lieu des sentiments héroïques que je leur supposais, d'après six ans de rêveries héroïques, j'entrevois des égoïstes aigris et méchants ; souvent ils juraient contre nous de colère de nous voir à cheval et eux à pied. Un peu plus ils nous volaient nos chevaux.

Cette vue du caractère humain me contrariait, mais je l'écartais bien vite pour jouir de cette idée : je vois donc une chose difficile !

Enfin, après une quantité de zig-zags dans un fond entre deux rochers pointus et énormes, j'aperçus à gauche, une maison basse, presque couverte par un nuage qui passait.

C'est l'hospice ! on nous y donna, comme à toute l'armée, un demi-verre de vin qui me parut glacé comme une *décoction rouge*.

Il me semble que nous entrâmes, ou bien les récits de l'intérieur de l'Hospice qu'on me lit produisirent-ils une image qui, depuis trente-six ans, a pris *la place de la réalité*.

Voilà un danger de mensonge que j'ai aperçu depuis trois mois que je pense à ce véridique journal.

Par exemple je me ligure fort bien la descente, Mais je ne veux pas dissimuler que, cinq ou six ans après, je vis une gravure que je trouvais fort ressemblante ; et mon souvenir *n'est plus* que la gravure.

C'est là le danger d'acheter des gravures de beaux tableaux que l'on voit dans ses voyages. Bientôt la gravure forme tout le souvenir, et détruit le souvenir réel.

C'est ce qui m'est arrivé pour la Madone de Saint-Sixte de Dresde. La belle gravure de Müller l'a détruite pour moi, tandis que je me ligure parfaitement les méchants pastels de Mengs, de la même galerie de Dresde, dont je n'ai vu la gravure nulle part.

Je vois fort bien l'ennui de tenir mon cheval par la bride ; le sentier était formé de rochers immobiles²⁴⁸.

Le diable c'est que les quatre pieds de mon cheval se réunissaient dans la ligne droite formée par la réunion des deux rochers, et alors la rosse faisait mine de tomber, à droite il n'y avait pas grand mal, mais à gauche ! Que dirait M. Daru, si je lui perdais son cheval ? Et d'ailleurs tous mes effets étaient dans l'énorme porte-manteau et peut-être la plus grande partie de mon argent.

Le capitaine jurait contre son domestique qui lui blessait son second cheval, il donnait des coups de canne à la tête de son propre cheval, c'était un homme fort violent, et enfin il ne s'occupait pas de moi le moins du monde.

Pour comble de misère un canon vint à passer, il fallut faire sauter nos chevaux à droite de la route ; mais de cette circonstance je n'en voudrais pas jurer, elle est dans la gravure.

Je me souviens fort bien de cette longue descente circulaire autour d'un diable de lac glacé.

Enfin vers Etrouble, la nature commença à devenir moins austère.

Ce fut pour moi une sensation délicieuse.

Je dis au capitaine Burelviller :

Le Saint-Bernard, n'est que ça ?

Il me semble qu'il se fâcha et crut que je mentais (en termes dont nous nous servions), que je lui là-chais une blague.

Je crois entrevoir dans mes souvenirs qu'il me traita de conscrit, ce qui me sembla une injure.

A Etrouble, mon bonheur fut extrême, mais je commençais à comprendre que, ce n'était que dans les moments où le capitaine était gai, que je pouvais hasarder mes remarques.

Je me dis : je suis en Italie, c'est-à-dire dans le pays de la Zuietta que J.-J. Rousseau trouva à Venise, en Piémont, dans le pays de M^{me} Bazile.

Je comprenais bien que ces idées étaient encore plus de contrebande pour le capitaine qui, une fois, avait traité Rousseau de polisson d'écrivain.

Je serais obligé de faire du roman, et de chercher à me figurer ce que doit sentir un jeune homme de dix-sept ans, fou de bonheur et s'échappant du couvent, si je voulais parler de mes sensations d'Etrouble au fort de Bard.

J'ai oublié de dire que je rapportais mon innocence de Paris ; ce n'était qu'à Milan que je devais me délivrer de ce trésor. Ce qu'il y a de drôle, c'est que je ne me souviens pas distinctement avec qui.

La violence de la timidité et de la sensation a tué absolument le *souvenir*.

Nous croyions l'armée à quarante-lieues en avant de nous.

Tout à coup nous nous trouvâmes arrêtés par le fort de Bard.

Je me vois bivouaquant à une demi-lieue du fort, à gauche de la grande route.

Ici le récit se confond avec le souvenir.

Il me semble que nous fûmes arrêtés deux ou trois jours sous Bard.

Le premier consul était-il avec nous ?

Fût-ce, comme il me semble, pendant que nous étions dans cette petite plaine, sous le fort, que le colonel Dufour essaya de l'emporter de vive force ? Et que deux sapeurs essayèrent de couper les chaînes du pont levé ? Vis-je entourer de paille la roue des canons, ou bien est-ce le souvenir du récit que je trouve dans ma tête ?

La canonnade épouvantable dans ces rochers si hauts, dans une vallée si étroite, me rendait fou d'émotion.

Enfin le capitaine me dit : nous allons passer sur une montagne à gauche, c'est le chemin.

J'ai appris, depuis, que cette montagne se nomme Albaredo.

Après une demi-lieue, j’entendis donner cet avis de bouche en bouche : – Ne tenez la bride de vos chevaux qu’avec deux doigts de la main droite afin que, s’ils tombent dans le précipice, ils ne vous entraînent pas.

– Diable ! il y a donc danger ! me dis-je.

On s’arrêta sur une petite plate-forme.

– Ah ! voilà qu’ils nous visent, dit le capitaine.

– Est-ce que nous sommes à portée ? dis-je au capitaine.

– Ne voilà-t-il pas mon bougre qui a déjà peur ? me dit-il avec humeur. Il y avait là sept à huit personnes.

Ce mot fut comme le chant du coq pour Saint-Pierre. Je rêvai, – je m’approchai au bord de la plate-forme pour être plus exposé, et, quand il continua la route, je traînai quelques minutes pour montrer mon courage.

Voilà comment je vis le feu pour la première fois.

C’était une espèce de pucelage qui me pesait autant que l’autre.

Le soir, en y réfléchissant, je ne revenais pas de mon étonnement ; Quoi ! *n’est-ce que ça ?* me disais-je.

Cet étonnement un peu niais et cette exclamation m’ont suivi toute ma vie. Je crois que cela tient à l’imagination.

Parenthèse ; – Souvent je me dis, mais sans regret, que de belles occasions j’ai manquées ! Je serais riche, du moins j’aurais de l’aisance ! mais je vois, en 1836, que mon plus grand plaisir est de *rêver*, mais à quoi ? Souvent à des choses qui m’ennuient. L’activité des démarches nécessaires pour amasser 10,000 fr. de rente est impossible pour moi. De plus, il faut flatter, ne déplaire à personne, etc. Ce dernier presque impossible pour moi.

J’ai eu le rare plaisir de faire toute ma vie à peu près ce qui me plaisait. Je ne dois donc pas me plaindre du destin. J’ai eu un lot exécrable de sept à dix-sept, mais depuis le passage du mont Saint-Bernard je n’ai plus eu à me plaindre du destin – au contraire, à m’en louer.

Le bonheur pour moi, c’est de ne commander à personne et de n’être pas commandé, je crois donc que j’ai bien fait de ne pas épouser ^{Mlle} Riett ou ^{Mlle} Dane.

– Fin de la parenthèse.

Je me souviens que j’eus un extrême plaisir en entrant à Etroubles et à Aoste. Quoi, le passage du Saint-Bernard *n’est-ce que ça ?* me disais-je

sans cesse, j'avais même eu tort de le dire haut quelquefois, et enfin le capitaine Burelviller me malmena, malgré mon innocence, et prit cela pour une blague (id est : *bravade*). Fort souvent, mes naïvetés ont fait le même effet.

Un mot ridicule ou seulement exagéré a souvent suffi pour gâter les plus belles choses pour moi : par exemple, à Wagram, à côté de la pièce de canon quand les herbes prenaient feu, ce colonel blagueur de nos amis qui dit : – *C'est une bataille de géants* ! L'impression de grandeur fut irrémédiablement enlevée pour toute la journée.

Je remarquai, avant de quitter mon rocher, que la canonnade de Bard faisait un tapage effrayant ; c'était le *sublime*, un peu trop voisin pourtant du danger. L'âme, au lieu de jouir purement, était encore un peu occupée à se tenir.

J'avertis une fois pour toutes le brave homme, unique peut-être, qui aura le courage de lire ce manuscrit, que toutes les belles réflexions de ce genre sont de 1836. J'en eusse été bien étonné en 1800, peut-être, malgré ma solidité sur Helvétius et Shakespeare, ne les eussè-je pas comprises.

Il m'est resté un souvenir net et fort sérieux du rempart qui faisait ce grand feu sur nous. Le commandant de ce fortin, situé *providentiellement*, comme diraient les bons écrivains de 1836, croyait arrêter le général Bonaparte²⁴⁹.

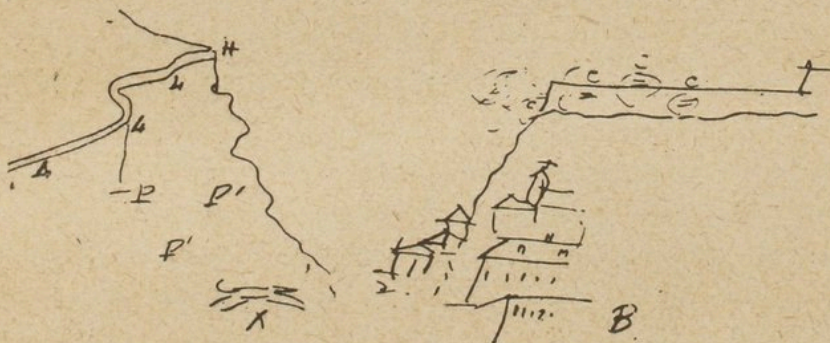
Je crois que le logement du soir fut chez un curé-déjà fort malmené par les vingt-cinq ou trente mille hommes qui avaient passé avant le capitaine Burelviller et son élève. Le capitaine, égoïste et méchant, jurait, il me semble que le curé me fit pitié, je lui parlai latin, pour diminuer sa peur.

Le curé reconnaissant m'apprit que : *Donna* voulait dire femme, *cattiva*, mauvaise, et qu'il fallait dire : *quanti sono miglia di qua a Ivrea* ? quand je voulais savoir combien il y a de milles d'ici à Ivree.

786.

397.

de l'année 1850, en conséquence des
services des remparts faits à grand
prix par lui. Le commandant a été
fortin provisoirement com-
missionné des services de 1850 à 1851
arrêté par le B. B. B.



14 mo.

Beilbya Bond

CCC Canon tract in ILL

X X Chequeam Tombis de Santina LLL

à Paris tout au long de l'année

P. Principis = 95 on 90 days: between 50th Feb. & 1st March

Ce fut là le commencement de mon italien.

Je fus tellement frappé de la quantité de chevaux morts et d'autres débris d'armée que je trouvai de Bard à Ivrée, qu'il ne m'est point resté de

souvenir distinct ; c'était pour la première fois que je trouvais cette sensation si renouvelée depuis : me trouver entre les colonnes d'une armée de Napoléon. La sensation présente absorbait tout, absolument comme le souvenir de la première soirée où Giul m'a traité en amant. Mon souvenir n'est qu'un roman fabriqué à cette occasion.

Je vois encore le premier aspect d'Ivrée aperçu à trois quarts de lieue, un peu sur la droite, et à gauche des montagnes à distance.

Le soir, j'eus une sensation que je n'oublierais jamais.

J'allai au spectacle, malgré le capitaine ; on donnait le *Matrimonio Segreto* de Cimarosa, l'actrice qui jouait Caroline avait une dent de moins sur le devant. Voilà tout ce qui me reste d'un bonheur divin.

A l'instant mes deux grandes actions : avoir passé le Saint-Bernard, avoir été au feu, disparurent. Tout cela me sembla grossier et bas. J'éprouvais quelque quelque chose comme mon enthousiasme de l'église au-dessus de Rolle, mais bien plus pur et bien plus vif. Le pédantisme de Julie d'Etange me gênait dans Rousseau, au lieu que tout fut divin dans Cimarosa.

Ma vie fut renouvelée et tout mon désappointement de Paris enterré à jamais.

Vivre en Italie et entendre de cette musique devint la base de tous mes raisonnements.

Le lendemain matin, en cheminant auprès de nos chevaux, avec le capitaine qui avait six pieds, j'eus l'enfance de parler de mon bonheur, il me répondit par des plaisanteries grossières sur la facilité de mœurs des actrices. Ce mot était cher et sacré pour moi, à cause de M^{me} Kably, et de plus, ce matin là, j'étais amoureux de Caroline, (du *Matrimonio*.) Il me semble que nous eûmes un différend sérieux avec quelque idée de duel de ma part.

Je ne comprends rien à ma folie, c'est comme ma provocation à l'excellent Joinville (maintenant M. le baron Joinville, intendant militaire à Paris), je ne pouvais pas soutenir mon sabre en ligne horizontale.

Excepté le bonheur le plus vif et le plus fou, je n'ai réellement rien à dire d'Ivrée à Milan. La vue du paysage me ravissait. Je ne le trouvais pas la réalisation du beau ; mais, quand jusqu'à Milan, la fréquence des arbres et

la force de la végétation, et même les tiges du maïs, empêchaient de voir à cent pas, à droite et à gauche, je trouvais que *c'était là le beau*.

Tel a été pour moi Milan et pendant vingt ans (1800 à 1820). A peine si cette image adorée commence à se séparer du beau. Ma raison me dit, mais le vrai beau, c'est Naples et le Pausilippe, par exemple, ce sont les environs de Dresde, les murs abattus de Leipsick, le lac de Genève, etc., c'est ma raison qui me dit cela, mon cœur ne sent que Milan et la campagne *luxuriante* qui l'environne.

CHAPITRE XXXIII.

Le matin en entrant à Milan, par une charmante matinée de printemps, et quel printemps ! et dans quel pays du monde ! je vis Martial à trois pas de moi, sur la gauche de mon cheval. Je le vois encore, c'était *Corria del Giardino*, peu après la rue des Bigli, au commencement de la Corria di Porta Nova.

Il était en redingote bleue avec une chapeau brodé d'adjudant général.

Il fut fort saisi de me voir.

– On vous croyait perdu, me dit-il.

– Le cheval a été malade à Genève, répondis-je, je ne suis parti que le...²⁵⁰.

Je vais vous montrer la maison, ce n'est qu'à deux pas.

Je saluai le capitaine Burelviller ; je ne l'ai jamais revu.

Martial revint sur ses pas et me conduisit à la Casa d'Adda.

La façade de la Casa *Dada* (sic) n'était point finie, la plus grande partie était alors en brique grossière comme San Lorenzo à Florence. J'entrai dans une cour magnifique. Je descendis de cheval fort étonné et admirant tout. Je montai par un escalier superbe. Les domestiques de Martial détachèrent mon portemanteau et emmenèrent mon cheval.

Je montai avec lui et bientôt me trouvai dans un superbe salon donnant sur la Corria. J'étais ravi, c'était pour la première fois que l'architecture

produisait son effet sur moi. Bientôt on apporta d'excellentes côtelettes panées. Pendant plusieurs années ce plat m'a rappelé Milan.

Cette ville devint pour moi le plus beau lieu de la terre. Je ne sens pas du tout le charme de ma patrie²⁵¹ ; j'ai, pour le lieu où je suis né, une répugnance qui va jusqu'au dégoût physique (mal de mer). Milan a été pour moi de 1809 à 1821, le lieu où j'ai constamment désiré d'habiter.

J'y ai passé quelques mois de 1800 ; ce fut le plus beau temps de ma vie. J'y revins tant que je pus en 1801 et 1802, étant en garnison à Brescia et à Bergame, et enfin, j'y ai habité par choix de 1815 à 1821. Ma raison seule me dit, même en 1836, que Paris vaut mieux. Vers 1803 ou 4, j'évitais, dans le cabinet de Martial, de lever les yeux vers une estampe qui dans le lointain présentait le dôme de Milan, le souvenir était trop tendre et me faisait mal.

Nous pouvions être à la fin de mai, ou au commencement de juin, lorsque j'entrai dans la Casa d'Adda ce mot est resté sacré pour moi.

Martial fut parfait et réellement a toujours été parfait pour moi. Je suis fâché de n'avoir pas vu cela davantage de son vivant ; comme il avait énormément de petite vanité, je ménageais cette vanité.

Mais ce que je lui disais alors par usage du monde, vraiment chez moi et aussi par amitié, j'aurais du le lui dire par amitié passionnée et par reconnaissance.

Il n'était pas romanesque, et moi je poussais cette faiblesse jusqu'à la folie, l'absence de cette folie le rendait plat à mes yeux. Le romanesque chez moi s'étendait à l'amour, à la bravoure, à tout.

Voici un intervalle de bonheur fou et complet, je vais sans doute battre un peu la campagne en en parlant. Peut-être vaudrait-il mieux m'en tenir à la ligne précédente.

On ne peut pas apercevoir distinctement la partie du ciel trop voisine du soleil, par un effet semblable j'aurais grand peine à faire une narration raisonnable de mon amour pour Angela Pietragrua. Comment faire un récit un peu raisonnable de tant de folies ! Par où commencer ? Comment rendre cela un peu intelligible ? Ce (trois mots illisibles), dans les grands transports de passion, et il s'agit pourtant de choses passées il y a trente-six ans.

Daignez me pardonner, lecteur bénévole ! Mais plutôt, si vous avez plus de trente ans ou si, avec trente ans, vous êtes du parti prosaïque, fermez le

livre.

Le croira-t-on, mais tout semblera absurde dans mon récit de cette année 1800. Cet amour si passionné qui m'avait entièrement enlevé à la terre pour me transporter dans le pays des chimères, mais des chimères les plus célestes, les plus délicieuses, les plus à souhait, n'arriva à ce qu'on appelle le bonheur qu'en septembre 1811²⁵².

Excusez du peu, onze ans, non pas de fidélité, mais d'une sorte de constance.

La femme que j'aimais, et dont je me croyais en quelque sorte aimé, avait d'autres amants, mais elle me méprisait à rang égal, me disais-je ! J'avais d'autres maîtresses. (Je me suis promené un quart d'heure avant d'écrire). Comment raconter raisonnablement ces temps-là ? J'aime mieux renvoyer à un autre jour.

Quel parti prendre ? comment peindre le bonheur ou Le lecteur a-t-il jamais été amoureux fou ? A-t-il jamais eu la fortune ou passer une nuit avec cette maîtresse qu'il a le plus aimée en sa vie ? Je sens bien que je suis ridicule ou plutôt incroyable. Ma main ne peut plus écrire, je renvoie à demain. On gâte des sentiments si tendres à les raconter en détail²⁵³.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

11, RUE DE GRENNELLE, 11, PARIS

à 3 fr. 50 le volume

DERNIÈRES PUBLICATIONS

PAUL ALEXIS

L'Éducation amoureuse. 1 vol.

LÉON ALLARD

Les Fictions. 1 vol.

THÉODORE DE BANVILLE

L'Ame de Paris. 1 vol.

ÉMILE BERGERAT

Le Rire de Caliban. 1 vol.

EDMOND DE GONCOURT

Mademoiselle Clairon. 1 vol.

ABEL HERMANT

Cœurs à part. 1 vol.

HECTOR MALOT

Mère. 1 vol.

OCTAVE MIRBEAU

Sébastien Roch. 1 vol.

CAMILLE OUDINOT

Adultère sentimental. 1 vol.

JEAN RICHEPIN

Le Cadet. 1 vol.

GÉNÉRAL TCHENG-KI-TONG

Les Plaisirs en Chine. 1 vol.

PAUL VIGNET

Espérance. 1 vol.

JEAN VALNORE

Les Mirages. 1 vol.

ÉMILE ZOLA

La Bête humaine. 1 vol.

Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris. — 1677.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

***Vie de Henri Brulard /
autobiographie / Stendhal,
Henri Beyle / publiée par
Casimir Stryienski***

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1073520h>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses

partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et

notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 Aucun des critiques n'a voulu juger, sous cet angle visuel, les pages du Journal, – c'était cependant la seule manière de comprendre cette œuvre intime et écrite au jour le jour, sans aucune préoccupation livresque.

2 Sainte-Beuve, qui ne peut être accusé de tendresse pour Beyle, prend sa défense contre Delécluze dans un article des *Nouveaux lundis* (vol. III).
« Que cet homme, dit-il en parlant de Stendhal, qui passait pour méchant auprès de ceux qui le connaissaient peu était aimé de ses amis ; que je sais de lui des traits délicats et d'une âme toute libérale ! »

3 *Corresp. inéd.*, vol. II, p. 149.

4 Manuscrits de la Bibliothèque de Grenoble.

5 Il n'y a pas de lacune ici, bien que le paragraphe suivant paraisse à la première lecture n'avoir pas de rapport avec ce qui précède.

6 Cette phrase est l'épigraphe de la *Notice* de R. Colomb, avec cette mention : *tiré des papiers de Beyle*. On verra que Colomb a fait quelques autres emprunts à la *Vie de Henri Brulard*.

7 Ce pseudonyme désigne la comtesse C.... I ; voir *Correspondance Inédite*, *passim*.

8 M. dei Fiori, que Beyle appelle quelquefois M. de Fleurs. Les lettres de la *Correspondance* à M. D.... F.... sont adressées à cet ami.

9 Cf. *Journal de Stendhal* p. 403.

10 En blanc dans le manuscrit.

11 Cf : Je vois sur mes bretelles..... *Journal de Stendhal* p. 443.

12 Beyle avait écrit d'abord : *au talent près*.

13 Remarquez que les héros de Stendhal disent toujours *je*. Voir l'étude de M. Paul Bourget sur le procédé de Stendhal, romancier, dans les *Essais de psychologie*, p. 276 et suiv.

14 Guez de Balzac.

15 Ce passage légèrement modifié, fait partie de la série des « pensées détachées » que donne R. Colomb dans sa *Notice*.

16 La *Vie de Henri Brulard* comprend trois gros volumes et une liasse.

17 Voilà pourquoi il y aura quelques *mots* illisibles dans ce volume.

18 Poème didactique en huit chants publié en 1805.

19 Voir l'amusante comédie de Sheridan : *the Critic*. La parenthèse est de Beyle.

20 Louason, du *Journal*.

21 · En blanc,

22 Mélanie Guilbert (Louason).

23 Voir *Journal de Stendhal*, le premier article nécrologique (appendice VIII) où Beyle désigne le mois d'octobre 1852 comme devant être l'époque de sa mort.

24 On trouve dans *Lamiel* (p. 157) un souvenir des journées de juillet.

25 Cività-Vecchia.

26 Anagramme de Rome.

27 Nous mettons en note ce résumé intercalé ici par Beyle. « Ainsi voici les grandes divisions de mon conte : né en 1783, dragon en 1800, étudiant de 1803 à 1806. En 1806, adjoint aux commissaires des guerres, intendant à Brunswick. En 1809 relevant les blessés à Essling ou à Wagram, remplissant des missions le long du Danube sur ses rives couvertes de neige, à Linz et Passau, amoureux de madame la comtesse Petit, pour la revoir demandant à aller en Espagne. Le 3 août 1810 nommé par elle, à peu près, auditeur au Conseil d'Etat. Cette vie de haute faveur et de dépenses me conduit à Moscou, me fait intendant à Sagan, en Silésie, et enfin tomber en avril 1814. Qui le croirait ! quant à moi personnellement la chute me fit plaisir.

Après la chute, étudiant, écrivain, fou d'amour, faisant imprimer *l'Histoire de la peinture en Italie* en 1817 ; mon père, devenu ultra, se ruine et meurt en 1819, je crois ; je reviens à Paris en juin 1821. Je suis au désespoir à cause de Métilde, elle meurt, je l'aimais mieux morte qu'infidèle, j'écris, je me console, je suis heureux. En 1830, au mois de septembre, je rentre dans la carrière administrative où je suis encore, reprenant la vie d'écrivain au 3^e étage de l'hôtel de Valois, rue de Richelieu, n^o 71. »

28 Voir *Journal*.

29 Menta.

30 Sans doute *Madame Jules* de la *Correspondance*.

31 Voilà, avant Amiel, le mot célèbre : Un paysage est un état d'âme.

32 Voir Correspondance de Victor Jacquemont, 1824-1832, vol. I, p. 34.

33 Auteur de plusieurs livres de voyages.

34 Cf. ce joli mot dans *Lamiet* : « Un soir, nous dessinions sur la cendre du foyer les lettres initiales des femmes qui nous avaient fait faire les sottises les plus humiliantes : je me souviens que c'est moi qui avais inventé *cette preuve d'amour*. » p. 7.

35 Cet épisode est raconté dans le Journal p. 415.

36 Théâtre.

37 La comtesse P... y, voir *Journal* (cahiers de 1809), et la comtesse G... .l, Menta.

38 Le vicomte de Barral, voir *Journal*.

39 Colomb dit dans sa notice : « Sa susceptibilité pour tout ce qui *composait* sa toilette était extrême ». Cette phrase étonnante prend un sens assez curieux rapprochée de ce passage de la *vie de H.B.*

40 M. Périer-Lagrange, mari de Pauline Beyle.

41 On voit, d'après cet aveu, que M^{me} P. est cette maîtresse infidèle dont parle Mérimée dans H.B.

42 Peintre en miniature, habitant Rome à cette époque (1835).

43 A Paris.

44 Séraphie Gagnon, soeur de la mère de Beyle, voir plus loin chapitre VI.

45 Elisabeth Gagnon, soeur du grand père maternel de Beyle, voir chapitre VI.

46 Religion.

47 Voir le portrait du Henri Gagnon. en tête de ma petite brochure : *L'Enfance de Henri Beyle*. Grenoble Gratier. 1889.

48 Henri Gagnon est né en 1727 et mort un 1813.

49 Comtesse de P... y. Le peintre était Boilly.

50 Le duc de Belle-Isle, (et non son frère le chevalier) voulait conquérir le Piémont, après la délivrance de Gènes. Au col de l'Assiette, vingt et un bataillons piémontais arrêterent les assaillants qui se retirèrent laissant quatre mille morts et emportant deux mille blessés. (1746)

51 Madame Azur.

52 Tout le reste du passage (sept lignes) est illisible. Voici les mots que J'ai pu à grand'peine déchiffrer : « elle lisait souvent dans l'original la

*divine comédie de Dante dont j'ai trouvé bien plus tard dans..... éditions différentes dans son appartement » En note, sur la marge de cette page : *Ecrit de nuit, à la bougie.**

53 Le récit est interrompu et marqué d'une croix – on retrouve ce signe assez souvent dans le cours du manuscrit. Ce devait être une indication pour les parties à revoir ou à compléter.

54 Prêtres.

55 Variante en surcharge : J'écrirais un volume sur les circonstances de la mort d'une personne si chère.

56 En blanc. R. Colomb qui cite ce passage donne la date de 1349.

57 En blanc. Colomb ajoute : « plusieurs années. »

58 Beyle fait allusion à cette servante dans son *Journal*, 3e cahier, p. 25.

59 Passage très illisible.

60 Ici toute une page indéchiffrable avec cette note en marge : « écrit absolument de nuit. »

61 La phrase reste inachevée. Le texte est accompagné d'un plan de l'appartement.

62 Romain Gagnon.

63 Cf. *De l'Amour*, fragm. divers, LXVI.

64 Ce chapitre a été écrit sur un cahier à part ; Beyle indique dans la marge qu'il doit être placé après le récit de la mort de sa mère.

65 Ici un plan du théâtre de Grenoble, – dont l'emplacement est toujours le même.

66 Plan de la salle, avec cette note : « Infâme salle de spectacle de Grenoble, laquelle m'inspira la vénération la plus tendre. J'en aimais même la mauvaise odeur. Vers 1794, 95 et 96, cet amour alla jusqu'à la fureur, du temps de ^{Mlle} Kably. »(Voir plus loin.)

67 Opéra en trois actes, paroles de Morel de Chédeville, musique de Grétry (1783),

68 Voir plus loin.

69 Le nom du docteur Gagnon est inscrit, en effet, sur les plaques commémoratives de la Bibliothèque de Grenoble.

70 Pour *adieu*.

71 Lisez : *Beyle*. – Il y a en effet un Chérubin Beyle, religieux du couvent de St François de Grenoble. Voir : *La famille de Beyle*, notes généalogiques par M. Ed. Maignien. 1 brochure, Grenoble, 1889.

72 Plan de l'appartement.

73 Voir : *Le Rouge et le Noir*.

74 Sans doute M. de Broglie.

75 Plan de la table.

76 *La Journée des Tuiles*, 7 juin 1788.

77 Avec une vue superbe sur le coteau d'Eybens, une vue tranquille et belle, digne de Claude Lorrain, et une entrée par une belle cour, près la rue des Mûriers (Note de B.)

78 J'ai laissé à Grenoble une vue de cette révolte-émeute à l'aquarelle par M. Le Boy. (Note de B.)

79 Cette partie des mémoires ne nous est pas parvenue.

80 Plan de la Grand'rue et de la place Grenette.

81 Mort à Grenoble le 12 septembre 1788.

82 Sur Lambert, voir plus loin.

83 *Et moi* a été ajouté au crayon.

84 · Ce diable femelle, dont je n'ai jamais su l'âge, elle pouvait avoir vingt deux ou vingt quatre ans. (Note de B.)

85 Sous : *qui pourtant*, etc., Beyle aait écrit d'abord : *qu'il aimait* à la fureur.

86 Absurde dévotion.

87 Cf. Lettre inédite de Beyle à Martial Daru, publiée dans les appendices du *Journal de Stendhal* p. 462.

88 La phrase est restée inachevée.

89 Prêtre.

90 Idée: peut-être, en ne corrigeant pas ce premier jet, parviendrai-je à ne pas mentir par vanité. omar (Rome), 3 décembre 1835. (Note de B.)

91 Village assez connu où l'on relaie en allant de Grenoble à la GrandeChartreuse.

92 Petit village dans la montagne, au-dessus de la vallée du Drac.

93 Voir plus haut, p. 31.

94 Ces orangers existent encore et ornent toujours la terrasse du Jardin de Ville et la place Grenette.

95 Pour le livre *De l'amour*. Voir livre second, LIII.

96 Jésuite.

97 Ici un plan de cette partie des environs de Grenoble.

98 Père de Menta.

99 Voir *Journal de Stendhal*, *passim* et *Souv. du duc de Broglie* I, 134.

100 Ici un plan de la maison de la rue des vieux Jésuites. – Voir, sur ce sentiment paternel, une jolie page du roman de F. de Nion : – *L'Usure*. 1 vol. 1888.

101 Ici un plan,

102 Voir plus loin.

103 Jacques Bruce, voyageur écossais. 1730-1794.

104 Ici un plan des environs de Grenoble et cette note sur le domaine :
« Maison de campagne qui joue le plus grand rôle dans mon enfance, que j'ai revue en 1828, vendue à un général. »

105 Ici un plan du clos.

106 Comédie imitée d'Addison.

107 Voir *Le Rouge et le Noir*, chap. V.

108 Ici un plan graphique : – d'un côté, le grand-père ayant à sa gauche Séraphie, à sa droite « le prêtre caché à la maison, » en face tante Elisabeth et Chérubin Beyle, – à l'un des petits côtés Henri.

109 Religion.

110 Jésuites.

111 Voir : *De l'Amour*, chapitre LIII.

112 Voir p. 54.

113 Besançon (le baron de Mareste).

114 Romain Colomb.

115 Cf. *Correspondance*, vol. 1, p.145.

116 En face de cette page du manuscrit un plan très détaillé de l'appartement du docteur Gagnon. Voici les notes explicatives qui accompagnent ce dessin : A, magnifique lit de damas rouge de mon grand-

père ; B, son armoire ; G, magnifique commode en marqueterie surmontée d'une pendule : Mars offrant son bras à la France, la France avait un manteau garni de fleurs de lis, ce qui plus tard donna de grandes inquiétudes ; E, unique fenêtre en magnifiques verres de bohèmes, – l'un d'eux, en haut à gauche, était fendu, et resta ainsi dix ans ; D, cheminée ; H, ma chambre ; O, ma petite fenêtre ; R, R, mes armoires ; R, immense armoire de mon grand-père.

117 Plan de la disposition des sièges et tables,

118 Testament.

119 Ici un informe croquis représentant un petit quadrupède.

120 Roberjot fut assassiné le 28 avril 1799. Stendhal doit confondre les faits.

121 King.

122 Voir plus loin, chapitre XI.

123 Voir *Journal* p. 68.

124 Amar et Merlinot arrivèrent à Grenoble le 21 avril 1793. – Voir : Prudhomme, *Histoire de Grenoble*, p. 635.

125 Avant 1792, Amar qui était né à Grenoble en 1750, faisait partie du parlement de sa ville natale en qualité d'avocat. Il avait été envoyé à la Convention en 1792.

126 Ici autre plan de l'appartement du docteur Gagnon.

127 Plan de la chambre du docteur Gagnon et de la chambre en forme de trapèze.

128 Voir Stendhal : *Mélanges d'Art et de Littérature*, page 255.

129 Voir chapitre suivant.

130 Tourte donnait des leçons d'écriture à Pauline ; je le vois encore taillant ses plumes d'un air important, avec des lunettes dont les verres avaient l'épaisseur d'un fond de gobelet. (Note de R. Colomb, écrite au crayon, en face de cette page du manuscrit.)

131 Ici un croquis.

132 Plan de l'appartement – quelques légendes intéressantes : A, autel où je servais la messe tous les dimanches ; C, vestibule de la terrasse ; P, carte du Dauphiné dressée par M. de Bourcet, père de Tartuffe, et grand-père de mon ami à Brunswick, le général Bourcet, aide-de-camp du général Oudinot,

maintenant C... u, et, je crois, fou ; R, tas de romans et autres mauvais livres ayant appartenu à mon oncle, et sentant l'ambre d'une lieue. – Terrasse, vue magnifique.

133 Terme dauphinois désignant une sorte de croûte de lait.

134 Il était contrôleur de la poste à Grenoble ; en sa qualité de grand oncle il m'administrait force taloches et, lorsque je pleurais trop haut, il me faisait avaler des verres de kirsch pour obtenir du silence et son pardon. (Note de R. Colomb.)

135 Terme dauphinois et genevois.

136 Voir *Racine et Shakespeare* et *Réponse de Stendhal à Balzac* à propos de la *Chartreuse de Parme*.

137 Note placée en tête du chapitre. – « Ce qui me console un peu de l'impertinence d'écrire tant de je et de moi, c'est que je suppose que beaucoup de gens fort ordinaires de ce siècle XIX^e font comme moi. On sera donc inondé de Mémoires vers 1880 et, avec mes je et mes moi, je ne serai que comme tout le monde. M. de Talleyrand, M.L. écrivent leurs mémoires et M. De-lécluse aussi. » – Les mémoires de Delécluze ont été publiés, en 1862, sous le titre de *Souvenirs de Soixante années*.

138 Grenoble n'a pas changé à cet égard.

139 Ce chapitre est resté inachevé – La *fresque* était sans doute fort détériorée.

140 Romain Gagnon, voir chapitre III.

141 Beyle ne se trompe pas – Anne-Pierre, marquis de Montesquiou-Fezensac occupa la Savoie en 1792. – Ce voyage est donc antérieur à cette date.

142 Petit croquis du Pont de Claix. Voir dans *Stendhal et ses amis*, par Henri Cordier, une gravure représentant le pont de Claix, p. 45.

143 Un blanc dans le manuscrit.

144 Voir plus loin, chapitre XXXIII.

145 Plan de la chambre du grand-père, indiquant la place du portrait.

146 En blanc dans le manuscrit.

147 Le nom est en blanc.

148 Plan des Echelles.

149 Plan de ce lieu avec cette légende : « Pente de huit ou dix pieds où toutes ces dames étaient assises. On riait, on buvait du ratafia de Teyssère (Grenoble) – les verres manquant – dans des dessus de tabatières d'écaillé. »

150 Montée ? Le mot est assez illisible dans le manuscrit.

151 Plan des environs des Echelles.

152 Ce nom revient souvent dans la correspondance et désigne un haut personnage diplomatique, le comte M...

153 Julien Sorel dans : *Le Rouge et le Noir*.

154 *Kings*. – En note à la fin de ce chapitre : « 18 décembre 1835, de 2 à 4 1/2 14 pages. Je suis si absorbé par les souvenirs qui se dévoilent à mes yeux que je puis à peine former mes lettres. » C'est en effet l'un des plus illisibles chapitres du manuscrit. – *Ce voyage aux Echelles* est écrit sur un cahier à part avec cette note : « à placer avant la mort du pauvre Lambert. »

155 Ce dessin représente un carrefour où aboutissent quatre voies. Le *moment de la naissance* est le point central ; à droite, la *route de la fortune par le commerce et par les places* ; à côté et perpendiculairement, la *route de la considération*, avec cette légende : *Faure est fait pair de France* : à gauche et obliquement, la *route de l'art de se faire lire* ; et enfin à gauche, faisant face à la route de la fortune, la *route de la folie*.

156 Voir *Mélanges d'art et de littérature*.

157 Plan de l'appartement – chambre de Lambert.

158 Cette page du manuscrit est pleine de dessins représentant ces balustres, un chevalet, une scie, etc.

159 Comtesse P... y du *Journal*.

160 Louis Crozet, l'un des plus fidèles amis de Beyle ; voir *Correspondance et Journal*, *passim*.

161 Fort dominant Grenoble.

162 Sur Le Roy (Joseph), – peintre de portraits mort à Grenoble en 1797 – voir les *Artistes Grenoblois* par Edmond Maignien, 1 vol. in 8°, Grenoble, 1887, (p. 216.)

163 Au verso de cette feuille du manuscrit un plan où le point P est la maison Gagnon, à l'angle de la place Grenette, et le point R une maison de la place Grenette, habitée par M. Le Roy.

164 Femme hypocrite – terme dauphinois.

165 Plan des environs de Grenoble : Claix, Echirolles, etc.

166 Plan de l'Eglise.

167 Ces mots *pour un instant*, je les eusse effacés en 1830, mais en 1835 je regrette de n'en pas trouver de semblables dans le Rouge, 25 déc. 1835 (Note de B.)

168 Voir plus loin, chapitre XVI., p. 167

169 Croquis du paysage de M. Le Roy. – Plan de l'atelier.

170 M. Colomb doit avoir ce certificat. (Note de Beyle) Oui. (Note de Colomb.) – Sur le général Michaud, voir *Journal*, p. 2 et 11.

171 Voir chapitre XXXII.

172 · Plan du grand salon à l'Italienne du Docteur Gagnon.

173 est question de ces deux prêtres dans le *Journal*, p. 96. Revenaz et Guillebert furent guillotins à Grenoble le 26 juin 1794.

174 Prêtres.

175 Plan de la place Grenette, avec cette légende : « B, salle à manger et premier étage occupé par mon grand père avant notre passage à la maison de Marnays. » Voir fac-similé, p. 163.

176 Silhouette de cette montagne. – Ce trapèze se trouve près du Col de l'Arc.

177 Le manuscrit est interfolié de planches au trait, d'après les grands maîtres italiens, – il y a même une très jolie aquarelle – peut-être d'Abraham Constantin – représentant un portrait d'homme, et ici un fac-similé de l'écriture de Barnave.

178 Jean-Etienne Guettard, naturaliste, 1715-1786.

179 Plan de la maison Gagnon et des alentours.

180 Jean-Antoine Letronne, 1787-1848. Membre de l'Institut en 1816, directeur de l'école des Chartres en 1817, inspecteur général de l'Université en 1819, professeur d'histoire au collège de France en 1831, directeur-président de la bibliothèque royale en 1832, administrateur du collège de France en 1838 ; et enfin, en 1840, garde-général des archives du royaume, en remplacement de Daunou.

181 Plan de la Place. – La boutique de Falcon était sur la place Saint-André à droite du passage du Palais de Justice,

182 A l'autre extrémité du Palais de Justice, près du théâtre.

183 Jean-Charles Falcon, 1753-1830. Voici une curieuse note publiée par Falcon dans le *Journal patriotique de Grenoble*. – 2 nov. 1790.

Le sieur Falcon, libraire à Grenoble, prévient tous les manufacturiers, marchands, débitants de feuilles aristocratiques ou qui ne sont pas dans le sens de la Révolution, qu'il n'entend rien tirer de leurs magasins, et qu'excédé des envois multiples de leurs échantillons, il ne se bornera plus à les faire brûler devant la porte de son bureau, mais qu'il les leur renverra par la poste.

184 Sa chambre en forme de trapèze.

185 Voir, dans le *Journal de Stendhal*, appendice II, p. 453 – un fragment de cette comédie.

186 Sur le baron de Marest, voir Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis*, vol. 3, article sur Delécluze.

187 En regard de cette page du manuscrit, plan très détaillé de la place Grenette et de ses environs.

188 En blanc dans le manuscrit. Sans doute du *Campo Santo*

189 En blanc.

190 Sous la Terreur.

191 Prêtres.

192 Ces écoles venaient d'être créées. (13 brumaire an IV.)

193 Voir plus haut p 53. Ici plan du collège.

194 Dubois-Fontanelle, 1737-1812. Cette tragédie de la *Vestale* donna lieu à une grosse affaire, racontée par Rochas dans sa *Biographie du Dauphiné*.

195 Rochas confirme à peu près tous ces renseignements sur Chalvet.

196 Ici en note : Comment pourrais-je écrire bien physiquement ? d'ailleurs ma mauvaise écriture arrête les indiscrets. 1 janvier 1836.

197 · Voir la jolie description que fait Beyle de cette « vue magnifique » dans les *Mémoires d'un touriste*. (Edition Michel Lévy) II, p. 146, 147.

198 Colomb cite ce passage, mais, comme toujours, en l'atténuant et en le modifiant.

199 Sorte de folie qui fait voir toutes les perfections et tout *tourner à perfection* dans l'objet qui fait effet sur la m..... e – *Il est pauvre*, ah ! que

je l'en aime mieux ! *Il est riche*, ah ! que je l'en aime mieux ! (Note de Beyle.)

200 Voilà l'orthographe de la passion : orreur ! (Note de B.)

201 Plan très détaillé du Jardin de Ville.

202 1 janvier 1836.

203 Dès 1817 Beyle avait cette haine du *Journal des Débats* : dans une liste inédite qu'il fait des personnages auxquelles on doit envoyer *Rome, Naples et Florence*, il note : rien pour les rédacteurs des Débats.

204 Le mot est de Duclos.

205 Tout ce passage a été reproduit en partie, et avec des changements. par Colomb, dans sa *Notice*.

206 Prosper Mérimée.

207 Voir *Journal passim*.

208 Colomb cite ce passage dans sa *Notice*, comme toujours, transposant les mots, et défigurant le texte. La dernière phrase du paragraphe n'est pas conforme à l'original, – Colomb a lu *partout* – et il y a partant. Et dire que toute la correspondance a passé par ce crible.

209 Ces deux paragraphes sont cités par Colomb. Entre autres changements : *M. Delille* pour *un Delille*, *roman* pour *livre*.

210 1. Sur M^{me} Pasta, voir : Stendhal : *Vie de Rossini*, chapitre XXXV ; George Sand : *Histoire de ma vie*, cinquième partie, ch. III.

211 Sur Dittmer et Cavé, voir : *Souvenirs de soixante années*, de Delécluze, (1 vol. Paris, 1862) pag. 229.

212 loi plan du collège. (Ecole Centrale.)

213 Ici le profil de ce petit trapèze. – Voir plus haut p. 161.

214 Plan du lieu du duel.

215 • Cf. « Voici sa recette pour le premier duel : Pendant qu'on vous vise, regardez un arbre et appliquez-vous à en compter toutes les feuilles. Une préoccupation distrait d'une autre préoccupation plus grave. En ajustant votre adversaire, récitez deux vers latins, cela vous empêchera de tirer trop vite et remédiera au cinq pour cent d'émotion qui a envoyé tant de balles vingt pieds plus haut qu'il ne fallait. » Mérimée : *Notes et souvenirs*, en tête de la *Correspondance de Stendhal*.

216 Beyle veut dire de *Belledone*.

217 Ici, plusieurs croquis et plan de la place Grenette.

218 Plan de la maison.

219 Prêtres.

220 Voir au sujet de Gros un intéressant passage du *Journal*, p. 125.

221 Ici, un plan du Jardin de Ville.

222 Voir *Journal*, *passim*.

223 Cf. « Est-on sérieusement, fatalement laid, quand on a comme l'avait Stendhal, deux yeux parlants, deux *vrais diamants* de feu et d'intelligence ? » Arnould Frémy, *Souvenirs sur Stendhal, Revue de Paris*, (1^{er} septembre 1853.)

224 Plan de cette chambre ; – plan de l'Esplanade des Invalides ; – et plan du passage Ste Marie.

225 Cette question du *Rire*, a beaucoup préoccupé Stendhal, voir *Journal* p. 78, note 3

226 Voir plus haut p. 75 et 76.

227 Cf. Introduction de la *Vie de Rossini*, p. 10.

228 Don Juan.

229 Plan de l'appartement de M. Daru.

230 Plus tard M^{me} de Baure.

231 *As you like it*.

232 Voir Sainte Beuve, *Causeries du lundi*, IX, article sur le comte Daru, littérateur.

233 Fils de M. Pétiet, gouverneur de la Lombardie, dans les bureaux duquel Beyle allait entrer, sur la recommandation de M. Daru.

234 Cf., ce jugement de Sainte-Beuve : (*Causeries du lundi*, IX) « Il (le comte de Daru) était de ces forts tempéraments d'esprits qui ne sont contents et bien portants, qui ne respirent, pour ainsi dire, à l'aise, que quand ils ont toute leur charge et que leur capacité d'application est remplie. Dans la paix comme dans la guerre, il justifia ce mot de Napoléon sur lui : *C'est un lion pour le travail*.

235 Dans *Cymbeline*.

236 Métilde.

237 Voir *Journal*, campagne de Vienne, p. 335-349.

238 Cf. Souvenirs du feu duc de Broglie : « Je n'ai eu qu'une très faible dans les réprimandes que M. Daru n'épargnait pas à ses jeunes collaborateurs. » vol. I, 78. Le duc de Broglie dit encore : « M. Daru était bon, aimable, ouvert, et prenant intérêt à tous. » vol. I, 64.

239 Dominique, c'est Stendhal.

240 Sur le docteur Koreff voir : A. Bardoux, *Madame de Custine*, p. 192-193, et p. 312.

241 Cf. Corresp. II. 181. « Cher ami, je deviens plus stupide chaque jour ; je ne trouve personne pour faire de ces parties de volant, qu'on appelle *avoir de l'esprit*. » Rome, 20 janvier 1833.

242 Ce passage est cité par Colomb dans sa *Notice*, textuellement, cette fois.

243 Voir *Journal*, p. 352, 353.

244 Je supprime ici une redite ; voir plus haut chapitre XXIX : « mon cher cousin, si vous voulez... » p. 256.

245 Sans doute la porte Cornavin.

246 Colomb a arrangé tout cet épisode du cheval, voir sa *notice* p. XXII, XXIII. XXIV.

247 Souvenir de la *Nouvelle Héloïse*.

248 Ici croquis du sentier et du profil de la montagne. Légende : « Lac gelé sur lequel je voyais quinze ou vingt chevaux ou mulets tombés. »

249 Croquis du fort avec cette légende : « H. moi ; B. village de Bard ; C.C.C. canons tirant sur L.L.L ; X.X chevaux tombés du sentier L.L. L, à peine tracé au bord du précipice ; P. précipice à 95 ou 80 degrés, haut de 30 ou 40 pieds ; P. autres précipices à 70 ou 60 degrés, et broussailles infinies, Je vois encore le bastion C.C.C. voilà tout ce qui me reste de ma peur. Quand j'étais en H, je ne vis ni cadavres, ni blessés, mais seulement des chevaux en X. Le mien qui sautait et dont je ne tenais la bride qu'avec deux doigts, suivant l'ordre, me gênait beaucoup. » Voir le fac-similé ci-après.

250 En blanc.

251 Voilà la vraie explication de l'*Arrigo Beyle, Milanese*, du tombeau du cimetière Montmartre.

252 Voir *Journal de Stendhal*, à cette date.

253 En note, sur la dernière page du volume : « 1836, 26 mars annonce du congé for Lutèce. L'imagination vole ailleurs. Ce travail en est interrompu.

« L'ennui engourdit l'esprit trop éprouvé de 1832 à en Omar interrompu Ce travail interrompu sans cesse par le métier se ressent sans doute de cet engourdissement. – 8 avril 1836. Omar. » On voit, en effet, d'après la *Correspondance* que Beyle était à Paris au printemps de 1836.

Table des matières

1. Page de titre
2. PRÉFACE
 1. I.
 2. II.
 3. III.
3. VIE DE HENRI BRULARD
 1. CHAPITRE – I.
 2. CHAPITRE – II.
 3. CHAPITRE – III.
 4. CHAPITRE – IV.
 5. CHAPITRE – V. Petits souvenirs de ma première enfance.
 6. CHAPITRE – VI.
 7. CHAPITRE – VII.
 8. CHAPITRE – VIII.
 9. CHAPITRE – IX. Le maître Durand.
 10. CHAPITRE – X. Amar et Merlinot
 11. CHAPITRE – XI. Billet Gardon
 12. CHAPITRE – XII. Ma première communion
 13. CHAPITRE – XIII. Premier voyage aux Echelles.
 14. CHAPITRE – XIV. Mort du pauvre Lambert
 15. CHAPITRE – XV.
 16. CHAPITRE – XVI.
 17. CHAPITRE – XVII.
 18. CHAPITRE – XVIII. L'Espagnolisme
 19. CHAPITRE – XIX.
 20. CHAPITRE – XX.
 21. CHAPITRE – XXI.
 22. CHAPITRE – XXII.
 23. CHAPITRE – XXIII. Duel Odru
 24. CHAPITRE – XXIV.

25. CHAPITRE – XXV.
26. CHAPITRE – XXVI.
27. CHAPITRE – XXVII.
28. CHAPITRE – XXVIII.
29. CHAPITRE –XXIX.
30. CHAPITRE – XXX. L'esprit
31. CHAPITRE – XXXI.
32. CHAPITRE – XXXII.
33. CHAPITRE – XXXIII.
4. Notes
5. À propos de cette édition numérique